



Faculté de théologie (TECO)

***Une approche salutaire de la maladie et de la guérison proposée
par l'Eglise de Dassa-Zoumé au Bénin.***

Mémoire réalisé par
Auguste Ifèdoun AGAÏ

Promoteur
Dominique JACQUEMIN

Lecteurs
Olivier RIAUDEL – Éric GAZIAUX

Année académique 2013-2014
Master en théologie à finalité approfondie

Avant-propos

Qu'il nous soit permis avant d'entrer dans le sujet qui a fait notre objet d'étude dans ce travail, de dire notre reconnaissance à tous ceux qui y ont contribué.

Nous voudrions d'abord penser à ces pauvres gens qui se débattent au milieu de leur foi catholique en face des situations difficiles qu'ils rencontrent sur leur chemin. Nous pensons en particulier aux chrétiens et chrétiennes de la paroisse d'Agouagon-Thio, notre première communauté en tant que responsable paroissial quand dans notre diocèse de Dassa-Zoumé au Bénin. C'est grâce à nombreux parmi eux et à leur manière de comprendre le salut au point de le chercher uniquement dans la guérison lorsqu'ils sont en but à certaines maladies difficiles à soignées, que la problématique de ce travail a pris corps. Leur doute, leur désespoir, leur mécontentement et parfois leur course vers d'autres « chemins de salut » en dehors du Chemin que propose l'Église, nous ont éveillé et fait prendre conscience que l'Église était absent auprès d'eux, dans ce qu'ils vivaient. Puissent-ils trouver ici notre détermination à chercher avec eux et pour eux le vrai Bonheur, le véritable Salut, Jésus-Christ.

Ensuite, nous devons le fruit de ce travail à la détermination du Professeur Dominique JACQUEMIN qui nous a accompagné et stimulé pour le mener à terme. En lui, nous voyons un homme passionné, en quête du bonheur pour l'homme souffrant, pour l'Église. Pour faire bref, c'est un passionné du bonheur de l'homme et de tout l'homme, dans son corps et dans son esprit. Qu'il trouve ici les sentiments de notre profonde reconnaissance.

Nous sommes conscient que malgré nos efforts, notre travail n'est pas parfait. Le prétendre aurait été une grande et fausse ambition, car nous n'aurions su aborder dans le cadre qui était le nôtre tous les aspects de notre thème. Nous ne l'avons qu'ébaucher, afin que la réflexion se poursuive pour qu'advienne dans nos Eglises d'Afrique et en particulier dans l'Église locale qui est au Bénin, le Règne de Dieu par les hommes et parmi les hommes. Ce Royaume où tout l'homme sera debout pour la gloire de Dieu.

Table des matières

<u>Introduction.....</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>Première partie : Anthropologie culturelle de la maladie et statut de la guérison au Bénin</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.1- Comment est perçue la maladie en Afrique Noire et particulièrement au Bénin ?</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.1.1- La maladie, centre des malheurs pour l'homme noir</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.1.2- De la négation du bien-être social</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.1.3- La maladie lorsqu'elle est perçue comme naturelle</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.2- La maladie dans sa nature mystérieuse</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.2.1- Le phénomène de la sorcellerie en Afrique Noire.....</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.2.2- De l'origine surnaturelle de la maladie.....</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>1.3- La course effrénée vers l'occultisme ou des sectes en vue de la guérison physique</u> Erreur ! Signet non défini.	
<u>1.4- De la notion d' « à tout prix » dans la recherche du bonheur</u> Erreur ! Signet non défini.	
<u>Deuxième partie : Approche de la maladie et de la guérison en registre chrétien</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.1- La maladie, élément intégrant dans la vie du chrétien</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.2- La responsabilité de l'homme en face du mal</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.3- Du choix de l'homme à la corruptibilité.....</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.4- En quoi les maladies sont-elles une ouverture dans la vie de l'homme ?</u> Erreur ! Signet non défini.	
<u>2.4.1- Chemin vers la déchéance humaine</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.4.2- Ouverture au salut de l'homme</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.4.3- Intérêts et limites de la pensée de Jean-Claude Larchet ...</u>	Erreur ! Signet non défini.
<u>2.5- Comment comprendre aujourd'hui la mission de rédemption du Christ ?</u> Erreur ! Signet non défini.	

2.5.1- La maladie : lieu où chaque homme fait l'expérience de sa fragilité**Erreur ! Signet non défini.**

a)- Vivre sa foi en acceptant sa condition humaine..... **Erreur ! Signet non défini.**

b)- La souffrance au cœur de toute vie humaine..... **Erreur ! Signet non défini.**

c)- La médecine n'est pas la solution à tout..... **Erreur ! Signet non défini.**

d)- La maladie et les épreuves : lieu de purification de la foi..... **Erreur ! Signet non défini.**

e)- Quel rapport faisons-nous par rapport aux besoins des gens ?.. **Erreur ! Signet non défini.**

2.5.2- Les guérisons et miracles sont-ils des signes de la mission messianique de Jésus ?
Erreur ! Signet non défini.

a)- Croyances et représentations collectives sur Jésus-Christ et son Dieu**Erreur ! Signet non défini.**

b)- La foi, élément indispensable **Erreur ! Signet non défini.**

c)- Miracles de guérison et exorcismes : nécessité de discernement**Erreur ! Signet non défini.**

2.6- La mission rédemptrice du Christ : le salut de tout homme et de tout l'homme.**Erreur ! Signet non défini.**

2.6.1- L'Homme-Dieu s'incarne en prenant notre condition en toutes choses**Erreur ! Signet non défini.**

2.6.2- Une rédemption qui passe par la croix **Erreur ! Signet non défini.**

2.6.3- Jésus mort et ressuscité pour sauver tout l'homme **Erreur ! Signet non défini.**

2.7- Synthèse intermédiaire **Erreur ! Signet non défini.**

Troisième partie : Ressemblance et dissemblance : que retenir de la culture et de la théologie pour une ouverture à la pastorale des malades dans le diocèse de Dassa-Zoumé?.....**Erreur ! Signet non défini.**

3.1- L'homme n'est pas que matière..... **Erreur ! Signet non défini.**

3.2- La responsabilité de l'Eglise dans la souffrance humaine ... **Erreur ! Signet non défini.**

3.3- La nécessité et l'urgence d'une catéchèse pour un meilleur accompagnement des malades **Erreur ! Signet non défini.**

3.3.1- Contenu de la catéchèse des malades **Erreur ! Signet non défini.**

3.3.2- Formation des agents pastoraux pour le ministère des malades**Erreur ! Signet non défini.**

a)- Nécessité de la formation des agents pastoraux..... **Erreur ! Signet non défini.**

b)- Des professionnels de santé pour une meilleure anthropologie de la maladie**Erreur ! Signet non défini.**

c)- Des équipes pour un ministère auprès des malades **Erreur ! Signet non défini.**

d)- Un discernement sérieux des cas de maladies **Erreur ! Signet non défini.**

3.4- Accompagnement des personnes en difficultés ou malades **Erreur ! Signet non défini.**

3.4.1- Apport de la médecine moderne..... **Erreur ! Signet non défini.**

3.4.2- Apport de la médecine traditionnelle..... **Erreur ! Signet non défini.**

3.4.3- De la précarité financière des malades **Erreur ! Signet non défini.**

3.4.4- Le rôle des agents pastoraux et des communautés paroissiales**Erreur ! Signet non défini.**

Conclusion générale **Erreur ! Signet non défini.**

Eléments bibliographiques..... **Erreur ! Signet non défini.**

Introduction

Dans notre société africaine et plus particulièrement au Bénin, la souffrance et en l'occurrence la maladie créent de l'effroi au sein du peuple. Il arrive que la médecine moderne se trouve impuissante à donner une solution au problème des malades, à cause de ses limites malgré tout son effort de trouver réponse à tout¹. Dès cet instant, les personnes malades se disent à tort ou à raison, qu'elles sont envoûtées, ensorcelées ou possédées par des pouvoirs occultes, telle la sorcellerie. Criblés de peur et d'angoisse, elles commencent à voir le démon partout. A vrai dire, dans notre société africaine pour un oui ou un non, moult personnes sont victimes des attaques occultes. Cela amène beaucoup de gens, même des chrétiens à chercher leur guérison dans certaines pratiques traditionnelles contraires à la foi chrétienne. On constate de fait, que grand nombre de catholiques malades, en quête de guérison « à tout prix », vont de devin en devin. Ils préfèrent parcourir soit des sectes soit des sociétés ésotériques, où des gourous et/ou des soi-disant pasteurs, leur proposent des recettes aux dépens de leur santé qui se détériore davantage et, par ricochet, ne les ouvre plus à l'épanouissement de la vie et donc aussi de leur foi catholique. Au pire des cas, ils vont dans le vodoun². Ces divers groupes ou

¹ cf. Dominique JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance. Jalons pour une théologie de l'échec*, Montréal, Médiaspaul, 2002.

² Le *vodoun* ou *vodun*, ou encore *vaudou* est une religion traditionnelle dans laquelle des cultes sont rendus aux divinités. Il désigne « l'ensemble des dieux ou des forces invisibles dont les hommes essaient de se concilier la puissance ou la bienveillance. Il est l'affirmation d'un monde surnaturel, mais aussi l'ensemble des procédures permettant d'entrer en relation avec celui-ci. Le *vaudou* correspond au culte yoruba des *Orishas*. De même que le vaudou est un culte à l'esprit du monde de l'invisible.

Le *vaudou* est né de la rencontre des cultes traditionnels des dieux yorubas et des divinités fon et ewe, lors de la création puis l'expansion du royaume Fon d'Abomey aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Le *vaudou* est le fondement culturel des peuples qui sont issus par migrations successives de Tado au Togo, les Adja (dont les Fons, les Gouns, les Ewe... et dans une certaine mesure les Yoruba ...) peuples qui constituent un élément important des populations au sud des États du Golfe du Bénin (Bénin, Togo, Ghana, Nigéria...).

Vaudou (que l'on prononce *vodoun*) est l'adaptation par le Fon d'un mot Yoruba signifiant "dieu". Le *vaudou* désigne donc l'ensemble des dieux ou des forces invisibles dont les hommes essaient de se concilier la puissance ou la bienveillance. Il est l'affirmation d'un monde surnaturel, mais aussi l'ensemble des procédures permettant d'entrer en relation avec celui-ci. Le vaudou correspond au culte yoruba des *Orishas*. De même que le vaudou est un culte à l'esprit du monde de l'invisible. À chaque ouverture, le prêtre *vodoun* demande l'aide de l'esprit de *Papa Legba* pour ouvrir les portes des deux mondes.

Le vaudou peut être décrit comme une culture, un héritage, une philosophie, un art, des danses, un langage, un art de la médecine, un style de musique, une justice, un pouvoir, une tradition orale et des rites.

Avec la traite négrière, la culture vaudou s'est étendue à l'Amérique et aux îles des Caraïbes, notamment Haïti. Elle se caractérise par les rites d'"incorporation" (possession volontaire et provisoire par les esprits), les sacrifices d'animaux, la croyance aux morts vivants (zombies) et en la possibilité de leur création artificielle, ainsi que la pratique de la sorcellerie sur des poupées à épingles (poupée *vaudou*).

La pratique de leur religion et culture était interdite par les colons, passible de mort ou d'emprisonnement, et se pratiquait par conséquent en secret » : http://en.wikipedia.org/wiki/West_African_Vodun (consulté le 11 mai 2012).

sociétés profitent de leur situation, pour les entraîner loin de l'essentiel. Ainsi voit-on des chrétiens à double vie : ils vont à l'église et continuent, dans le même temps, les pratiques occultes. D'autres partent de l'Eglise pour des sectes ou des nouveaux mouvements religieux. A partir de ce moment, nous nous sommes demandé : Suffit-il de tomber malade pour abandonner sa foi ? Doit-on guérir nécessairement d'une maladie quelle qu'elle soit, avant de garder sa foi ? Y a-t-il une vraie foi sans la souffrance ou sans les épreuves ? Que doit faire l'Eglise dans ces situations d'éventuel envoûtement ou possession, pour le vrai salut de l'homme ? C'est avec ces questions en arrière-fond que nous voudrions travailler la problématique suivante :

Une approche salutaire de la maladie et de la guérison proposée par l'Eglise de Dassa-Zoumé au Bénin.

Nous posons avant tout le postulat que la souffrance et/ou la maladie sont comprises comme un mal social, qui ne favorise pas le Salut de l'homme. Ainsi, la non prise en charge des malades par l'Eglise, éloigne ceux-ci de leur foi et par ricochet du Salut. Ils vont vers les sectes et les religions traditionnelles où ils pensent trouver la guérison, synonyme du Salut pour eux.

Pour aborder notre problématique, nous partirons d'une approche anthropologico-culturelle de la maladie et de la santé au Bénin, où nous verrons quel regard l'Africain porte sur la maladie et la guérison et comment il s'y prend. Ensuite dans une approche théologique de la maladie et de la santé selon l'Eglise, nous mettrons en lumière la « théologie de la maladie » selon Jean-Claude Larchet, pour voir en quoi son point de vue de la souffrance en général nous aide à mieux comprendre ces réalités humaines que sont la maladie et la santé. En dernier lieu, à partir des ressemblances des deux points de vue, anthropologico-culturelle et théologique, et de ce qui pourrait être considéré comme leur décalage, nous verrons en quoi et comment l'Eglise de Dassa-Zoumé peut véritablement mener une pastorale des malades qui vise une évangélisation en profondeur et qui œuvre pour le Salut de l'homme et de tout l'homme. Autrement dit, comment des éléments de la culture peuvent être des points d'appui pour une approche théologique de la maladie ?

Première partie : Anthropologie culturelle de la maladie et statut de la guérison au Bénin

La République du Bénin est un pays de l'Afrique de l'Ouest. Elle est limitée au Nord par le Niger, au Sud par l'Océan Atlantique, à l'Ouest par le Togo et le Burkina Faso et à l'Est par le Nigéria. Elle a une superficie de 112 622 km². Tout l'ensemble du pays jouit d'un climat tempéré et compte en 2013 environ 9 900 000 habitants. Le diocèse de Dassa-Zoumé est l'un des dix diocèses que compte le Bénin. Situé presque au centre du pays, il constitue l'actuel département des Collines, dont la population est de 535 923 habitants en 2002 sur une densité de 38 hab. /km². Le département est peuplé de Mahi, Idaatcha, Nagot, Shabè, Yoruba, Peulhs, etc.³.

Dans ce pays, le Bénin, comme cela l'est si fréquemment en Afrique Noire, on voit la cause de la maladie dans une « main cachée », celle de l'ennemi qui cherche à nuire au malade. Ainsi, à chaque maladie, il y a une cause extérieure qui se trouve en dehors des pathologies. Il y a toujours « une bête noire » derrière toute maladie qui échappe à la compréhension de la science. Alors qu'en Europe, on parle de schizophrénie ou d'hystérie pour certaines pathologies, en Afrique on parlera d'envoûtement, de sort jeté, de sortilège, d'oppression, d'ensorcellement ou de possession, comme cause de celles-ci. Sans exagérer, plus aucune maladie n'est naturelle.

La preuve réside en la multiplication anarchique des exorcismes et la naissance à foison des mouvements religieux « guérisseurs » qui sont à l'affût des manifestations extraordinaires ou qui les créent de toute pièce. Les cas du christianisme céleste (créé au Bénin), des mouvements du réveil, de la secte dite « Eglise catholique rénovée de Banamè » au Bénin, dans laquelle un prêtre catholique a été emporté en disent long. Avant de venir plus en détails sur ces cas cités, voyons d'abord comment l'Afrique Noire et les Béninois en particulier conçoivent la souffrance ou la maladie⁴. Pour ce faire, nous aborderons la maladie sous plusieurs aspects, naturel et surnaturelle. Pour ce dernier aspect, l'accent sera surtout mis sur le phénomène de la sorcellerie qui est stigmatisé presque par tous les peuples noirs. Enfin, un regard sur l'engouement des gens à quêter la guérison envers et contre tout, nous mènera sur

³ Site officiel du gouvernement de la République du Bénin : <http://www.gouv.bj/tout-sur-le-benin/histoire> (consulté, le 03 août 2013).

⁴ Je parlerai de souffrance ou de maladie ou les deux à la fois du fait que la plupart du temps, c'est surtout la maladie qui crée des misères au niveau de l'humain en Afrique, je n'exclus pas les autres formes de souffrances que j'aborderais d'ailleurs un tant soit peu dans ce travail. Mais je mets l'accent sur ce qui est le plus vécu.

la question de salut, compris seulement sous l'angle du bien-être social, du bonheur qu'on tient à avoir inévitablement, même que cela s'avère parfois presque impossible.

1.1- Comment est perçue la maladie en Afrique Noire et particulièrement au Bénin ?

1.1.1- La maladie, centre des malheurs pour l'homme noir

La maladie ou la souffrance est perçue comme un malheur en Afrique Noire. C'est tout ce qui ne favorise pas le bonheur de l'humain et le plonge dans un état qui est contraire au bien-être social. La souffrance naît d'une exclusion, d'une incompréhension, d'une crise de l'être, de savoir et de l'avoir. Ce peut être une douleur ressentie par quelqu'un, une maladie physique, une pathologie. Ce peut être aussi une agressivité, une violence, une injustice, une discrimination ou un rejet dont quelqu'un a été victime. C'est le mal qui vient rompre le cours normal de la vie, qui crée de dysharmonie dans l'homme. Abordant la question du mal, Thiémélé Ramsès 2 dira qu'il est « le contraire du bien, ou le mal c'est ce qui n'est pas bien »⁵. Dans ce sens, la maladie est ce mal qui ne participe pas du bien de la personne, mais qui plutôt déstabilise l'humain et crée une dysharmonie en lui, le fragilisant dans ses capacités de s'affirmer. C'est ainsi que l'échec est aussi considéré comme maladie, surtout lorsqu'il est répété. Il est, en effet, perçu comme de la malchance et soigné au même titre que les autres pathologies connues ou méconnues. Éric de Rosny en fait même le titre d'un chapitre dans *Les yeux de ma chèvre*, lorsqu'il rapporte son entretien avec un de ses interlocuteurs, qui pense que son fils souffre de la maladie de la malchance et veut l'en guérir. Parce qu'on ne réussit pas une œuvre entreprise ou un examen, et peut être que tout tourne mal alors qu'on veut que les choses se passent bien selon sa volonté, on pense que c'est une maladie à guérir coûte que coûte⁶. De là, on peut dire que la maladie crée le désespoir non seulement au malade mais aussi à son entourage surtout dans le contexte africain, où la maladie est perçue comme ce qui ressort d'un malheur, voire d'une malédiction. On entend souvent dire, en Afrique Noire et en particulier au Bénin, que la maladie ou la souffrance est causée par une tierce personne. C'est parce que la victime est mal vue, qu'elle est poursuivie. En Afrique Noire, on n'est jamais malade innocemment ou aucun échec n'arrive sans qu'il n'y ait « un

⁵ Thiémélé Ramsès 2 M. BOA, *Le problème du mal* dans *RICAO*, 16 (1999), p. 40, §3.

⁶ Éric DE ROSNY, *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala (Cameroun)*, Paris, Plon, 1981, p. 103-123.

bouc émissaire ». On attribue toujours son malheur à une tierce personne ou à sa mauvaise conduite. Même lorsque les gens font une crise de paludisme, on ne se dit pas qu'on s'est mal protégé contre la pique des anophèles; on y voit la main d'un ennemi proche ou lointain. Du fait, à chaque maladie ou détresse, on trouve toujours une origine sorcelleresque ; toute une mentalité qui crée de la stupeur chez le malade et son entourage.

Dans d'autres cas, la maladie est la conséquence d'une mauvaise conduite vis-à-vis des ancêtres. Dans ces circonstances, l'Africain voit une main mystérieuse derrière la maladie. En effet, pour bon nombre d'Africains, certaines maladies sont provoquées par les « esprits » afin de châtier, ou de rendre justice pour une inconduite. Pour mieux le comprendre, il faut reconnaître que tout Béninois, pense que, pour avoir une garantie de vie et de vie heureuse, il faut tenir compte des pôles d'énergie vitale. Il s'agit des relations harmonieuses avec la communauté, avec l'Etre Suprême dont tout yoruba, ou du moins tout Béninois connaît et affirme de plusieurs manières l'existence ; il faut observer les interdits prévus par les ancêtres du lignage ou du clan, vivre de bonnes relations avec l'ensemble des *Orisha* (divinités) et *E'egun* (défunts devenus ancêtres). Il faut surtout aussi respecter les règles de justice dans les rapports avec sa communauté. Ainsi par exemple, quelqu'un qui enfonce aux normes de la société peut être frappé d'une maladie dite incurable. Le malade est appelé alors à confesser publiquement sa faute, afin d'être délivré par les « esprits » qui ont le pouvoir de punir et de guérir. Ne perdons pas de vue que dans la cosmogonie africaine, il existe un « lieu médium » entre le monde matériel, visible et le monde invisible, c'est le mésocosme. Ce mésocosme relève du monde surnaturel où se localise le hasard, le flou. C'est le monde des ancêtres, des esprits, des *E'egun*, des divinités. Ils sont des intermédiaires entre l'homme et Dieu. On les fait intervenir quand le malade doit s'interroger sur ses propres actes. Comme nous le disions, le malade doit se demander s'il a respecté les us et coutumes, s'il a vécu sagement sans enfreindre aux normes cosmiques : les totems, les prescriptions familiales, sociétales. Est-il arrivé à bien entretenir les relations sociales ? Sinon, il passe à l'aveu des fautes personnelles commises pour entrer en relation, rétablir les liens, les relations interpersonnelles et communautaires. Car son mal est le mal du peuple, sa guérison devient holistique, globale et communautaire. La guérison dans ce cas se recherche communautairement parce que l'individu par son mauvais acte a infecté son environnement même écologique. Il faut une purification du tout au tout pour rétablir l'ordre social. En Afrique Noire, le malade est pris avec la société qui est la sienne. Voilà pourquoi, sa guérison implique aussi toute la communauté, en l'occurrence elle engage le tissu familial. C'est avec justesse que Éric de

Rosny met en relief ce caractère communautaire de la guérison qu'on retrouve chez les guérisseurs. Il dit à ce sujet : « Trouver les causes du malaise familial et social dont un grave accroc de santé est un symptôme tangible, et obtenir la réconciliation qui s'impose, telle est l'obsession du *nganga*, ce dont il parle le plus souvent au cours des soins. Guérir, c'est réaliser l'ensemble de l'opération »⁷. En effet, la maladie en Afrique est un fait sociétal qui embrasse toutes les couches sociales et les engage tant et si bien que, la société a le devoir d'être solidaire dans le processus de guérison du mal qui frappe un de ses membres. C'est d'ailleurs pour cela que, comme nous l'avons déjà dit, le malade est appelé à faire l'aveu devant la communauté réunie qui l'intègre en portant avec lui les conséquences du mal qui a fait.

L'aveu public dont il s'agit ici s'étend même jusqu'à la femme lors des accouchements difficiles. C'est ce qu'exprime clairement J. M. Matutu quand il écrit : « Dans la société traditionnelle, il était courant qu'en cas d'accouchement difficile,..., la femme en travail soit invitée à se confesser publiquement ; cet aveu public serait une sorte de cure d'âme... »⁸. A entendre Matutu, tout ce qui ne contribue pas au bien de l'homme, qui ne fait pas son bonheur ni son épanouissement, paraît "anormal" et est taxé de malheur, de "trouble-ordre-social". C'est ainsi que la maladie ou la mort, voire une vie matérielle exagérée sont considérées comme destructrices de la quiétude, de l'harmonie et de la paix sociale, fragilisant dès lors le tissu familial et communautaire. Pour établir l'ordre, il faut faire appel à des forces spirituelles⁹.

1.1.2- De la négation du bien-être social

Il ne s'agit pas pour nous de voir que le bien-être social porte en lui-même des limites. Nous parlons de la négation du bien-être social en ce sens que la maladie pour le Béninois est considérée comme ce qui crée de la dysharmonie en l'homme et qui porte atteinte à son bien-être. Elle crée un désordre dans le vécu de l'être humain au sein de sa société. L'état de maladie ou de souffrance éloigne l'individu des membres de sa société, pour autant qu'il le rende limité dans ses activités et dans sa relation à ses semblables. Or, lorsque cette rupture de relation intervient dans la vie de l'homme, il se sent abandonné et rejeté par cette même

⁷ Éric DE ROSNY, *L'Afrique des guérisons*, Paris, Karthala, 1992, p. 31.

⁸ Jean-Marie MATUTU, *Dieu, le bonheur et la sorcellerie en Afrique. Perspectives psychologiques et religieuses de libération*, Paris, l'Harmattan, 2011, p. 48.

⁹ Cf. Jean-Marie MATUTU, *ibidem*.

société qui était dès le départ son complice. Dans ce cas, son seul souci est de recouvrer la santé. Du fait, tout son désir est tourné vers cette seule finalité. Et tant qu'il n'y arrive pas, aucun avenir n'a de valeur à ses yeux. Il procèdera à toutes les manœuvres pour que ce qui l'éloigne de la société puisse trouver une solution, quel que cela lui coûte. Nous y reviendrons lorsque nous parlerons de la recherche de la guérison « à tout prix » ; cette guérison étant considérée comme seul lieu du salut de l'homme africain.

1.1.3- La maladie lorsqu'elle est perçue comme naturelle

Les maladies dites d'origine naturelle pour le Béninois sont celles que l'on porte en soi dès sa conception, telles les maladies congénitales, ou celles que l'on contracte dans sa vie qui ne connaissent ni complication de guérison ni un temps long pour guérir. Sont dites aussi naturelles, ces maladies qui ne conduisent pas à la mort. Selon la mentalité des *Waaba*¹⁰ du Bénin, ces maladies sont constitutives de l'homme parce que façonné avec, par l'Être créateur. Pour eux la maladie est un manque dans l'homme. Ils disent d'une personne malade que « son corps n'est pas rempli, [ou] son corps n'est pas doux, [ou encore] son corps n'est pas dur, solide »¹¹. Ceci pour parler de la vulnérabilité de tout homme qui devient la cause du fait qu'il tombe malade.

Lorsque l'Africain met l'accent sur la maladie comme pouvant être congénitale, c'est que cette maladie provient d'une malformation génétique et devient héréditaire. Pour s'en rendre compte, le malade consulte le guérisseur qui fait son diagnostic en ayant recours à la généalogie de la personne malade. Dire qu'une maladie est naturelle implique l'utilisation de certains procédés déductifs. Ainsi par exemple devant avec l'aide du guérisseur, le malade doit arriver à se poser des questions telles : qu'elle est cette maladie ? Comment est-elle survenue ? Quel est son agissement ? Et pourquoi cette maladie l'a atteint ?¹² Ainsi donc, la cause de la maladie tient une grande place dans le processus de sa guérison. Il arrive que le malade de questionnement en questionnement se rend compte qu'il est à l'origine du mal dont

¹⁰ Les *Waaba* sont des peuples situés dans le Nord du Bénin dans les départements de l'Atacora. Ils sont agriculteurs et éleveurs (cf. Célestin DENDABADOU, *Les Waaba et la maladie*, dans *La voix de saint Gall*, 59 (1992), p. 5.

¹¹ Célestin DENDABADOU, *Les Waaba et la maladie*, dans *La voix de saint Gall*, p. 6.

¹² Cf. N. SINDZINGRE et N. ZEMPLI, *Modèles et pragmatique, activation et répétition : réflexions sur la causalité de la maladie chez les Sénoufo de Côte d'Ivoire*, dans *Sociologie des Sciences Médicales*, 15 (1981), p. 279-295.

il souffre, parce qu'il lui a manqué certaines hygiènes corporels ou parce qu'il a enfreint à telle ou telle autre loi de la nature.

Cependant, malgré qu'il peut se rendre à l'évidence de la cause naturelle de beaucoup de maladies, même lorsqu'elles entraînent la mort, il est difficile pour l'Africain d'accepter que ce dont il souffre n'a pas une origine ailleurs qu'en lui. Ou que cela soit causé par des bactéries ou des microbes décelables scientifiquement. M. Hebga stigmatise cette manière maladroite de l'homme noir de considérer toute maladie, même naturelle, lorsqu'il écrit que : « Nous savons bien que l'on meurt par blessure, empoisonnement, brûlure, noyade ; que la morsure d'un serpent venimeux ou d'une bête féroce peut être fatale. Mais, même dans des cas de cette espèce, nous parlons parfois, d'envoûtement, pour signifier que ce n'est pas par hasard qu'un tel malheur est arrivé à moi plutôt qu'à toi, que je me suis trouvé à la portée d'une vipère ou d'un léopard, ou qu'un arbre est tombé juste au moment où mon frère passait dessous. Il faut qu'une volonté malveillante ait arrangé les circonstances aux dépens de quelqu'un »¹³. Ainsi pour l'Africain et le Béninois en particulier, la maladie est perçue presque toujours sous un angle mystérieux.

1.2- La maladie dans sa nature mystérieuse

La maladie est considérée comme un malheur. D'où vient qu'elle est prise comme telle ? Nous aborderons la question en parcourant rapidement le phénomène de la sorcellerie et ses différents niveaux d'action. La vision de l'homme noir à propos de la manifestation de la sorcellerie, nous conduira à voir comment elle est considérée comme seule source du mal africain.

1.2.1- Le phénomène de la sorcellerie en Afrique Noire

Le phénomène de la sorcellerie constitue à lui seul un vaste objet d'étude. Nous n'avons aucune prétention de nous y étendre. Néanmoins, il convient que nous voyons dans ce cadre,

¹³ M. HEBGA, *La guérison en Afrique*, dans *Concilium*, 234 (1991), p. 87.

les formes sous lesquelles on rencontre aujourd'hui la sorcellerie dans le monde africain. Au Bénin, selon les études de Virgile Djagou, on en distingue trois sortes de sorcellerie : blanche, noire et rouge. La sorcellerie blanche sert à protéger la progéniture et à chercher la prospérité. Elle est recherchée pour le bien de la famille, pour son épanouissement et son accroissement. En effet, celui ou celle qui possède cette sorcellerie dite blanche ne peut ni tuer ni nuire à une autre personne. La sorcellerie blanche est un pouvoir acquis pour veiller sur sa famille. Ainsi, la sorcellerie blanche permet de protéger sa progéniture contre les maladies, contre l'assaut de l'ennemi. Le détenteur s'offre en sacrifice afin que sa famille ne soit pas une proie aux sorciers, et pour qu'elle soit en paix et puisse prospérer¹⁴.

Une seconde forme est la sorcellerie noire. Cette dernière a pour objectif de nuire, de causer des troubles sociaux, de la dysharmonie au sein d'une famille, d'un clan ou d'un groupe social. Comme l'écrit V. Djagou, la sorcellerie noire « cherche à détruire, à nuire, à anéantir l'autre, à ramener l'autre au même niveau, à la même situation que la sienne. Elle est aussi la manifestation de la jalousie qui voudrait être au-dessus de tout le monde en tous points. A elle, on attribue les différentes maladies, les accidents mortels, la mort prématurée des jeunes dans les villages, les incendies, les épidémies et les échecs répétés des jeunes, etc... Elle se caractérise par la jalousie, par son esprit vindicatif et par le mal. »¹⁵. Elle est essentiellement un système de destruction au sein d'une société organisée au point d'y créer du désarroi, de la stupeur et de la méfiance.

La dernière qui est la sorcellerie rouge se distingue par l'habillement des membres qui est de couleur rouge. Elle incarne l'étape majeure de la sorcellerie. C'est le groupe des leaders. Cette catégorie est constituée des plus anciens issus des groupes de la sorcellerie blanche et de la sorcellerie noire. Ce dernier groupe dit groupe de la sorcellerie rouge, non seulement cherche à nuire, mais aussi supprime la vie de la victime. V. Djagou dit clairement : « on tue et on mange la viande de la bête tuée, abattue »¹⁶.

Au regard de cette analyse, il ressort que la sorcellerie présente une ambivalence. Sa première facette est la recherche du bien en protégeant sa progéniture. Par contre sa deuxième facette crée de trouble au sein de la société¹⁷. Toutefois, si le dernier groupe celui de la sorcellerie

¹⁴ Cf. Virgile DJAGOU, *La sorcellerie, un défi à relever dans la nouvelle évangélisation. Cas des Yoruba du diocèse de Dassa-Zoumé*, Mémoire de Master, Abidjan, juin 2013, p. 18.

¹⁵ Virgile DJAGOU, *La sorcellerie*, p. 19.

¹⁶ Virgile DJAGOU, *La sorcellerie*, p. 20.

¹⁷ Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance. Une alternative à la sorcellerie*, dans *Revue africaine de théologie*, 45-46 (1999), vol. 23, Facultés catholiques de Kinshasa, 2001, p. 220.

rouge, regroupe des membres des deux premières – sorcellerie blanche et sorcellerie noire – ; que ce dernier groupe de « rouge » peut nuire voire tuer et manger la victime¹⁸, il en résulte que la sorcellerie détruit l'ordre social et a « un impact lourd sur la vie des Africains ». Ainsi, nous pourrions dire que « La sorcellerie détruit les liens familiaux et l'entraide mutuelle que constitue la générosité spontanée... En déstabilisant les rapports interpersonnels, la sorcellerie fait développer un sentiment d'individualisme accru et de repliement sur soi. [Elle] introduit partout la division, diffuse la haine, détruit le tissu familial [et] la cohésion sociale dans les villages et suscite dans la communauté une angoisse psychologique dont les seuls bénéficiaires sont les sectes et les mouvements ésotériques »¹⁹. Nous y reviendrons. Que retenir du mystère que recouvre toute maladie dans les cultures africaines ?

1.2.2- De l'origine surnaturelle de la maladie

De ce qui précède, il est difficile de faire comprendre à l'Africain en proie à la souffrance et au mal, que ce dont il souffre peut provenir d'une autre origine que la sorcellerie. Même pour un simple mal de tête, on y attache une origine sorcelleresque. Dans notre contexte africain et béninois en particulier, aucune maladie n'est naturelle. On est malade souvent, sinon presque toujours, parce qu'on est sous le coup d'un envoûtement, d'un sort jeté, d'un ensorcellement ou d'une possession. La maladie est perçue comme relevant d'un pouvoir maléfique. Il n'est pas rare d'entendre des malades dire qu'ils sont dans cet état parce qu'un membre de leur famille leur en veut. Pour les gens, la maladie est toujours provoquée par un ennemi. La plupart des Africains encore aujourd'hui trouvent que les malheurs dont ils sont victimes sont causés par la sorcellerie²⁰. Il nous plaît de reprendre ici ce qu'écrit Jean-Marie Matutu parlant de la vision africaine de tout ce qui est malheur et qui ne relèverait que du pouvoir des sorciers. Il dit exactement ceci et nous le citons longuement à dessein : « Qu'une mort survienne, elle reçoit presque toujours une explication relative à la sorcellerie ; même si les causes directes d'une mort sont bien visibles et clairement diagnostiquées, comme l'écrit le journaliste Basunga, on évoquera presque toujours la sorcellerie ; qu'une jeune fille meure du

¹⁸ Selon la conception africaine, le sorcier transforme sa victime en un animal de son goût. Ce peut être un mouton, une chèvre, un coq, etc... L'animal est tué et mangé dans la corporation des sorciers. Cette manducation entraîne la mort lente et parfois subite de la personne dont l'esprit est transformé en cet animal.

¹⁹ Virgile DJAGOU, *La sorcellerie*, p. 24.

²⁰ Cf. Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 213.

sida ou qu'une femme succombe d'un accouchement ; qu'un homme soit victime d'un accident et qu'un grand nombre d'enfants meurent des suites d'une épidémie de rougeole ; qu'un camion trop chargé lâche ses freins et tue de nombreuses personnes, on trouvera un sorcier à l'origine du malheur ou de la catastrophe. Un chômage de longue durée, la perte d'un emploi pour incompétence, le succès ou l'insuccès dans les affaires, une mutation non souhaitée ou un renvoi dû aux retards trop fréquents ou à un vol, un échec scolaire causé par la paresse, on accusera presque toujours un sorcier »²¹. Aucun événement normal ou anormal ne survient en Afrique Noire sans qu'on attribue la cause à la sorcellerie. Rien n'est de soi naturel. Tout est provoqué ou occasionné par une force maléfique, même si le réel relève de la non prudence, de la non maîtrise de soi ou de manque de prise de responsabilité ou de conscience. Cette attitude nous paraît, comme l'a déjà dit Eleuthère Kumbu, une manière pour la société africaine de se décharger de la responsabilité qu'elle porte vis-à-vis des personnes dans la recherche du bien-être social. La société exploite la sorcellerie, comme un bouc émissaire, pour se déculpabiliser et se faire une conscience tranquille face aux maux qui la ruinent²².

La maladie n'est pas toujours naturelle en Afrique, disions-nous déjà plus haut. Toute maladie ou souffrance en Afrique Noire et au Bénin en particulier est dite provoquée la plupart du temps de façon occulte, par la sorcellerie. Comme le mentionne Eleuthère Kumbu : « parmi les croyances et pratiques traditionnelles qui demeurent tenaces et particulièrement vivaces en Afrique noire, celles ayant trait à la sorcellerie en tant qu'explication culturelle du mal, de la maladie, de la mort, des échecs professionnels occupent sans aucun doute une place de premier plan »²³. C'est dire qu'il n'y a de maladie ou de souffrance qui ne trouve son explication dans la sorcellerie. Du fait, tout s'explique et peut-être très facilement par la sorcellerie. Ce phénomène social semble être présent partout et en toutes choses, qu'on le veuille ou non. D'ailleurs, tout porte à croire que les sorciers ont pouvoir de vie ou de mort sur tous les humains. La mentalité collective des Africains est comme emprisonnée dans la croyance à la sorcellerie comme étant à la base de toutes les maladies, de tous les échecs de la vie ou de tous les malheurs. On pourrait, comme l'écrit Jean-Marie Matutu, parler « d'une névrose collective », lorsque « des hommes et des femmes cherchent,... des espèces de coupables à tout ce qui leur arrive [et] s'accusent mutuellement, situant la plupart du temps

²¹ Jean-Marie MATUTU, *Dieu, le bonheur et la sorcellerie en Afrique*, p. 27.

²² Cf. note 7 donné sur ce qui pourrait justifier le fait que l'Africain attribue tout malheur ou échec au phénomène de la sorcellerie, dans Eleuthère Kumbu, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance. Une alternative à la sorcellerie*, p. 212.

²³ Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, 2001, p. 210.

hors d'eux-mêmes la cause du malheur dont ils sont frappés ou qui les frappe »²⁴. Pour mieux stigmatiser la façon de la société africaine de justifier sa démission devant toute responsabilité en face la maladie, Jean-Marie Matutu dans sa réflexion sur la sorcellerie en Afrique, dans laquelle il essaye de montrer qu'elle est plus une réalité qu'un mythe, ne fera aucun détour pour affirmer à la suite de M. M. Masamba que pour l'Africain, « tout est expliqué en termes de possession démoniaque, du jet de sort et/ou de sorcellerie... »²⁵. Dans tous les événements de la vie d'une personne, surtout lorsque les choses ne sont pas "roses", c'est qu'il y a une présence démoniaque. L'individu lui-même n'est jamais responsable de quoi que ce soit. Même si on peut se douter que l'homme noir est la plupart du temps, la source de son propre malheur, les situations malheureuses sont presque toujours attribuées à des forces maléfiques. L'Africain voit la main du sorcier partout. Virgile Djagou, dans une étude faite sur la sorcellerie qu'il présente comme un défi de la nouvelle évangélisation au Bénin et surtout dans le diocèse de Dassa-Zoumé, dit d'ailleurs clairement qu'à elle « sont imputés les faits tels que : les maladies, les accidents, les échecs, les infortunes diverses, les décès notamment des jeunes »²⁶. Rien de ce qui arrive aux Africains, ne peut être interprété sans qu'on ne pense à ce phénomène social. Tout trouve son explication dans la sorcellerie comme seule cause de tout, même dans le domaine politique.

Il n'est pas rare d'entendre des hommes politiques s'accuser mutuellement ou portant leur échec politique sur la sorcellerie. C'est à dessein que Benjamin Sombel Sarr dit qu'il n'est pas « étonnant d'entendre les autorités politiques à un niveau très élevé expliquer certaines situations par des attaques de sorcellerie »²⁷. Comme le mentionne Sombel Sarr en note *infra pagina* 132 dans l'ouvrage précité, c'est ainsi que, « au Bénin, il a été fait recours à un guérisseur vodou pour soigner le président Soglo souffrant d'une maladie mystérieuse juste après son élection. Toujours dans ce pays un des grands moments de la vie politique a été le procès de l'ancien marabout du président Mathieu Kérékou ». Cela étant, même dans l'arène politique, le mal ou du moins le malheur n'est jamais naturel. On soupçonne des forces surnaturelles maléfiques partout et en tout, et surtout quand on connaît d'échec. Ne pourrait-on pas dire que, pour feindre de porter la responsabilité de la mauvaise gestion de la chose publique, des autorités politiques se disent envoûtées ou ensorcelées ? La sorcellerie apparaît comme la force maléfique la plus courante dans la société africaine. Cependant, faisons

²⁴ Jean-Marie MATUTU, *Dieu, le bonheur et la sorcellerie en Afrique*, p. 52.

²⁵ Jean-Marie MATUTU, *Dieu, le bonheur et la sorcellerie en Afrique*, p. 63.

²⁶ Virgile DJAGOU, *La sorcellerie*, p. 7.

²⁷ Benjamin SOMBEL SARR, *Sorcellerie et univers religieux chrétien en Afrique*, Paris, l'Harmattan, 2008, p. 83.

remarquer qu'elle a plusieurs facettes. En effet, elle se présente sous diverses formes, comme nous venons de le voir, et qui se retrouvent pareillement dans toute l'Afrique Noire. Du fait que les Africains y font foi, la sorcellerie prend de l'ampleur avec des conséquences multiples. Ainsi par exemple, le prix qu'on lui accorde fait naître de plus en plus des conflits dans les familles dans les cas de décès, surtout des jeunes. De même, au lieu que les familles restent soudées entre elles, on assiste plutôt à un climat de méfiance qui les distancie les unes des autres, créant dès lors une rupture morbide au sein de la société. Cela ne manque pas d'influencer la vie de foi. Les Eglises se vident au profit des "sectes guérisseuses"²⁸. Cela nous permet de mieux voir pourquoi l'Africain cherche son salut dans la seule guérison du corps, dans le bien-être social.

1.3- La course effrénée vers l'occultisme ou des sectes en vue de la guérison physique

Nous venons de voir la mentalité de l'homme noir dans des situations de maladies ou de malaise social. Et puisqu'en Afrique, aucune maladie n'est *a priori* naturelle, il faut chercher comment en guérir.

Si la maladie ou la souffrance est dite provenant des forces maléfiques, c'est aussi du fait que la médecine moderne se trouve incapable de trouver de solution à certains cas de maladie ou par défaut de moyen disponible. En effet, en Afrique Noire et particulièrement au Bénin, les centres de santé de référence sont souvent loin des populations. Ces dernières n'y ont accès qu'à un coût élevé. Or, avoir les moyens financiers pour faire face aux dépenses qu'occasionne la santé n'est pas donné à tout le monde surtout pour les populations pauvres. De plus, la précarité de vie fait que même des hôpitaux dits de référence, ne sont pas toujours en mesure de faire face à tous les cas de maladie. On comprend alors que se trouvant incapables de porter des soins adéquats à certains de leurs patients, il arrive que des agents de santé déclarent être incompetents en face de certaines maladies ou même s'ils ne l'expriment pas, abandonnent les malades à leur propre sort²⁹. Cependant, nous ne perdons pas de vue que

²⁸ Cf. Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 211

²⁹ cf. Éric OKPEICHA, *La médecine traditionnelle africaine. Enjeux pastoraux*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 53.

la médecine moderne³⁰ a aussi ses limites. Dans son exercice, la médecine n'intervient que sur le corps. Or, l'homme n'est pas que somatique. Il est constitué aussi du spirituel qui sort de l'ordre naturel. La médecine moderne n'a pas la capacité de travailler sur le côté surnaturel de l'homme. Il est des choses qui lui échappent, malgré sa détermination de trouver solution à tout³¹. La médecine moderne échoue donc face à certaines maladies typiquement africaines, ou qui nécessitent beaucoup de frais. A ce sujet, Pamphile Lègba dit que « les échecs fréquents de la médecine conventionnelle en face des maladies dites de l'homme noir d'une part et sa charge onéreuse d'autre part, ont ruiné son privilège et suscité une nouvelle ferveur pour l'alternative de la médecine traditionnelle »³². C'est autant dire que la médecine moderne n'est pas toujours fiable face à certaines pathologies de certains malades et les patients n'arrivent pas à faire face au coût élevé des soins médicaux. Dès lors les patients sont orientés ou prennent sur eux-mêmes de se tourner vers les tradipraticiens ou des mouvements religieux. Ces derniers foisonnent aujourd'hui dans notre société.

Pour l'Africain, face à des situations de souffrance inexplicable, il est difficile de recourir à la médecine moderne, au sens où celle-ci « localise toute la maladie et sa guérison dans le corps. Elle ignore la dimension religieuse du phénomène, en dehors de laquelle on ne peut régler le problème ; et cette carence pousse l'Africain dans une recherche de solution désordonnée... des controverses se développent et des réticences se manifestent au sein des agents pastoraux, parce que face à la nouveauté et à la diversité [des] pratiques pastorales qui s'essaient, il n'existe pas, dans l'Eglise, de pensée sûre relative à la question qui les sous-tend »³³. Ainsi, trouve-t-on que des chrétiens dont on s'occupe très peu cherchent la solution à leur problème ailleurs. Comme certains aiment le dire, « il faut se mettre une sécurité autour de soi ». C'est dire que malgré la foi chrétienne, des croyants ne trouvent pas que le Christ est leur rempart contre les forces du mal. Selon eux, il faut se protéger contre l'ennemi, il faut porter un coup de main au Christ dans son rôle. Ainsi, ils vont chez des charlatans, des guérisseurs, des

³⁰ Lorsque nous utilisons le terme "médecine moderne" dans notre texte, c'est par rapport à la médecine traditionnelle africaine comme cela se présente dans beaucoup de nos pays où des tradipraticiens, en connaisseurs utilisent la vertu des plantes pour guérir des malades qui ont recours à eux.

³¹ Pour mieux sans rendre compte, il nous suffit de lire Dominique JACQUEMIN, *Quand l'autre souffre. Ethique et spiritualité*, Bruxelles, Lessius, 2010, p. 77-86. Dans cet ouvrage, notre auteur parle des limites de la science médicale. Il invite tant les agents de santé que les malades, surtout lorsqu'il parle des soins palliatifs, à tenir ensemble l'éthique et le spirituel.

³² Pamphile LEGBA, *Prise en otage de la médecine traditionnelle par les forces occultes. La course au salut*, dans *La Voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 39.

³³ Daniel MELLIER, *Pastorale des malades en Afrique : le défi des sectes* dans *RICAO*, n°16, 1999, p. 55.56.

féticheurs ou des tradipraticiens, prendre des gris-gris, des amulettes et talisman pour se ‘blinder’. Toutes ces pratiques n’étant évidemment pas purifiées de pratiques occultes. De plus, beaucoup pensent que le Dieu des prêtres catholiques ne réagit pas promptement à leur problème tandis qu’en allant chez le guérisseur du village ou chez le pasteur, on trouve vite solution à sa situation. Cela s’explique par le fait que « bon nombre d’Eglises du réveil se réclament de l’expérience apostolique et affirment être témoins et/ou sources de guérisons. Bien plus, dans l’imaginaire collectif actuel, le salut chrétien est essentiellement libération des mauvaises situations et guérison de toute maladie et infirmité : les modèles culturels qui entrent en jeu dans l’idée du salut, les paradigmes symboliques qui l’expliquent et les langages qui en structurent la compréhension chez bon nombre de fidèles s’articulent tous autour de la guérison³⁴.

C’est ainsi que beaucoup de chrétiens sont soutenus dans leur recherche de solution à leur problème de santé par certains mouvements religieux. Ces derniers les incitent à quitter leur foi catholique. En effet, les gourous leur mettent dans la tête qu’il suffit de venir dans ces nouvelles confessions religieuses, pour trouver ce dont ils ont besoin, surtout dans le cas des maladies et des souffrances physiques. Sans vouloir aller dans le sens de certains anthropologues qui ont étudié le phénomène de la guérison en Afrique, et qui ont pensé que l’Africain vit le syncrétisme³⁵, nous dirions que ces mouvements religieux utilisent tous les moyens qui leur tombent sous la main. Ils utilisent tous les procédés qu’ils jugent pouvoir les aider à drainer des foules et à se faire de la popularité. Ainsi, on constate que « pour mieux satisfaire leur clientèle, [ces mouvements érigés en Eglises] sont... prêts à utiliser et améliorer empiriquement n’importe quel procédé apprécié »³⁶. On peut ici voir le cas de secte naissante au Bénin et qui se prénomme “Eglise catholique rénovée ou citée de Vatican de Banamè”³⁷.

³⁴ Ignace NDONGALA MADUKU, *Piété populaire, miracles et exorcisme : l’Eglise défiée*, dans *Telema* (Lève-toi et marche), 106-107 (2001), p.

³⁵ cf. Albert DE SURGY, *L’Eglise du Christianisme Céleste. Un exemple d’Eglise prophétique au Bénin*, Paris, Karthala, 2001, p. 9.

³⁶ Albert DE SURGY, *L’Eglise du Christianisme Céleste*, p. 9.

³⁷ La secte “Eglise catholique rénovée ou citée de Vatican de Banamè” a vu le jour dans une région de campagne au centre du Bénin en août 2011. En effet, un prêtre catholique dans le ministère d’exorcisme a tôt fait de croire aux révélations d’une jeune fille sur qui il pratiquait l’exorcisme afin de la délivrer d’une possession diabolique. Cette possédée est devenue peu de temps après celle qui se passe pour mystique au point de se faire appeler « Dieu Père – Esprit Saint ». Le spectaculaire, les miracles à foison, le merveilleux est le propre de cette nouvelle secte. Et comme les gens sont à l’affût du merveilleux, elle a fini par drainer de millier et de millier de personnes. Pris dans le piège du culte de la personne, de la recherche de pouvoir et d’autorité, le prêtre et la désormais mystique ont décidé de se séparer de l’Eglise catholique pour fonder leur propre Eglise. Malheureusement, ce prêtre a été fait pape par la « possédée-mystique », sous le nom du “Pape Christophe XVIII” en novembre 2012. La possédée-même, de son nom de naissance Vicentia, dite « Parfaite » s’est fait passer d’abord pour la Vierge Marie, ensuite comme l’incarnation de l’Esprit-Saint, puis pour Dieu le

Ces mouvements religieux ou sectes deviennent dès lors des références pour les malades et les personnes souffrantes qui cherchent à recouvrer la santé envers et contre tout, « à tout prix ».

1.4- De la notion d' « à tout prix » dans la recherche du bonheur

Pour aborder la notion d'« à tout prix », nous n'hésiterons pas à voir comment D. Jacquemin en parle dans son texte où il s'interroge sur la médecine comme un lieu pour le salut. Avant tout, il ne faut perdre de vue que notre société actuelle est caractérisée par « la recherche de bonheur », de la bonne aise, de la paix. Tout autant que nous sommes, nous souhaitons chacun et tous de vivre heureux, sans peine ni difficulté. Comme on peut l'entendre dire dans certaines langues africaines, nous cherchons « le bon goût de la vie ». Cela insinue qu'il y a une mauvaise vie que personne n'oserait vivre. C'est dans la recherche de la bonne vie, du bonheur que l'homme déploie toutes ses capacités, toute sa volonté, au point de ne pouvoir accepter la maladie ou la souffrance quelle qu'elle soit. A partir de ce moment, on se livre à la médecine tant moderne que traditionnelle, même à des pratiques de gourous comme lieu de solution à toutes situations, malgré tout ce que cela pourrait coûter. Ainsi que l'exprime Dominique Jacquemin, « ne sommes-nous pas prêts à nous jeter corps et âme dans les bras de la médecine, et à n'importe quel prix, parfois au risque de perdre des caractéristiques essentielles de notre humanité ? »³⁸. On dirait que notre humanité est obnubilée par le bonheur et tient à l'obtenir même à prix d'or.

Analysant la pensée de P. Bruckner qui estime à dessein qu'à cette période moderne le bonheur est devenu une « idéologie... qui pousse à tout évaluer à l'angle du plaisir »³⁹, Jacquemin se demande s'il nous est possible de conduire notre destin selon que cela nous

Père et Jésus Eucharistie. Il se fait appeler « *Daagbo* » (Père dans une langue du Bénin). Et enfin, elle répond désormais au nom de « Dieu Père – Esprit Saint ». Des gens, dont beaucoup de baptisés catholiques, vont à cette nouvelle secte à la recherche de la guérison et du bien-être social. Ce mouvement de dissidents mène de la brouille au sein de la population sous prétexte de guérir ou de libérer les gens de la malice du démon. Au lieu de les en délivrer, il les ligote et les jette en proie au démon qui les engloutit en les éloignant de leur famille, des proches et de la foi. Il suffit, pour se rencontrer compte de l'ampleur que prend aujourd'hui ce nouveau mouvement religieux, de se rendre sur le site : <http://dieu-esprit-saint-au-benin.blogspot.be/2014/01/pelerinage-de-la-nativite-sur-la-sainte.html>.

³⁸ Dominique JACQUEMIN, *Quand l'autre souffre. Ethique et spiritualité*, p. 2.

³⁹ P. BRUCKNER, *L'Euphorie perpétuelle*, dans Dominique Jacquemin, *Bioéthique, médecine et souffrance. Jalons pour une théologie de l'échec*, Montréal, Médiaspaul, 2002, p. 40.

semble. Il faut reconnaître que malgré la volonté humaine de se gérer à son gré, il arrive bien souvent que la nature même nous passe par la main. Le bonheur qu'on veut, l'a-t-on jamais atteint ? A ce propos, D. Jacquemin fait remarquer que « tout homme, toute femme expérimente quasi quotidiennement l'impossibilité de correspondre à l'idéal assigné, fût-ce le matin-même ! »⁴⁰, et pour cause, nous ne sommes pas immortels, nous n'avons pas la plénitude de la vie en nous. De simples événements de la vie nous ramènent à l'évidence de la chose, tant et si bien que nous nous retrouvons en face de notre incapacité, de notre finitude, de notre fragilité. Nous en faisons l'expérience au jour le jour. Cependant, nous voulons tout avoir sans effort, j'allais dire sans difficulté. Tout porte à croire que « tout » nous est possible dans le monde. Et quand des obstacles surgissent à la réalisation de ce « tout », cela augure pour nous le malheur, même lorsqu'on sait que ce que l'on veut est immanquablement irréalisable. Tout porte à croire que notre monde n'est fait que du bonheur, du bien-être. C'est avec beaucoup de justesse que D. Jacquemin se demande « comment une société bâtie sur le seul rapport au bonheur nous aide-t-elle ou non à intégrer la question de la maladie, de la mort comme des dimensions essentielles de notre humanité ? »⁴¹. La question est judicieuse dans ce sens que le bonheur est occulté dans son idéologie qui ne pense qu'au bien, au plaisir, à l'aisance. Cette idéologie qu'est devenu le bonheur est exprimée en langage de *gbedudu* : manger la vie, dans une langue du Bénin. Ce « manger la vie », nous permet de dire que de plus en plus, l'humanité est comprise dans une mentalité de consommation gratuite, de quête continuelle de ce bonheur qui évacue tout effort, toute souffrance, toute misère. Ainsi, l'homme ne tient plus compte de l'ambivalence de la vie qui est faite du bien et du mal. Pour peu qu'on en a le pouvoir, on fait porter à la médecine un manteau qui n'est pas le sien. A tort ou à raison, comme cela se remarque de toute façon, « l'idée ou la conviction aujourd'hui communément partagée est bien que la médecine représente cette instance privilégiée qui non seulement soigne mais guérit bon nombre de maux dont l'individu se trouve porteur : elle est capable, pour ainsi dire, de vaincre le “fatum” de l'existence et aucune pathologie, aucune limite ne devraient être en mesure de finalement lui résister »⁴². Le vœu de tout homme est de pouvoir passer une existence sans écueil, « sans handicap physique ou psychologique, [de temps], et, dans cette quête légitime, le soutien thérapeutique de la médecine est indispensable lorsque “le corps” vient, dans ses dysfonctionnements, entraver nos projets »⁴³. C'est le lieu de se demander si le corps humain est une machine, faite d'un assemblage de ferrailles unies

⁴⁰ D. JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance*, p. 41.

⁴¹ D. JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance*, p. 67.

⁴² D. JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance*, p. 75.

⁴³ D. JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance*, p. 75.

entre elles par des écrous et des vis, dont la médecine serait le mécanicien ou le réparateur. Car, lorsqu'on assigne à la médecine la mission de trouver solution à tout, quel que soit le prix, c'est la réduire à « sa seule dimension technique »⁴⁴. Mais est-ce que la médecine trouve réponse à tout ? Nous y reviendrons dans la deuxième partie de notre travail. Ce que nous venons de dire de la notion « à tout prix » en stigmatisant la médecine moderne, est applicable *mutandis mudendi*, à la médecine traditionnelle et à toutes formes de recherche de bonheur, de guérison, qui ne veulent pas reconnaître la précarité de la vie. C'est ce qui explique la course effrénée des malades, en Afrique Noire, vers des guérisseurs, des marabouts, des tradipraticiens, des pasteurs des Eglises dites de réveil. A partir de ce moment tous les moyens d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient sont bons pour la santé, le bien-être social.

L'homme n'est-il que matière, pour limiter le bonheur à cette seule étape de guérison physique et corporelle ? Il nous semble qu'il faut considérer l'homme dans tout son ensemble corps et âme, dans sa dualité *soma* et *pneuma*. Car, il est fait de chair et d'esprit. Dès ce moment, réduire son bonheur à la guérison ou à l'absence de la maladie ou de la souffrance, c'est nier la place qu'occupe sa partie pneumatologique, c'est-à-dire anthropologico-spirituelle.

⁴⁴ D. JACQUEMIN, *Bioéthique, médecine et souffrance*, p. 79.

Deuxième partie : Approche de la maladie et de la guérison en registre chrétien

Après avoir parcouru la conception de la maladie et le prix qui est donné à la guérison en Afrique Noire et dans le cas précis du Bénin, il en résulte que pour l'homme en général le bien-être réside bien souvent dans l'état de non maladie. Car, la maladie qui est considérée la plupart du temps comme un malheur, se vit avec beaucoup d'effroi surtout dans une société où elle n'est jamais presque naturelle. Elle est dite étrange au malade qui cherche sa guérison par tous les moyens et de toutes les manières. Cette compréhension de la maladie et de la guérison fait limiter le salut au niveau purement matérialiste humain. Or, l'homme est bien plus qu'un phénomène saisissable, pour prétendre qu'il a ou non le « tout de la vie », lorsqu'il vient à être guéri ou non d'un mal, libéré ou non d'une souffrance, d'une épreuve. .

Dans cette partie de notre travail, nous verrons que l'homme n'est pas constitué que d'un corps sur lequel se focalise la médecine. Il faut bien aller au-delà, car l'homme est aussi composé d'une âme et donc doté d'un esprit qui l'ouvre au spirituel. Nous nous appuierons de l'approche qu'a faite Jean-Claude Larchet de la maladie et de la guérison dans un registre chrétien, dans son livre *Théologie de la maladie*. Nous verrons donc comment la maladie peut être une ouverture pour assumer son salut, même quand la médecine ne peut rien malgré son effort et sa volonté de « sauver » l'homme, face à certaines pathologies qui sortent de son entendement. Dans ce sens nous aborderons le salut qu'offre le Christ à tout l'homme, salut qui passe par la souffrance et le don de soi dans l'acceptation de sa condition.

2.1- La maladie, élément intégrant dans la vie du chrétien

On dit souvent que “l'homme est un malade ambulant” qui s'ignore. Tellement la maladie lui est familière, elle est immanente à l'homme au point de devenir son « état normal »⁴⁵. C'est autant dire que chaque homme fait au jour le jour l'expérience de la maladie. Et cela, Jean-Claude Larche le fait remarquer dès les premières lignes de son livre *Théologie de la maladie*. Il dit exactement ceci : « Il n'est pas d'homme qui au cours de son existence, n'ait à faire face

⁴⁵ Cf. Célestin DENDABADOU, *Les Waaba et la maladie*, dans *La voix de saint Gall*, 59 (1992), p. 5.

à la maladie. Celle-ci est inévitablement liée à la condition humaine »⁴⁶. La maladie est donc, disons-le, intrinsèque à la nature humaine. On pourrait dire qu'elle est le propre de l'homme, puisque l'homme est matière et esprit. En tant que matière, il est corruptible, il y a une fragilité en lui. Cette matière est vouée à la détérioration, elle est dommageable. J.-C. Larchet l'exprime avec justesse en montrant en quoi consiste la vie. Empruntant la pensée à Marcel Sendrail, Larchet dit : « la vie "est par essence un défi provisoire de mort. Chacune de nos cellules ne se maintient qu'au prix d'une lutte permanente contre les forces qui tendent à la détruire. Dès la jeunesse, nos tissus comportent de larges zones de dégradation et d'usure ; dès la naissance s'y inscrivent les causes qui précipiteront leur fin [...]". La maladie forme la trame de notre continuité charnelle. Même sous le masque de la santé, les phénomènes biologiques outrepassent à tout instant les frontières du normal. C'est, pour les médecins, un fait d'observation courante que des manifestations de caractère morbide se combinent aux actes vitaux les plus élémentaires". Lors même que nous nous croyons en bonne santé, la maladie est déjà en nous, potentiellement, et il suffira que telle ou telle de nos défenses se fragilise, pour qu'elle apparaisse, sous une forme ou sous une autre »⁴⁷. L'homme est donc constitué dès les premiers instants de son existence d'un corps qui lui est préjudiciable. Et comme tel, il porte en lui un manque ; cette fragilité qui fait de lui un malade. En effet qu'on le veuille ou non, Larchet l'a dit, « la maladie est ... en nous ». Elle fait partie de la vie de l'homme et n'est pas à prendre uniquement du point de vue purement physique ou ontologique. Elle est aussi à considérer spirituellement. Car, elle « constitue dans bien des cas une épreuve spirituelle qui engage tout notre être et notre destin »⁴⁸.

Or la médecine s'acharne à ne traiter que le biologique de l'homme, pensant trouver de solution absolument à sa souffrance. Comme nous l'avions déjà mentionné dans la première partie de ce travail, en parlant de la notion d'« à tout prix », la médecine cherche à réparer l'homme-machine (entendez la partie somatique) qui tombe en panne. La médecine ignore ce côté de l'homme sans lequel, même ayant recouvré la santé physique, l'individu reste fragile. En effet, les sciences médicales ne voient que l'homme dans sa constitution en tant que matière. Et donc dans leur approche, elles ne s'occupent pas de ce qui est invisible dans l'homme et qui ne peut être palpé ni être aperçu des procédés médicaux tels des diagnostics ou des examens médicaux. La médecine ne s'intéresse donc qu'à la partie phénoménale. Elle n'a rien à y voir avec l'âme ou l'esprit. Car, le côté pneumatologique de l'homme n'est pas

⁴⁶ Jean-Claude LARCHET, *Théologie de la maladie*, Paris, Cerf, 2001, p. 7, 3^e éd.

⁴⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, op. cit.

⁴⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 8.

l'apanage de la médecine. Or, on ne saurait prendre l'homme dans sa seule constitution morphologique. Il faut aller bien au-delà pour atteindre non seulement le psychosomatique, mais aussi l'âme, le spirituel qui est en l'homme. A ce sujet, comme le dit J.-C. Larchet, que nous faisons le choix de reprendre ici longuement : « S'il est vrai que le corps humain est, dans sa réalité biologique, soumis aux lois qui, dans la nature entière, régissent le fonctionnement des organismes vivants, il ne peut cependant pas être traité tout à fait comme n'importe quel organisme vivant, car il est le corps d'une personne humaine dont il ne peut être dissocié sans être dénaturé ; dans ses conditions actuelles d'existence, il est inséparable non seulement d'une composante psychique complexe qui déjà élève l'homme bien au-dessus de l'animal, mais encore d'une dimension spirituelle plus fondamentale que sa dimension biologique. Le corps non seulement exprime, à son niveau, la personne, mais aussi, dans une certaine mesure, est la personne. [...]. Ne pas prendre en compte cette dimension spirituelle de l'homme lorsqu'on veut apporter des remèdes à ses maux, c'est inévitablement lui causer de graves préjudices, et souvent se priver par avance de tout moyen de l'aider à assumer son état avec profit et à surmonter les diverses épreuves auxquelles il doit faire face »⁴⁹. Car, chercher à guérir le corps en oubliant que ce corps est celui d'une personne, d'un être humain, c'est le considérer sans son âme. Il devient de ce fait une enveloppe indépendamment de l'esprit qui lui donne vie, du souffle qui fait du corps vital non une peau comme celle de la banane qui ne sert plus à rien lorsque le fruit est consommé. Il est donc nécessaire de prendre l'homme dans son ensemble corps et âme. Car, l'une des composantes n'existerait pas sans l'autre. Elles ne sont pas dissociables. Ce qui peut amener à dire qu'elles interagissent. Le corps est en relation avec l'âme et l'âme en lien avec le corps. Il faut bien un corps pour habiter une âme comme il faut une âme pour que le corps devienne un corps humain. C'est cet ensemble « corps-âme » qui fait de l'homme un être différent des autres êtres vivants, animaux ou végétaux. Par-là, il est doté de la raison qui lui permet d'opérer des choix selon son désir et sa volonté. Dès lors que l'homme peut opérer un choix, il est donc libre dans ses actes et ses mouvements. Il peut ainsi à partir de ce moment être responsable dans son choix du bien ou du mal.

⁴⁹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 12.

2.2- La responsabilité de l'homme en face du mal

Nous venons de voir dans la première partie de notre travail, que dans la cosmogonie africaine le mal est considéré comme une conséquence de la mauvaise tenue de l'homme vis-à-vis des lois de la nature et des ancêtres, qui sont du monde invisible. Néanmoins, ce mal atteint l'homme tant naturellement que par ses mauvaises conduites, parce qu'il relève de pathologie naturelle ou est une conséquence d'un comportement malsain. Il importe donc de voir ici ce que la théologie chrétienne dit de la responsabilité de l'homme dans les épreuves qui l'accablent.

Ce ne serait pas inutile de commencer à dire qu'à l'origine, Dieu a créé tout par amour et tout était bon (cf. Gn 1,10-31). Ce Dieu qui a créé toutes choses belles, a voulu qu'elles gardent leur beauté et ne se dénaturent pas. L'auteur du bien ne peut, l'instant d'après, vouloir détruire ou faire du mal à ce qu'il a façonné lui-même. On ne peut lui attribuer la détérioration des créatures, encore moins celle qu'il a voulue pareille à lui et à sa ressemblance. Les misères humaines ne viennent pas de lui⁵⁰. Il se renierait lui-même s'il en était l'auteur, car il est bon. Jean-Claude Larchet l'exprime en présentant la position de plusieurs Pères⁵¹ de l'Eglise dans ce qu'on pourrait appeler la « responsabilité de Dieu » dans la souffrance humaine, souffrance de tous genres, maladie, inconfort, pauvreté matérielle, calamité, péché, mort physique, mort spirituelle, etc. Si Dieu a créé l'homme à son image pour qu'il soit à sa ressemblance, il ne prendra pas du plaisir à le laisser croupir dans le malheur. Il ne saurait lui-même fabriquer de toute pièce ce qui accablerait l'homme au point de l'assujettir. Dès le commencement Dieu a fait toutes ses créatures bonnes. « Dieu vit tout ce qu'il avait fait... c'était très bon » (Gn 1,31). Ainsi, l'homme était aussi bon à l'origine. Il était le plus parfait des créatures. Car, il était seul à être créé à la façon de Dieu lui-même. Il était sans aucune limite, il était parfait, puisqu'il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1,26.27). Le fait que l'homme était à l'origine à l'image de Dieu et à sa ressemblance, faisait de lui un être sans

⁵⁰ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 14.

⁵¹ Nous ne nous donnons pas ici le devoir de reprendre la position de chacun des Pères qui ont montré que Dieu n'est pas à l'origine du mal. J.-C. Larchet l'a présentée sur une dizaine de pages dans le premier chapitre de son œuvre *Théologie de la maladie*, ci-citée. Nous référons simplement à l'argumentation de Larchet sur la non-responsabilité de Dieu dans les maladies qui accablent l'homme. D'ailleurs le premier point du premier chapitre de son livre, Larchet l'intitule : *La « perfection » originelle*. A voir juste ce libellé, il advient que tout était parfait dès le commencement. Et rien de ce qui a été fait ne souffrait d'aucune limite, d'aucune imperfection, tout était bon (cf. Gn 1,31).

imperfection et donc sans corruptibilité. L'incorruptibilité de l'homme fait de lui un être pour la vie. Larchet en déduit que l'homme était à l'origine « immortel ».

En effet, tout en attirant l'attention sur la position nuancée des Pères⁵² sur la nature immortelle de l'homme, il estime que la « double affirmation que Dieu n'a pas créé la mort et que l'homme était en son état premier incorruptible implique logiquement que l'homme en cet état originel de sa nature est également immortel »⁵³.

Toutefois, il faut remarquer que l'immortalité n'est réelle qu'en l'accueillant comme pure grâce de Dieu, dans la liberté dont est doté l'homme. C'est avec justesse que Jean-Claude Larchet dira « que l'immortalité et l'incorruptibilité du premier homme étaient dues à la seule grâce divine. Aussitôt après avoir créé l'homme de la poussière du sol, Dieu, dit la Genèse, “souffla sur sa face un souffle de vie et l'homme devint un être vivant” (Gn 2,7) : en ce souffle les Pères ont vu l'âme, mais aussi l'Esprit divin. C'est parce qu'ils étaient pénétrés des énergies divines que son âme et son corps possédaient des qualités surnaturelles »⁵⁴. Larchet ajoute que « C'est par cette grâce que le corps et l'âme pouvaient être parfaitement sains... C'est par cette grâce aussi que le corps était rendu incorruptible et immortel »⁵⁵. Or, l'homme est créé libre, pour mener à son achèvement l'œuvre de la création. Dans cette mission, l'homme est appelé en toute liberté à répondre ou non à la grâce qui lui a été faite. Il est appelé à accueillir cette grâce divine selon son vouloir. Car, il a été créé libre. Dès lors, « il dépendait de sa volonté de conserver ou non cette grâce, et ainsi de demeurer dans cette incorruptibilité et cette immortalité qu'elle lui conférait, ou au contraire de les perdre en la rejetant »⁵⁶. Cela nous éclaire et permet de comprendre que : « lorsque les Pères affirment que, écrit Larchet, l'homme a été créé incorruptible et immortel, ils ne signifient pas qu'il ne pouvait pas se corrompre ni mourir, mais qu'il avait par grâce et par libre choix la possibilité de ne pas se corrompre et mourir. Pour que son incorruptibilité et son immortalité se maintiennent et lui soient définitivement appropriées, il fallait que l'homme conserve la grâce qui lui avait été donnée par Dieu, demeure uni à Lui en s'aidant du commandement qu'Il lui avait proposé à

⁵² L'immortalité dont il est question ici ne prend pas en compte le corps de l'homme. Comme l'expose Larchet : « Les Pères nuancent souvent leur expression en disant que l'homme a été créé “en vue de l'incorruptibilité” ou “pour l'immortalité”, ou qu'il appartenait à sa nature de tendre à participer de l'immortalité divine, ou encore parlent de l'incorruptibilité et de l'immortalité “promises”, indiquant que cette incorruptibilité et cette immortalité n'étaient pas d'emblée définitivement acquises comme elles l'auraient été si elles avaient été des propriétés attachées à sa nature même » (*Théologie de la maladie*, p. 19).

⁵³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 18.

⁵⁴ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 19.

⁵⁵ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 19-20.

⁵⁶ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 22.

cet effet (cf. Gn 2,16-17) »⁵⁷. La liberté de l'homme face à son Dieu est le lieu du choix qu'il fait lui-même d'être mortel ou immortel, de garder ou non son état premier de créature pure, et par conséquent, d'ouvrir ou non le chemin à l'assaut du mal, de la souffrance.

2.3- Du choix de l'homme à la corruptibilité

Le choix de l'homme de ne pas rester dans la grâce de l'immortalité a été à la base de tous ses maux. Le premier homme a choisi délibérément de se pervertir en rompant l'alliance d'avec Dieu qui l'a voulu à son image et à sa ressemblance, pour qu'il soit parfait comme lui-même est parfait (cf. Mt 5,48 ; Lv 19,2). Adam par sa désobéissance a entraîné le monde dans la déchéance, son péché est la source de toutes les maladies, les infirmités, les manques et les épreuves qu'éprouve l'homme d'aujourd'hui. Lorsque nous disons que la souffrance de l'homme est le résultat de la faute d'Adam, nous n'insinuons pas que la faute de l'homme est cause immédiate du refus du premier homme de correspondre à la volonté divine. Mais il est indéniable que le non d'Adam au bonheur que son créateur voulait pour lui, l'a fait passer de l'état d'incorruptibilité à la déchéance. Dès lors, l'homme est devenu corruptible dans son corps et dans son âme. Car, si l'âme est malade le corps ne saurait en être autrement. Parlant de justesse d'ailleurs de ce que le refus d'être à Dieu peut être préjudiciable pour l'homme, Larchet écrit, en se fondant sur la pensée de saint Irénée, que : « C'est "à cause du péché de désobéissance que les maladies assaillent les hommes" »⁵⁸. C'est donc du choix de l'homme de se détourner du bien auquel Dieu le convie, que découle le mal dont il est sujet aujourd'hui. Avec Larchet, nous pouvons reprendre à dessein saint Grégoire Palamas qui s'interroge sur l'origine du mal en même temps qu'il trouve cette origine dans le refus de l'homme de correspondre à la volonté de Dieu et de demeurer dans la grâce de Dieu. Il dit exactement ceci, et nous le citons entièrement : « D'où nous viennent les faiblesses, les maladies et les autres maux dont naît la mort ? D'où vient la mort elle-même ? De notre désobéissance au commandement de Dieu, répond-il, de la transgression du précepte que Dieu nous a donné, de notre péché originel au paradis de Dieu. De sorte que les maladies, les infirmités et le poids des épreuves de toutes sortes procèdent du péché. Par lui, en effet, nous avons revêtu de tuniques de peau ce corps maladif, mortel et accablé de souffrances, nous

⁵⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 22.

⁵⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 25.

sommes passés dans ce monde temporaire et périssable, et nous avons été condamnés à mener une vie en proie à beaucoup de maux et à de multiples calamités. La maladie est donc comme un chemin court et difficile dans lequel le péché a conduit le règne humain, [et] le terme de ce chemin, sa limite ultime, c'est la mort »⁵⁹. Ceci dit, l'homme est bien sûr celui qui a été à la base de son propre malheur, du fait de son incapacité à garder intacte la grâce de la pureté qui lui ai faite par son Créateur. Il choisit de s'en éloigner en brisant les liens établis par son Dieu avec lui. Par ce fait, l'homme refuse de collaborer à l'œuvre de la création qui lui a été confiée⁶⁰. En effet, comme le commente Larchet, « Le monde avait été créé bon par Dieu (Gn 1,31), mais il dépendait de l'homme qu'il restât ou non. Dieu, en effet, avait fait l'homme comme un microcosme dans le macrocosme, récapitulant toutes les créatures. Il l'avait institué roi de la création (cf. Gn 1,28-30) ayant pouvoir sur tous les êtres qu'elle contient. Il l'avait établi médiateur entre Lui et les créatures, lui donnant pour tâche de les mener à leur perfection en les unissant à Lui par la participation à la grâce qu'il recevait de l'Esprit. L'homme avait notamment pour mission, selon saint Maxime, d'unir le paradis et le reste de la terre, et donc de rendre tous les autres êtres créés participants de la condition paradisiaque. Ainsi Adam, ferait-il partager à toutes les autres créatures l'ordre, l'harmonie et la paix dont bénéficiait sa propre nature par son union à Dieu, mais aussi l'incorruptibilité et l'immortalité reçues par grâce »⁶¹. Malheureusement, nous ne nous lasserons jamais de le dire, l'homme a rompu l'alliance avec son Dieu. Il s'est laissé entraîner par « le prince de ce monde » (Jn 16,11). En effet, la désobéissance de l'homme face au projet de Dieu qui le voulait dans la grâce divine, vient de son obéissance à devenir lui-même, sans faire recours à cette grâce qui lui est donnée de son Maître et Seigneur. Désormais, le monde qui lui a été confié lui échappe, de même que l'harmonie et la paix dont il jouissait. Il se met ainsi sous le chef de Satan qui l'assujettit en le détournant par jalousie de l'incorruptibilité. Dès lors que l'homme obéit à Satan plutôt qu'à Dieu, « le diable, [...] prend pouvoir sur l'homme et usurpe des privilèges que Dieu avait accordés à ce dernier lorsqu'il l'avait institué maître des autres créatures. Dans la domination de la nature, le “prince de ce monde” remplace le “roi de la création”. En effet, de la faute d'Adam, conséquence et forme du mal engendré par celle-ci, la maladie se trouve en même temps produite et reproduite, étendue, développée, démultipliée et renforcée, et parfois même incarnée par “les puissances des ténèbres et de méchanceté”⁶², le

⁵⁹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 25-26.

⁶⁰ Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 26.

⁶¹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 29-30.

⁶² Lorsque Jean-Claude Larchet évoque ici « les puissances des ténèbres et de la méchanceté », cela rejoint la conception de l'Africain dans sa manière de voir tout ce qui opprime l'homme aujourd'hui dans cette partie du

diable et les démons, qui deviennent alors l'une des sources principales des maladies, se manifestant le plus souvent indirectement à travers elles, mais aussi parfois sans médiation comme dans le cas de possession, occupant alors eux-mêmes en l'homme la place vide de Dieu »⁶³.

Nous venons de voir, qu'à partir du choix que le premier homme a fait de la liberté dont il est le seul à jouir de toutes les créatures, le péché est entré dans le monde, et du fait, l'homme est passé de l'état d'incorruptibilité à l'état de corruptibilité. Subséquemment, il est accablé de malheur, de misère, des maladies, des afflictions. Il est désormais sous l'emprise du Mal, de Satan et ses anges. L'homme devient à partir de ce moment la cause de sa propre misère, de son propre malheur. Non parce que Dieu l'aurait puni du fait de sa désobéissance⁶⁴, mais « c'est l'homme lui-même qui engendre par sa faute son propre châtiment »⁶⁵. Il a hérité de cela du fait qu'il est descendant du premier homme. Et parce que Adam « transmet son état [déchu] à tous ses descendants, la mort, la corruption, la maladie, la souffrance deviennent... le lot de tout le genre humain »⁶⁶. A partir de là, nous dirions que ce n'est pas du fait du péché personnel de l'homme que la maladie l'accable, mais parce qu'il est de nature humaine. Cette nature a connu la dégradation depuis que le premier Adam s'est laissé corrompre par le démon. Voilà pourquoi Larchet dit que « les maladies qui affectent les hommes apparaissent imputables non à leurs péchés personnels, mais au fait qu'ils partagent la nature humaine

monde. Et ceci surtout, lorsqu'il s'agit de l'Afrique noire, il faut dire que la méchanceté « gratuite » est l'art de certaines sociétés ésotériques, tels les groupes des sorciers ou celui des marabouts, des charlatans, des jeteurs de sorts, etc. Ces différentes corporations sont des médiums de transmission des forces du mal. Par elles, le démon et ses anges atteignent facilement des âmes innocentes dans le seul but de les détruire, de leur nuire. Ce qui fait d'ailleurs dire par beaucoup d'Africains que les maladies, nous l'avons vu dans notre premier chapitre, sont provoquées et d'ordre surnaturel, voire satanique. Comme nous pouvons le lire avec Larchet en note 104, p. 31, dans *Théologie de la maladie*, il est sans ambages que « l'étiologie de certaines maladies est affirmée par les Écritures : explicitement dans le prologue du livre de Job (Jb 2,6-7), et implicitement dans ces paroles de l'Apôtre Pierre : "Dieu a oint du Saint-Esprit et de force de Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu, faisant du bien en guérissant tous ceux qui étaient sous l'emprise du diable" (Ac 10,38), sans compter les nombreux récits de miracles où cela apparaît clairement ». Larchet renchérit que les Pères ont reconnu aussi le caractère démoniaque de certaines maladies. Toutefois, dira-t-il, les Pères ne vont pas négliger le fait que la maladie est aussi bien de l'ordre physique, « biologique ». Ce qu'il développe longuement, comme il l'a signifié au chapitre III, lorsqu'il parle de « l'intégration de la médecine profane ».

⁶³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 30-31.

⁶⁴ Il faut ici surtout comprendre que lorsque nous parlons de l'homme comme responsable de son propre sort, c'est en ce sens que, – comme nous l'avons déjà dit plus haut – il se coupe par son péché du bien auquel Dieu l'a voulu dès la création. Cependant, contrairement au châtiment de l'homme qui ne relève pas de Dieu dans le monde chrétien, dans la cosmogonie africaine, lorsqu'on enfonce aux normes de la nature, ou de son clan ou de son groupe social, on est châtié par les forces invisibles qu'incarnent les ancêtres. Aucun acte contraire aux us et coutumes ne reste impuni.

⁶⁵ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 32.

⁶⁶ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 33

déchue par la faute de leur premier père Adam »⁶⁷. Il suffit de suivre Jésus dans ses réponses à ses interlocuteurs pour s'en rendre compte. La maladie de l'homme n'a rien à voir avec ses péchés, peut-on dire. A la question des disciples de savoir si c'est le péché de l'aveugle de naissance ou celui de ses parents qui l'a mis dans cet état, Jésus va répondre par la négation : « Ni lui, ni ses parents » (Jn 9,3). Il signifie par-là que ce n'est pas le péché de l'homme qui est à la base de son infirmité. Cela provient d'une autre origine, même si le Christ ne le dit pas explicitement. Néanmoins, on constate dans le récit de Jean, que Jésus ne va pas une seule fois évoquer le péché du malade. Il utilise un procédé médicinal assez banal, puis lui demande d'aller se « laver à la piscine de Siloé » (Jn 9,7). Il le guérit donc physiquement sans se préoccuper de sa situation de péché. Il dissocie de ce fait la guérison corporelle de celle spirituelle, toutes deux n'étant pas du même registre et du même ordre. Cela est on ne peut plus clairement manifeste dans la guérison du paralytique (Mt 9,1-6)⁶⁸. De ce dernier, Jean-Claude Larchet dit avec justesse que : « Si son infirmité corporelle avait été la conséquence de son péché, il aurait suffi que le Christ lui eût remis ses péchés pour qu'il se trouvât guéri de la maladie de son corps en même temps que de celle de son âme, sans qu'une seconde intervention fût nécessaire »⁶⁹.

Par ailleurs, le mal en tant que maladie spirituelle est de la responsabilité de l'homme. Non seulement parce qu'il a hérité sa déchéance de la désobéissance du premier homme, mais encore parce que lui-même prend sa part de responsabilité dans le péché du premier homme par ses propres péchés. Comme Adam, l'homme continue de désobéir à Dieu par sa propre décision de continuer dans la perversité⁷⁰. Il faut alors dire avec Jean-Claude Larchet que : « chaque homme, s'il n'est pas à priori responsable des maux dont souffre sa nature héritée d'Adam, le devient pour une part à posteriori en péchant personnellement, en s'associant ainsi à Adam et en assumant en quelque sorte la faute de celui-ci. Il a de ce point de vue une solidarité dans le mal entre Adam et ses descendants, entre tous les hommes. Et chaque homme, en tant que porteur de la nature humaine, devient pour une part responsable, dans la mesure où il pêche, des maux qui adviennent non seulement à lui-même mais aussi aux autres »⁷¹. On pourra dire que l'état de corruptibilité de l'homme peut être la cause de ses souffrances. Même si cela n'est pas une évidence première, parce que, ne peut être appliqué à toutes les maladies, il en demeure néanmoins que certaines maladies sont liées à la mauvaise

⁶⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 34-35.

⁶⁸ Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 35.

⁶⁹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 35.

⁷⁰ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 36.

⁷¹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 37.

conduite de l'homme, dans sa façon désordonnée de mener sa vie⁷². En effet, ce n'est pas parce que l'homme aurait hérité du péché originel, qu'il est d'office appelé à souffrir ou que ces propres péchés seraient la cause *sine qua none* de son malheur. Mais de par ce péché originel, ce qui était incorruptible en lui est passé à la corruptibilité et le rend désormais plus vulnérable, et donc plus exposé à la destruction. Par cette vulnérabilité, il a comme une porte ouverte en lui qui laisse passer plus facilement le mauvais qui non seulement atteint le corps mais occupe l'âme. Par ailleurs, comme le recommande Larchet, « il convient de faire de ces cas plus rares une lecture positive : de ne pas y voir naïvement une punition méchante ou mécanique infligée par la colère divine, mais des voies providentielles de salut, en ce qu'elles sont, pour les personnes concernées, les plus adéquates à leur faire reconsidérer, à travers la soudaine misère de leur corps, les maladies de leur âme et leur éloignement de Dieu. On peut y trouver de surcroît un rappel donné à ces occasions aux autres hommes – et cela pour les inviter à la pénitence – du lien principiel et ontologique qui unit les maladies, les souffrances et la mort, au péché de tous »⁷³. Pour ainsi dire que la maladie peut être une occasion pour celui qui en souffre, de revoir sa vie de foi, de revenir de ses égarements qui l'entraîne loin du Seigneur, et par ricochet, du salut auquel il est convié. On pourrait dire que cette maladie devient salubre pour lui. Car, que sert à l'homme d'entrer avec ses deux mains dans la géhenne au lieu d'entrer manchot dans le Royaume des cieux (cf. Mc 9,43-48). En dépit de tout, il ne serait pas inutile de voir le mal parfois comme une surprise dans la vie de l'homme. Il paraît bien souvent comme quelque chose qui fait irruption dans notre vie et dont il est difficile de cerner tous les contours et d'où il vient, au point de nous bouleverser. Il apparaît comme un mystère qui dépasse l'entendement humain. En effet, il est difficile de comprendre que quelqu'un qui vit une vraie vie de foi, attaché au Seigneur, agrippé à Lui, soit criblé de malheurs. Comment une mère qui met sa confiance dans le Seigneur et est pieusement nourrie de sa Parole et des sacrements de l'Eglise peut comprendre la mort subite de son seul enfant et être consolée ? Il nous semble qu'il faut être centré sur le Christ et avoir la forte conviction et le vivre comme tel, qu'en tant que chrétien, nous sommes appelés à considérer autrement les événements douloureux et malheureux et à leur trouver un sens qui découle de notre foi en Dieu⁷⁴. C'est ce que Eleuthère Kumbu exprime en s'appuyant sur ce que le Pape Jean-Paul II écrivait dans sa Lettre apostolique *Salvifici doloris* comme suit : « Dans l'opinion exprimée par les amis de Job, se manifeste une conviction que l'on trouve aussi dans la conscience

⁷² Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 49.

⁷³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 50.

⁷⁴ Cf. Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance. Une alternative à la sorcellerie*, dans *Revue Africaine de théologie*, Facultés catholiques de Kinshasa, 2001, 45-46 (1999), p. 214.

morale de l'humanité : l'ordre moral objectif requiert une peine pour la transgression, pour le péché et pour le délit (...). La conviction de ceux qui expliquent la souffrance comme punition du péché s'appuie sur l'ordre de la justice (...). Toutefois Job conteste la vérité du principe qui identifie la souffrance avec la punition du péché. Et il le fait en se fondant sur sa propre réflexion. Il est en effet conscient de ne pas avoir mérité une telle punition ; il montre au contraire le bien qu'il a fait dans sa vie. A la fin, Dieu lui-même reproche aux amis de Job leurs accusations et reconnaît que Job n'est pas coupable. Sa souffrance est celle d'un innocent ; elle doit être acceptée comme un mystère que l'intelligence de l'homme n'est pas en mesure de pénétrer à fond. Le livre de Job n'attaque pas les bases de l'ordre moral transcendant fondé sur la justice (...). Mais simultanément ce livre montre avec la plus grande fermeté que les principes de cet ordre ne peuvent pas s'appliquer de façon exclusive et superficielle. S'il est vrai que la souffrance a un sens comme punition lorsqu'elle est liée à la faute, il n'est pas vrai au contraire que toute souffrance soit une conséquence de la faute et ait un caractère de punition »⁷⁵. Aussi pourrions-nous dire que « le mal peut conduire au risque de la foi, qui demeure une grâce, ou constituer une occasion à saisir pour préparer ce qui est brisé ou faussé dans la relation avec autrui ou avec Dieu lui-même »⁷⁶. En effet, la maladie au lieu d'être un poids sous lequel on gémit, peut être un lieu où le croyant essaye de revisiter sa foi, en témoigner contre vents et marées ou même devenir un moment où l'on se décide à sortir de sa solitude et de son orgueil personnel, pour se faire plus proche des autres, se rapprochant ainsi davantage de Dieu.

⁷⁵ JEAN-PAUL II, *Le sens chrétien de la souffrance humaine. Lettre apostolique « Salvifici doloris »*, Kinshasa, 1984, extraits des n. 10 et 11, dans Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 214-215.

⁷⁶ Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 217.

2.4- En quoi les maladies sont-elles une ouverture dans la vie de l'homme ?

Avant d'aborder l'ouverture que les maladies peuvent constituer pour le salut de l'homme, il nous plaît de jeter un regard sur ce qu'elles pourraient occasionner comme une éventuelle issue pour la perdition humaine.

2.4.1- Chemin vers la déchéance humaine

Lorsque nous abordons la question de la maladie comme ce qui peut amener l'homme à se détourner de sa foi, à la rupture d'avec Dieu, nous nous référons à l'expérience que font de nombreux croyants de la maladie. Expérience douloureuse et déroutante parfois, qui peut amener à nier Dieu ou à douter de sa présence au point de s'exclamer : où est-il ce Dieu s'il existe, pour que je souffre si cruellement ? On constate bien des fois que, le juste souffre tandis que le méchant prospère. Cela s'observe plus concrètement avec les spirituels parce que leur union à Dieu ne plaît pas au démon qui cherche à avoir le monde sous son emprise. D'ailleurs à ce propos, Jean-Claude Larchet estime qu'une « raison fondamentale pour laquelle les spirituels sont, souvent plus que les autres, affectés par les maladies peut être une action directe de démons qui cherchent, de cette façon, à les troubler, à perturber leur activité intérieure, à les détourner de leur tâche essentielle »⁷⁷. En s'appuyant sur Evagre, J.-C. Larchet soutient que la maladie peut être d'ordre spirituel en ce sens que, « lorsque l'esprit de l'homme est uni à Dieu dans la prière, le diable, n'ayant pas de prise directe sur son âme et cherchant pourtant à y semer le trouble, n'a d'autre ressource que d'agir sur le corps. Il lui fait alors violence et modifie sa constitution (*krasis*). En vertu du lien qui unit le corps et l'âme, il espère parvenir, en altérant celui-là, à perturber celle-ci, à y faire surgir des pensées étrangères à la prière et des fantasmes, et à y exciter les passions [...]. A côté de ces troubles souvent bénins, mais qui peuvent néanmoins aller jusqu'à constituer de véritables maladies, les démons peuvent introduire, selon différents modes et en d'autres circonstances, des désordres de plus grande importance dans le corps des spirituels et leur faire subir de terribles souffrances »⁷⁸.

⁷⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 47.

⁷⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 47.

Le diable « ne supporte pas, en effet, que l'homme consacre toutes les forces de son être à célébrer Dieu. Par le moyen de ces affections, il veut, en amoindrissant les forces physiques des spirituels, affaiblir les forces de leur esprit et réduire l'intensité de leur adoration. En les privant des ressources de la santé du corps, il cherche à entamer leur vigilance, à ébranler leur attention, à amenuiser leur résistance aux tentations, à ruiner leur effort ascétique, et voudrait les pousser à désespérer de l'assistance divine et même, si cela était possible, à maudire Dieu. Le cas de Job nous fournit un exemple particulièrement net de ces visées diaboliques à l'encontre des justes. Le prologue du livre nous révèle clairement non seulement l'action directe du diable pour produire la maladie (Jb 2,6-7), mais encore le but qu'il poursuit en cela (Jb 2,5) »⁷⁹. Mais l'homme peut saisir l'occasion de la maladie, même si cela est cause de souffrance pour lui, pour s'ouvrir au salut en s'appuyant de la grâce divine.

2.4.2- Ouverture au salut de l'homme

Si Dieu permet le mal, c'est sans doute parce qu'Il sait en tirer un bien meilleur pour celui qui y est confronté. Nous avons montré que Dieu n'est pas l'auteur du mal. Celui qui cause le mal, c'est bien le « prince de ce monde ». Cependant, nous pouvons dire comme Larchet que, « Dieu, sans jamais être la cause des maladies et des souffrances, peut néanmoins les autoriser et les utiliser en vue du progrès spirituel de l'homme et, de surcroît, pour l'édification spirituelle de ceux qui l'entourent »⁸⁰. En effet, Dieu est un Dieu « miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité [...] Il ne nous traite pas selon nos péchés, il ne nous rend pas selon nos fautes » (Ps 103,8.10 ; cf. Ps 144,8.9 ; Nb 14,18). Notre Dieu ne sait pas rendre le mal pour le mal, mais manifeste plutôt sa tendresse et son amour pour l'homme. « Dieu n'est pas indifférent à l'histoire humaine » dira le Pape Benoît XVI⁸¹. Dans sa miséricorde, il prend sur lui d'embrasser la condition humaine. Lui-même a été éprouvé devant la souffrance de la passion. Cependant, il permet que le mal atteigne certaines personnes dans leur chair pour édifier leur foi. De nombreux saints en ont fait l'expérience en acceptant d'achever dans leur corps ce qui manque à la souffrance du Christ pour son Eglise, comme le dit l'Apôtre des Gentils (cf. Col 1,24). Cette capacité de ces spirituels de prendre

⁷⁹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 48.

⁸⁰ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 46.

⁸¹ BENOÎT XVI, *Audience générale* : « Nous sommes confiés à l'action du Seigneur puissant et aimant », Rome, 1^{er} février 2006 en ligne http://eucharistiemisericor.free.fr/index.php?page=0202063_angelus (consulté le 02 mai 2014).

positivement leur souffrance est une grâce qui n'est pas donnée à tout le monde. Il faut une certaine expérience de vie de foi avec le Seigneur pour en arriver-là. Il n'est nul doute que « la maladie [...] est en elle-même un mal dans la mesure où elle apparaît comme une conséquence du péché d'Adam et comme un effet de l'action démoniaque dans le monde déchu, une négation de l'ordre voulu par Dieu lorsqu'Il créa le monde et l'homme. Cependant, c'est seulement au plan de la nature physique, du corps, qu'elle est un mal. Si l'homme ne s'abandonne pas tout entier à elle, elle ne saurait porter atteinte à son âme, ni donc affecter son être essentiel, sa nature spirituelle. [...]. La maladie ne possède pas par elle-même le pouvoir de séparer l'homme de Dieu, et ne peut donc pas, d'un point de vue spirituel, être considérée comme un mal pour lui. [...]. Elle n'est donc un mal qu'en apparence. Elle peut même constituer un bien pour l'homme dans la mesure où il peut, s'il s'en sert bien, en tirer de grands bénéfices spirituels, faisant ainsi de ce qui était primitivement le signe de sa perte un instrument de son salut »⁸².

On comprend alors que Jean-Claude Larchet insiste sur cet aspect spirituel de la maladie qui, au lieu d'annihiler l'homme devient comme un lieu où il peut en tirer des bienfaits pour lui-même, du moins pour son âme. « Dans certains cas et du point de vue de ce qui est bon spirituellement pour l'homme, poursuit Jean-Claude Larchet, la maladie peut paradoxalement être considérée comme un bien supérieur à la santé et lui être pour cette raison préférée »⁸³. Il ne s'agit pas ici d'un dolorisme qui est prôné. Bien au contraire la douleur ressentie à travers la maladie serait le lieu pour l'homme de faire l'expérience de la présence de Dieu de qui, il tient la force de demeurer dans sa foi malgré son état de vulnérabilité. La complaisance à la douleur est une manière de se refuser à la grâce divine en se mettant au centre de sa situation. Il y a un certain *ego* qui en ressort et qui éloigne de l'ouverture que le malade doit opérer en lui pour que sa maladie ne soit pas dissociée de son être. Bien au contraire, la maladie dans ce cas ne doit pas être considérée comme une misère, mais comme le lieu de l'acceptation de sa condition humaine, corruptible et aussi le lieu d'expérimenter la miséricorde de Dieu qui n'abandonne jamais le cœur qui se retourne vers Lui. C'est pourquoi « maints spirituels, face à leurs propres maladies ou à celles de ceux dont ils ont la charge, [demandent] à Dieu non pas en premier lieu le retour à la santé, mais ce qui est le plus utile spirituellement, et au lieu de s'attrister à cause de ces maladies, se [réjouissent] des bienfaits qu'ils pourront en tirer »⁸⁴. La locution adverbiale *en premier lieu* utilisée ici montre que face à la maladie, il y a deux

⁸² J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 54.

⁸³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 55.

⁸⁴ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 55.

choses qui sont visées : la guérison physique et le bien spirituel qui découle de cette maladie. Ainsi donc, celui qui souffre est libre de faire un choix. C'est dans ce sens que les spirituels préfèrent le bien spirituel à la guérison qui n'est que matérielle et temporaire. Cela ne veut pas dire que l'option est faite pour la non guérison, mais au-delà de la guérison corporelle, qu'ils l'aient ou non, ce qui leur importe est la guérison spirituelle, celle de l'âme.

De ce point de vue – Job nous sert encore une fois d'exemple –. Il faut reconnaître, en effet que, « [...] la maladie et la souffrance, tout en n'étant pas suscitées par Dieu, peuvent entrer dans le plan de sa Providence : tout en laissant se manifester la volonté libre du diable ou de l'homme qui produit le mal, Il la contourne quant à ses effets en donnant à celui qui est affecté de pouvoir utiliser pour son bien spirituel les peines qui lui adviennent. Dieu, tout en assignant certaines limites à l'action diabolique (cf. Jb 1,12 ; 2,6) et tout en ne permettant pas que l'homme soit tenté au-delà de ses forces (1Co 10,13), laisse le diable infliger aux spirituels de tels maux, car Il sait que ceux qui parviendront à les supporter en Lui en retireront d'immenses bénéfices spirituels qu'ils n'auraient pu, selon leur voie propre, connaître d'une autre manière »⁸⁵. On peut en déduire que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment et demeurent confiants en sa grande miséricorde et en son inépuisable bonté (cf. Rm 8,28s). C'est aux bénéfices spirituels, que l'homme tire de sa souffrance, que fait allusion Jean Chrysostome lorsqu'il affirme que : « C'est pour notre bien que nous sommes en butte aux maladies [...] parce que l'orgueil engendré en nous par le relâchement trouve remède dans cette faiblesse et dans ces afflictions »⁸⁶. Et à Larchet de préciser que l'évêque de Constantinople « fait remarquer que c'est faute d'avoir disposé d'un tel “garde-fou” qu’“à l'origine, le premier homme se laissa tout d'abord emporter par l'orgueil” »⁸⁷. La maladie tient lieu dans ce cas de moyen de freinage pour éviter des dérapages spirituels, comme une voiture se retrouve dans le ravin lorsque ses patins sont défectueux. La maladie considérée dans cet ordre ne devient pas un lieu d'assujettissement de l'homme, mais plutôt chemin pour sa liberté salutaire. On peut bien s'accorder à ce que pense Larchet quand il écrit à ce sujet que : « La maladie ainsi comprise et vécue a pour effet non pas d'écraser l'homme sous le poids de son “corps de mort” (Rm 7,24), mais au contraire de le tourner vers Dieu, de le réunir à Lui, de le rapprocher de Lui comme de son principe et de sa fin véritables, en rendant à son intelligence la sagesse – c'est-à-dire la connaissance vraie du monde, de lui-même, de

⁸⁵ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 48.

⁸⁶ S JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur Anne*, I, 2, dans J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 57.

⁸⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 57.

Dieu – et à sa volonté la rectitude de sa conformité à celle de son Créateur »⁸⁸. Car, les souffrances sont l'occasion d'une vie profonde de celui qui souffre avec ce Dieu qui se fait proche de l'homme et vient à son secours. Dès lors, il faut admettre que « ce n'est point pour nous abaisser que Dieu a permis [la maladie], mais parce qu'Il a voulu nous rendre meilleurs, plus sages, plus soumis à Sa volonté, ce qui est le fondement de tout salut »⁸⁹. En effet, Dieu n'est pas un Dieu qui domine, ou opprime l'homme. Il lui montre au contraire qu'Il est le Dieu de bonté qui comble de grâce et qui couvre de tendresse⁹⁰.

On peut de ce fait jeter un regard positif sur la maladie ou la souffrance. Remarquons cependant que le malade souvent rivé sur sa maladie ou sa souffrance, n'a qu'une seule envie pour laquelle il peut tout offrir, celle de recouvrer la santé. Il cherche coûte que coûte⁹¹ comment en guérir. Et plus, il ne recouvre pas la santé, plus, il devient angoissé et se met hors de lui-même. Cet état le détruit plus que le mal dont il souffre. Alors au lieu de guérir, il est meurtri dans son corps et par conséquent dans son âme. Le corporel agit dès lors sur le spirituel et rend l'état du malade plus alarmant. Il devient dès lors plus vulnérable. Pour éviter d'en arriver-là, Larchet nous fait entendre les conseils des Pères qui recommandent plutôt aux malades d'être vigilants en face de leur infirmité et de voir en quoi cela les met plus en relation avec Dieu⁹². Pour ce faire, souligne Jean-Claude Larchet, « [il convient] dès le début de ne pas se laisser dominer par la souffrance si elle est présente, et de dépasser les limites dans lesquelles elle tend à enfermer l'âme et même tout l'être et toute l'existence »⁹³. Il s'agit ici plutôt de considérer la maladie et les souffrances qu'elles engendrent comme un fait passager qui au lieu d'être un poids ou un point d'achoppement pour l'homme, lui permettent de quitter l'état de précarité, de corruptibilité à un état meilleur, celui de l'immortalité. C'est le positif que portent les maladies et dont nous évoquions déjà plus haut. D'ailleurs Jean-Claude Larchet commente : « En même temps que Dieu, dans la maladie, purifie l'homme de ses péchés et de ses passions, Il lui donne de retrouver la voie des vertus et d'y progresser. [...] La maladie et ses souffrances apparaissent même, avec les autres tribulations, comme

⁸⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 58.

⁸⁹ S JEAN-CHRYSTOSTOME, *Homélies sur Anne*, I, 2, dans J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 58.

⁹⁰ Cf. BENOIT XVI, *Audience générale* : « Nous sommes confiés à l'action du Seigneur puissant et aimant », Rome, 1^{er} février 2006 : http://eucharistiemisericor.free.fr/index.php?page=0202063_angelus (consulté le 02 mai 2014).

⁹¹ Nous rejoignons là la notion de la recherche de la guérison « à tout prix » que nous avons abordée déjà dans la première partie de notre travail.

⁹² Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 56.

⁹³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 56.

une condition de l'acquisition des vertus et de la vie vertueuse en général »⁹⁴. Il poursuit un peu après que : « La maladie offre [...] l'occasion d'acquérir la vertu fondamentale de patience et même d'en atteindre le degré le plus élevé »⁹⁵.

Par ailleurs, « la souffrance qui accompagne la maladie porte en outre à la pénitence, favorise la componction et provoque dans l'âme une bonne disposition pour la prière. Ces derniers effets s'avèrent à leur tour fructueux, puisqu'ils constituent des moteurs essentiels de toute vie spirituelle »⁹⁶. Si J.-C. Larchet semble dire de la souffrance et de la maladie qu'elles sont des moyens pour le malade de mieux s'unir spirituellement à Dieu, c'est parce qu'il considère cette souffrance et la maladie comme essentielles à la vie de foi authentique. Mais, il fait remarquer qu'« il faut cependant avoir conscience que la purification des passions et l'acquisition des vertus et des différents biens spirituels dans la maladie ne sont pas des effets de la maladie elle-même ni de la souffrance qui l'accompagne, mais des dons de Dieu à l'occasion de celles-ci, et que l'homme, pour en bénéficier, doit avoir l'attitude adéquate, c'est-à-dire se montrer prêt à les recevoir, se tourner vers Dieu, s'ouvrir à Sa grâce, s'efforcer de l'assimiler. Il doit se faire le collaborateur actif de l'œuvre divine qui vise à son progrès spirituel et à son salut »⁹⁷. En effet, c'est dans la grâce que nous recevons du Dieu que nous pouvons véritablement accueillir cette tragédie comme participant de notre sanctification, que nous pouvons passer de la vulnérabilité à l'invulnérabilité. C'est seule la grâce divine qui nous donne d'obtenir le salut. Jean-Claude Larchet dira en ce sens que : « C'est par la grâce du Christ que la maladie du corps peut ainsi servir de remède aux maux de l'âme, que ce qui était originellement pour l'homme un effet de sa chute peut devenir un instrument de son salut ». Il poursuit que « Saint Maxime le Confesseur montre comment le Christ, par sa Passion, a changé le sens de la douleur : alors que celle-ci était auparavant la juste conséquence du péché, et en quelque sorte une dette que notre nature payait à cause de lui, le Christ en a fait pour nous, en souffrant injustement, un moyen de condamner le péché et d'accéder à la vie divine »⁹⁸. Cela est-il vécu si facilement qu'on pouvait le dire ?

⁹⁴ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 64.

⁹⁵ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 65.

⁹⁶ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 66.

⁹⁷ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 66.

⁹⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 63.

2.4.3- Intérêts et limites de la pensée de Jean-Claude Larchet

Ce que nous venons de voir au point précédent est bien ce qu'on peut appeler l'idéal de comportement devant les souffrances accablantes de la vie. Cet idéal est plus souvent vécu par les spirituels qui en ont reçu la grâce. Ceux-là peuvent comprendre et accepter leur souffrance comme chemin de foi, un chemin qui conduit à la gloire. Ils peuvent dire comme saint Paul qu'au-delà de la souffrance, il y a un bien meilleur qui est la vie éternelle. Car les souffrances sont infimes, la gloire d'après est d'une immensité inouïe (cf. 2Co 4,17). Cependant, cela ne peut s'entendre de tout le monde. Comment pouvoir le dire à ce peuple qui attend des gestes tangibles ? Dans notre expérience pastorale passée, nous avons rencontré plusieurs personnes souffrantes qui n'ont pas la notion de l'expérience spirituelle qu'on peut faire de la maladie. Ils souffrent et veulent la guérison. Ils veulent le concret. Ce que propose Larchet, ne saurait être compris par cette catégorie de gens qui attendent que leur situation trouve une solution adéquate. Des personnes qui attendent de voir leur douleur s'arrêter, reprendre leur vie normale avec leurs concitoyens, mais qui se voient impuissantes. Parfois, on entend dire : « me voilà invalide. Je préfère mourir que de devenir une charge. Que le destin vienne me retirer de cette misère du monde »⁹⁹. Ce cri du malade montre bien qu'il y a non seulement la souffrance physique, mais beaucoup plus, il y a une souffrance morale, psychique. Dans ce cas, nous dit Marc Desmet, « le mal subi par la personne, s'il dépasse la mesure, se compare à un abîme dans lequel tout est aspiré. Ce qui signifie entre autres que la personne souffrante s'identifie à sa souffrance »¹⁰⁰. Il en est ainsi de ces personnes qui ne veulent pas entendre des discours qui ne leur apportent rien alors qu'elles ploient sous le poids des ennuis. Elles veulent être guéries, elles veulent retrouver leur état d'antan, elles veulent être comme tous les autres sans souci de santé. Voilà pourquoi, ces personnes souffrantes cherchent de tout leur effort et de toute leur force comment guérir. Dans son analyse du rôle que joue la médecine et son effort de guérir les patients, Larchet fait remarquer qu'il ne suffirait pas de s'arrêter aux seuls procédés médicaux, et à raison, parce que la médecine a ses limites. Cependant, il n'ignore pas son importance dans la vie des patients. Mais pour des milieux ruraux qui n'ont pas accès aux possibilités qu'offrent les sciences médicales, où par manque de moyens disponibles ou par absence de structure de santé, la prise en charge des malades n'est pas à négliger. Quoique nous partagions le point de vue de Larchet, la question de l'accompagnement des personnes souffrantes reste posée. Qu'y a-t-il lieu de faire pour aider les gens à accepter leur condition

⁹⁹ Cf. Marc DESMET, *Souffrance et dignité humaine*, Namur-Paris, fidélité, 2002, p. 51.

¹⁰⁰ Marc DESMET, *Souffrance et dignité humaine*, Namur-Paris, fidélité, 2002, p. 50-51.

de malade, lorsque la médecine moderne et même celle traditionnelle, surtout dans notre cas, n'arrivent pas à leur donner ce qu'ils attendent d'elles. C'est ce que nous allons aborder dans la troisième partie du travail. Mais en attendant, que pouvons-nous dire du salut apporté par le Christ, salut qui a réalisé en entrant dans la misère humaine ?

2.5- Comment comprendre aujourd'hui la mission de rédemption du Christ ?

Dans cette sous-partie, nous aborderons dans un premier point la question de la maladie comme le lieu où chaque homme fait l'expérience de sa fragilité. En second point, nous montrerons comment la guérison physique ne constitue pas le tout du salut apporté par le Christ. Et en dernier lieu, nous verrons que le salut de tout l'homme, corps et âme, est l'essentiel de la mission rédemptrice du Christ.

« Selon le récit évangélique, les gestes de guérison procèdent d'une grande sensibilité de Jésus aux situations rencontrées. C'est parce qu'il est affecté par les souffrances qu'il croise sur sa route qu'il peut venir en aide aux personnes dans la peine. Se laisser atteindre par ces personnes induit un type de relation où la vie peut à nouveau se transmettre librement. La vulnérabilité est en même temps puissance capable de supprimer ce qui fait obstacle à la transmission de la vie »¹⁰¹.

2.5.1- La maladie : lieu où chaque homme fait l'expérience de sa fragilité

a)- Vivre sa foi en acceptant sa condition humaine

Nous sommes des êtres créés, possédant la nature humaine. Et comme tel, nous sommes des mortels. C'est cela notre condition. Cet "être-chair" est en pleine mutation et finira par connaître la corruption. Notre foi en Jésus, ne nous retire pas notre condition humaine mais plutôt l'authentifie. Ce n'est qu'en tant que personne humaine que nous faisons la démarche de notre adhésion à Dieu. Une foi ne peut être vécue en dehors de notre personne comme être humain avec tout ce qu'il comporte de fragilité. C'est donc, en acceptant notre condition

¹⁰¹ François EUVE, *Darwin et le christianisme. Vrais et faux débats. Essai*, Paris, Buchet/Chastel, 2009, p. 178.

humaine que le désir de nous parfaire pour la vie se crée. En effet, l'homme est fait pour tendre à la vie et la vie en Dieu. Il ne peut atteindre cette vie divine s'il ne fait pas l'expérience de sa fragilité et s'il ne l'assume pas. C'est pourquoi, au cœur même de la souffrance, le croyant ne se doit pas de douter de la présence de Dieu, même si parfois il semble être si lointain. « Dans toute maladie, nous dit Jean-Claude Larchet, Dieu nous parle de notre salut et exprime Sa volonté de nous aider à l'accomplir »¹⁰². Si Dieu se tait, ce n'est pas parce qu'il trouve plaisir dans la douleur humaine. Il faut plutôt dire que « le silence de Dieu, s'il est l'occasion pour le croyant d'un approfondissement du mystère et de sa recherche de sens, apparaît surtout comme l'espace même de la foi »¹⁰³. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'au lieu de se lamenter et de sombrer dans le désespoir, « dans la maladie le chrétien trouve d'abord l'occasion de manifester et de fortifier sa foi »¹⁰⁴. On pourrait dire, qu'en manifestant sa foi qui se fortifie dans l'épreuve de la maladie et de la souffrance, le malade est invité à porter son espérance sur le Seigneur qui lui vient en aide et qui ne saurait le laisser à lui-même. Car, c'est dans l'effort de dominer ce mal qui le ronge, en croyant d'abord en lui-même et sur sa capacité à accepter positivement son état vulnérable qu'il va sortir de sa maladie. Bien sûr que la force de Dieu lui sera en ce moment d'un grand secours ; puisque sans la main divine, il ne peut rien de lui-même¹⁰⁵. Comme l'exprime Larchet, « le malade doit savoir que Dieu, en même temps qu'Il lui envoie cette épreuve, lui fournit les moyens de la surmonter et lui donne notamment la force de résister aux suggestions de l'Ennemi »¹⁰⁶. Il peut arriver – et c'est peut-être ce qu'on semble percevoir fréquemment – que la réponse de Dieu ne se fasse pas prompte, le malade ne doit pas de se décourager. Il ne faut pas penser qu'on est abandonné de Dieu, au point de dire qu'on est en face d'un Dieu qui aime la souffrance¹⁰⁷. Jean-Claude Larchet assure que la maladie n'est pas éternelle et que Dieu agit assurément au cœur de nos misères pour nous en délivrer. Pour lui, « si l'aide de Dieu tarde à se manifester, il faut savoir que de toute façon l'épreuve ne durera pas indéfiniment et que

¹⁰² J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 59.

¹⁰³ Philippe HUGO, *Mes intimes (c'est) la ténèbre. L'homme aux prises avec la souffrance à l'exemple du Ps 88*, dans M.-B. BORDE (dir.), *Le mystère du mal. Péché, souffrance et rédemption*, Toulouse, du Carmel, 2001, p. 77.

¹⁰⁴ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 65.

¹⁰⁵ Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 67.

¹⁰⁶ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 67.

¹⁰⁷ Je me réfère ici au titre du livre de François VARONE, *Ce Dieu censé aimé la souffrance*, dans lequel l'auteur montre que Dieu ne peut aimer la souffrance. En effet, il se fait collaborateur de l'homme au cœur de ses misères humaines. Voilà pourquoi, il est devenu l'un de nous pour prendre sur Lui nos souffrances qui le conduisirent à la croix, où il manifesta totalement pour nous le plus grand amour. Car, le plus grand amour nécessite le sacrifice de soi pour celui qu'on aime, comme on peut le lire dans l'Évangile de saint Jean : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn 15,13).

Dieu ne laisse jamais l'homme sans secours »¹⁰⁸. Partant, nous pourrions dire comme saint Paul que « les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous » (Rm 8,18). Et l'Apôtre poursuit « [La création] sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8,21). Ainsi, le malade au lieu de se laisser dominer par sa maladie en désespérant, doit placer sa confiance en ce Dieu qui l'éprouve, mais qui ne saurait l'abandonner dans son épreuve. C'est Lui qui lui vient en aide au milieu des tribulations et qui le fortifie. Dieu chemine avec lui, et mène à ses côtés le combat pour la vie. Sans la présence de Dieu dans nos misères, l'homme est perdu, vidé de toute substance. C'est Lui, en effet, qui fait vivre au-delà de toute détresse humaine. Car, au cœur de nos souffrances, de nos misères, Il est là et console celui qui souffre, celui qui est malade. Il est celui qui agit véritablement même dans la fragilité humaine au point que l'Apôtre des Gentils dira, en ressassant la parole du Seigneur qui lui est adressée alors qu'il cherchait secours, « Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » (2Co 12, 9). Comprenant que cette grâce divine lui vient en aide dans sa faiblesse humaine, l'Apôtre dira « lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2Co 12,10). Dieu est présent auprès du malade, même lorsque celui-ci fait l'expérience de son absence, de son silence. Il est présent et il veille. « Dieu veille sur le malade, le protège et l'aide d'autant plus qu'il connaît les difficultés de sa situation »¹⁰⁹. Il sait qu'il ne peut laisser celui qui souffre sans porter avec lui sa souffrance. C'est pourquoi, le malade est appelé à vivre en toute confiance, comme un enfant fait confiance à sa mère et s'abandonne dans ses bras. De même aussi pour le malade qui doit trouver en Dieu son refuge, sa force et sa joie de la vie au cœur de ses épreuves qui sont passagères et dureront qu'un instant de la vie. Au lieu que le malade se désole dans son espérance du Seigneur lorsque cela tarde pour lui de recouvrer sa santé physique, il doit plutôt trouver en cette lenteur de Dieu de lui répondre, « une raison d'espérer de plus grands biens et, et pour cela, un motif de persévérance dans l'invocation »¹¹⁰.

¹⁰⁸ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 67.

¹⁰⁹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 68.

¹¹⁰ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 72.

b)- La souffrance au cœur de toute vie humaine

Il n'y a pas de vie humaine qui se passe de souffrance. En effet, toute vie humaine connaît à un certain moment la souffrance et l'épreuve : maladie, échec, injustice ou conséquences de nos propres péchés. Certainement, on peut choisir de fuir, refouler, chercher les plaisirs et consolations pour l'oublier ; mais tôt ou tard, la croix nous rejoint. Mais, « l'homme, par le baptême, est rendu participant, par grâce, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection du Christ, et reçoit de l'Esprit-Saint le pouvoir d'opérer dans son existence cette transfiguration de la souffrance »¹¹¹. Au lieu de la présenter comme un destin fatal, Jésus nous invite à prendre notre croix chaque jour et à le suivre : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos » (Mt 11, 28). Lui-même est passé par elle et en est ressorti une fois pour toute, ayant vaincu la mort au passage. En lui, même la mort n'a plus de pouvoir. En lui « la mort a été engloutie dans la victoire » (1 Co 15, 54). Voilà pourquoi, comptant sur sa force et sa main agissante, il faut porter l'espoir, qu'avec Lui, on peut vaincre le mal qui est en soi. C'est à ce seul prix, qu'on arrive à surmonter les difficultés et à avoir raison de ce qui pourrait être un handicap à l'épanouissement humain. C'est comme cela que nous pouvons prendre notre croix véritablement. Cette croix, nous l'accueillons au cœur même des événements douloureux, quand nous faisons l'expérience de notre fragilité et que nous tenons dans l'attente de la venue de ce Dieu-Sauveur. C'est avec Lui, que nous serons capables de travailler à prolonger la vie que nous avons reçue de Dieu.

Notons par ailleurs, que la fragilité humaine fait de l'homme un être en proie aux misères de la vie, non parce qu'il est croyant mais parce qu'il est d'abord humain. Et comme tel, la souffrance lui est innée. Ainsi, « la souffrance humaine est le résultat normal de la fragilité physique et morale de l'humanité et du monde. Le sens de telle ou telle souffrance est donc purement immanent à l'événement et à ses causes concrètes, en principe repérables »¹¹². En effet, de par sa nature, l'homme est composé de matière et d'esprit. Si l'esprit, lui, cherche à s'élever, la matière quant à elle, est retenue par une pesanteur qui l'oblige dans une lutte entre elle et l'esprit. Nous n'occultons pas le risque de dualisme que cette approche présente. Toutefois, il faut prendre l'homme dans son ensemble, qui n'est pas que matière et qui n'est pas seulement esprit non plus. Il faut prendre l'homme dans sa totalité corps et âme, comme

¹¹¹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 63.

¹¹² François VARONE, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, Paris, Cerf, 1993, p. 213.

nous l'avions signifié plus haut, afin de ne pas le dissocier de sa souffrance. C'est pourquoi, le comprendre est donc important pour admettre que la souffrance est intrinsèque à sa vie de foi. Qu'on le veuille ou non, cela ne peut en être autrement. Il nous est loisible d'évoquer une fois encore, la figure de Job bien tangible à nos yeux. Ce juste, malgré la droiture de son cœur se voit confronté à toutes les misères. En proie à la douleur, il va même maudire le jour qui l'a vu naître. Mais, c'est sa persévérance dans les épreuves qui lui donne d'obtenir les grâces du Seigneur. Comme le stipule Pierre Geffe : « La souffrance est un aiguillon qui nous oblige à sortir de notre confort. Elle est souvent l'occasion d'une plus grande ouverture à Dieu, d'une remise en question par rapport au péché ! Quelqu'un a dit : "Ce n'est pas la souffrance qui fait grandir, mais sans la souffrance on ne grandit pas" »¹¹³. En fin de compte, il en reçoit plus qu'il n'en a perdu. « Dieu sait mieux que nous-mêmes, précise Larchet, ce dont nous avons besoin. Il donne à chacun ce qui lui est le plus utile spirituellement. Il guérit et sauve chaque homme par les voies les mieux adaptées à sa personnalité, à son état propre, à sa situation particulière. S'Il utilise souvent, pour ce faire, la maladie, c'est qu'elle est de par sa nature un moyen particulièrement apte à réveiller l'homme dont l'esprit est endormi par le péché, en lui faisant sentir, à travers le mal qu'il éprouve en son corps, celui moins apparent qui affecte son âme et auquel, sans cela, il serait resté indifférent ou du moins se serait montré moins sensible »¹¹⁴. De ce point de vue, la souffrance quoiqu' *humiliante et dégradante*, garde une efficacité, celle de susciter le désir et de porter à la liberté. Avec la lettre aux Hébreux, « le sacrifice de Jésus *est défini* non par ses souffrances, mais par ses "prières et supplications" (He 5,7) ; la valeur n'est pas le rôle de Jésus mais sa parole émergeant des souffrances : "Père, entre tes mains, je remets mon souffle". La souffrance est un tremplin, et un tremplin développe une force brute et brutale. Elle projette le corps du plongeur dangereusement et n'importe où, *à moins que*, puisant à une autre source que le tremplin, le plongeur ait appris à utiliser cette violence brute et à la transformer en un saut dont la trajectoire merveilleuse, l'espace d'un instant, fait de l'homme un oiseau. Souffrance humaine, peine et mort, sont les tremplins nécessaires pour faire de l'homme, définitivement, un fils de Dieu. "Même si, en nous, l'homme extérieur se dégrade, dit l'apôtre vieillissant (2 Co 4,16-17), l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos détresses d'un moment sont légères par rapport au poids extraordinaire de gloire éternelle qu'elles nous préparent" »¹¹⁵. On ne peut plus mieux dire que « la maladie et les souffrances qui l'accompagnent souvent font partie des nombreuses

¹¹³ Pierre GEFFE, *Comment un Dieu juste permet-il la souffrance ?* : <http://www.lueur.org/textes/dieu-souffrance.html> (consulté le 08 avril 2014). p. 3.

¹¹⁴ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 60-61.

¹¹⁵ F. VARONE, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, p. 215-216.

tribulations par lesquelles l'homme doit passer pour entrer dans le Royaume de Dieu (Ac 14,22) : elles constituent pour une part la croix qu'il doit prendre et porter pour être digne du Christ, le suivre dans la voie du salut qu'il nous a ouverte (cf. Mt 10,38 ; 16,24. Mc 8,34. Lc 9,23 ; 14,27), vivre et s'approprier pleinement la grâce reçue de Lui au baptême, s'assimiler effectivement à Lui, souffrir et mourir avec Lui pour ressusciter et vivre avec Lui (2Co 4,10-12) »¹¹⁶. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que malgré l'effet curatif ou salvifique que peuvent avoir la maladie et la souffrance lorsqu'elles sont assumées en Dieu, ces misères humaines ne sont pas à rechercher. Il faut donc éviter un certain dolorisme qui cherche la souffrance pour la souffrance¹¹⁷. Ainsi, lorsque saint Paul dit : « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps qui est l'Église » (Col 1,24), il n'incite pas à se complaire dans la souffrance. Mais il invite plutôt à considérer la souffrance de chacun comme « participation à la souffrance rédemptrice du Christ »¹¹⁸. En effet, ce n'est pas que notre participation à la souffrance du Christ nous donne d'ajouter quelque chose à sa souffrance, mais la souffrance du Christ devient une ouverture à toute souffrance humaine. Du moment que le Christ s'est donné pour nous par amour, il invite notre amour personnel à se donner lui aussi pour qu'advienne à tout instant le salut qu'il offre pour le monde. De plus, lorsqu'on est en Église, Corps mystique du Christ, on peut dire que les souffrances des chrétiens complètent celles du Christ. Car, de l'amour du Christ participe l'amour humain qui devient don de soi pour l'autre¹¹⁹. Et comme le dit encore Paul HESSOU, «la souffrance est désormais liée à l'amour, à l'amour qui crée le bien, en le tirant même du mal, en le tirant justement au moyen de la souffrance, de même que le bien suprême de la Rédemption du monde a été tiré de la croix du Christ et trouve en elle son point de départ »¹²⁰. Cela, la médecine ne peut le faire. Car, ce n'est pas de son ressort. Elle-même ne saisit pas l'homme dans sa totalité.

¹¹⁶ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 63.

¹¹⁷ cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 77.

¹¹⁸ Paul HESSOU, *Discours chrétien sur la souffrance. Quelques points référentiels*, dans *La voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 59.

¹¹⁹ Paul HESSOU, *Discours chrétien sur la souffrance. Quelques points référentiels*, dans *La voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 59-60.

¹²⁰ Paul HESSOU, *Discours chrétien sur la souffrance*, p. 58.

c)- La médecine n'est pas la solution à tout

Il serait trop prétentieux de la part de la médecine de vouloir trouver solution à tout. Car, si elle peut avoir raison du corps de l'homme qui est matière, elle ne peut cerner sa partie pneumatique. Même lorsqu'il s'agit de la matière, il arrive que les sciences échouent dans leur recherche et dans leur pratique. Bien des patients ont été soignés en vain, au point que la maladie leur devienne fatale. Larchet parle de la non fiabilité à cent pour cent de la médecine lorsqu'il fait allusion à ce qu'en disent les Pères. « En même temps que [les Pères] reconnaissent la valeur de la science et de la pratique médicales, dira Larchet, ils en soulignent nettement les limites et mettent souvent les malades en garde contre la tentation d'absolutiser la médecine et les médecins, et d'oublier en conséquence que Dieu est en dernière analyse l'unique médecin et la seule source de toute guérison »¹²¹. Il est de ce fait une erreur que de vouloir trouver son salut dans la seule médecine, qui continue de se chercher. Car la science est dans la recherche permanente de perfection, une perfection qu'elle ne peut atteindre d'autant que l'objet de son étude souffre d'imperfection. Et comme J.-C. Larchet l'exprime sans ambages, « la médecine reçoit de par sa nature même certaines limites, du fait qu'en tant que "science" elle a pour objet la seule réalité phénoménale, ce qui la porte spontanément à faire de la maladie une réalité autonome, indépendante de celui qui en est affecté, et à considérer celui-ci comme un "cas", à le réduire à un ensemble de symptômes et à le traiter finalement comme objet. Or le corps malade est toujours le corps d'une personne, et son état est toujours lié à l'âme de cette personne, c'est-à-dire à son état psychique, mais aussi à un état spirituel »¹²². Même si le médecin peut poser son diagnostic et donner un soin au malade, il reste quelque chose qui lui échappe de la personne humaine et que seule la relation à Dieu peut approcher. Et même lorsque la science médicale arrive à donner la guérison au malade, ce n'est que lorsque le spirituel qui est dans ce corps malade est libéré de toute lourdeur, qu'on peut parler de véritable guérison. Si les soins médicaux sont utiles pour soulager les malades, ce n'est pas toutes les maladies qui sont cernées par les seuls procédés médicamenteux¹²³. De plus, il faut remarquer que dans la médecine, la maladie est prise indépendamment du malade. L'on veut guérir le mal en l'homme sans tenir compte de celui

¹²¹ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 119-120.

¹²² J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 120-121.

¹²³ Cf. J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 121. Larchet cite à ce sujet saint Basile qui dit que « Les diverses infirmités [...] ne sont pas toutes produites par [...] des causes d'ordre physique, contre lesquelles nous reconnaissons utile l'emploi des médicaments ».

qui le porte. Le médecin met tout en œuvre pour reconstruire cette matière qui est détériorée sans tenir compte du reste. Pourvu que la machine soit reconstruite et redevienne ce qu'elle était ou ce qu'on a voulu qu'elle soit. Tout cela se présente comme venant de l'extérieur. De cette façon, la maladie est une chose à part et le malade est aussi une autre entité. L'une ne fait pas corps avec l'autre. Les deux, la maladie et la personne sont considérées distinctement¹²⁴. Or prendre l'homme comme un tout, corps et esprit sans les dissocier, faciliterait à faire de sa maladie le lieu où la foi s'expérimente et s'exprime et se fortifie.

d)- La maladie et les épreuves : lieu de purification de la foi

« Mon fils, si tu prétends servir le Seigneur, prépare-toi à l'épreuve... Tout ce qui t'advient, accepte-le et, dans les vicissitudes de ta pauvre condition, montre-toi patient, car l'or est éprouvé dans le feu, et les élus dans la fournaise de l'humiliation. » (Si, 2,1.4-5). Ces mots de Ben Sirac le sage montrent bien que les épreuves sont au cœur de la foi du croyant. De plus, elles sont le lieu où la foi se vérifie et se purifie. Car, si l'on ne passe pas l'or au feu, il ne donne pas l'éclat qui lui vaut la valeur qu'il porte. C'est dire que le croyant doit intégrer les épreuves comme des moments d'authentification de sa foi, et non des occasions de fuite.

Or, il se fait que des adeptes des Eglises de réveil et même des catholiques, fuient aujourd'hui les épreuves et se réfugient dans le merveilleux. Partant, on veut trouver solution à tout prix à des situations difficiles auxquelles on est confronté. Jésus a bel et bien opéré des guérisons et des miracles. Mais il n'a pas guéri tous les malades ni délivré tous les possédés de son temps. Le miracle reste quelque chose de très limité et demeure une réponse donnée à la foi¹²⁵. François Varone dira que, le miracle est un signe provisoire. Et comme tel, il est « nécessaire au début pour accréditer la parole, lui donner comme un droit de cité dans l'histoire ». Il poursuit en comparant le miracle à un passeport. En effet, il dira que « le miracle, c'est un passeport de la parole : il lui permet d'entrer dans le pays de la réalité humaine. Le passeport ne sert qu'à la douane. Ensuite la parole reste seule et c'est par le témoignage de la vie des croyants qu'elle s'accrédite et fait son chemin »¹²⁶. Le miracle est donc un appui à la foi mais

¹²⁴ Cf. M. DESMET, *Souffrance et dignité humaine*, p. 33.

¹²⁵ Cf. François VARONE, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1985, p. 149, 4^e éd.

¹²⁶ F. VARONE, *Ce Dieu absent qui fait problème*, p. 150-151.

ne lui est pas substitué. La foi, c'est l'adhésion totale du croyant au dessein divin après avoir traversé moult épreuves de la vie.

e)- Quel rapport faisons-nous par rapport aux besoins des gens ?

Il ne nous semble pas qu'il est si facile de dire à celui qui souffre que de sa maladie, il expérimente sa vulnérabilité. Et pourtant, c'est en le comprenant que le malade pourra faire de sa souffrance et de son mal, un moyen pour vivre sa foi dans une relation plus intense avec Dieu. Car, c'est seulement là qu'on peut accepter sa condition humaine, qui par nature est devenue corruptible dès lors que le premier homme s'est détourné de la vision de Dieu. Vivre sa foi, c'est accepter donc cette fragilité tout en ayant le désir de s'en sortir même lorsqu'on est accablé par les épreuves de la vie. Seule la foi dans ce cas nous permet de tenir debout et de nous dépasser. Ainsi, on ne cherche pas à guérir coûte et coûte, mais plutôt dans ses souffrances, on garde son espérance et sa dignité d'enfant de Dieu. Cela n'est pas toujours évident, car pour beaucoup encore, et surtout dans la société africaine, sans des signes ostentatoires, Dieu semble être absent.

2.5.2- Guérisons et miracles : indices de la mission messianique de Jésus

a)- Croyances et représentations collectives sur Jésus-Christ et son Dieu

Les pratiques de certains nouveaux mouvements religieux ont amené beaucoup de chrétiens aujourd'hui à comprendre à tort ou à raison le Dieu de Jésus-Christ. Pour la plupart, Jésus-Christ et son Dieu ne se comprennent que dans les miracles de guérison. Dieu est devenu un thaumaturge, qui ne répond à l'homme que par des signes qu'il opère. Même pour beaucoup de catholiques, Jésus-Christ n'est connu aujourd'hui que dans les miracles comme cela se passe dans les Eglises de réveil. En effet, certains nouveaux mouvements religieux prétendent avoir la vérité de la foi et se disent avoir reçu des pouvoirs directement de Jésus-Christ. Ils drainent la foule en opérant des guérisons. Ainsi on entend dire de certaines personnes que c'est parce qu'ils ont obtenus la guérison qu'ils cherchaient dans telle ou telle sectes, qu'ils y sont restés. L'absence des miracles de guérison est de plus en plus dans nos Eglises d'Afrique un élément primordial pour apprécier la crédibilité ou non de l'Eglise. Mais il est important de

se demander à la suite d'Ignace Ndongala : « le Dieu de ces Eglises est-il celui de Jésus-Christ ou celui des pasteurs » ?¹²⁷ Nous n'avons aucune prétention de répondre ici à la question. Néanmoins, il convient de remarquer que ce sont les miracles et les guérisons, voire les exorcismes, qui sous-tendent la foi aujourd'hui chez de nombreux chrétiens tant en Afrique qu'en Europe. Car ces nouvelles Eglises sont passées au-delà du continent africain et se retrouvent aussi en Occident. Dans ces Eglises, les miracles, guérisons et thaumaturges prennent à la limite la place de la Bonne Nouvelle. Le Pape François dans son exhortation apostolique post-synodale *Evangelii gaudium*, attire notre attention afin que nous ne tombions pas dans le piège d'autocélébration au lieu de proclamer l'Evangile et de célébrer le Christ. Il dit justement que « la mondanité spirituelle qui se cache derrière des apparences de religiosité et même d'amour de l'Eglise, consiste à rechercher, au lieu de la gloire du Seigneur, la gloire humaine et le bien-être personnel »¹²⁸. Et pour montrer qu'à ce moment on n'est plus centré sur l'essentiel, le Pape poursuit qu'« il s'agit d'une manière subtile de rechercher “ses propres intérêts, non ceux de Jésus Christ” (Ph 2,21). [Cette mondanité spirituelle], continue-t-il, prend de nombreuses formes, suivant le type de personne et la circonstance dans laquelle elle s'insinue »¹²⁹. Tout donne l'impression dans ces Eglises de réveil que la guérison est au centre de l'Evangile du Christ. Or, Jésus dans sa mission n'a pas fait que des miracles. Son premier objectif, c'est d'annoncer le Règne de Dieu. Les miracles qu'il opère sont des éléments pour faire comprendre la gratuité du don de Dieu et la proximité de son règne. Ils sont généralement le résultat de la foi du miraculé.

b)- La foi, élément indispensable

Les miracles de guérison tels que nous le constatons aujourd'hui dans les Eglises du réveil ne sont pas subordonnés à la foi. Or, la foi est le lieu même où le miracle est opéré. En effet, lorsque le malade ne croit pas que le Seigneur peut le guérir, le miracle n'est pas possible. Nous ne voulons pas parler des miracles occasionnés par beaucoup de gourous guérisseurs dans les nouveaux mouvements religieux en Afrique. Le miracle qui prend sa racine et sa source en Christ ne peut être opéré sans la foi du miraculé, sans sa confiance indéniable à

¹²⁷ Ignace NDONGALA, *Piété populaire, miracles et exorcisme : l'Eglise défiée*, dans *Telema*, p. 66.

¹²⁸ FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, Namur, Éditions Fidélité et Libreria editrice du Vatican, 2013, n. 93.

¹²⁹ FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, ibidem.

celui qui opère. Marc Desmet nous dit que « si souvent [Jésus] répète : “Ta foi t’a sauvé”, ce n’est pas seulement la technique de guérison qui sauve, mais surtout la confiance »¹³⁰. Aussi voyons-nous à plusieurs reprises Jésus dans l’Evangile, qui guérit les malades ou pardonne les péchés. Il prend l’homme dans sa totalité lorsqu’il opère des guérisons. Il transcende l’ordre physique, ce qui est de la matière et va toucher à l’être-même du malade. A ce propos M. Desmet affirme que « [Jésus] ne guérit pas seulement la maladie, il guérit le malade »¹³¹. Pour ce faire, il interroge, avant tout, la foi du malade. Ainsi, pour la fille de Jaïre, qui était à toute extrémité, Jésus demande à l’officier de l’armée romaine de croire (cf. Mc 5,21-43). Il va éprouver la foi de la femme syrophénicienne, qui lui demande de guérir sa fille qui était tourmentée par un esprit impur (cf. Mc 7,24-30). Jésus n’opère aucune guérison dans l’Evangile sans faire intervenir la foi du concerné ou celle de ses parents. La foi est donc essentielle pour toute action divine dans la vie de l’homme, puisqu’il faut notre adhésion à la volonté de Dieu. En effet, il faudra pour l’homme, opérer en lui-même un changement pour se mettre dans l’optique du Seigneur. Il est donc constamment invité à transcender les obstacles pour venir à Jésus. L’exemple du paralytique de l’Evangile dont les porteurs ont découvert le toit de la maison où se trouvait Jésus pour le descendre à ses pieds, nous sert de leçon (cf. Mc 2,1-12). Jésus a eu pitié du paralytique en voyant la foi de ses parents qui ont tout bravé pour descendre la civière du malade jusqu’à ses pieds¹³². Ce qui n’est pas toujours le cas chez bon nombre des chrétiens catholiques et aussi chez les adeptes de nouvelles Eglises du réveil. On veut voir dans le prêtre ou le pasteur, des “faiseurs de miracles” et ils sont considérés comme tels. On comprend alors pourquoi la plupart des malades trouvent que les prêtres ne sont pas efficaces. Les gens s’attendent à voir des thaumaturges. En effet, dans ce contexte malheureusement, l’adepte n’a pas besoin de manifester sa foi avant que le “dieu du pasteur” n’intervienne. Il s’agit là d’une manipulation des miracles de guérison et des exorcismes.

c)- Miracles de guérison et exorcismes : nécessité de discernement

Le monde est à l’affût du sensationnel. Les gens accourent vers tout ce qui est merveilleux. On comprend alors pourquoi les églises sont pleines là où des miracles de guérison s’opèrent

¹³⁰ Marc DESMET, *Souffrance et dignité humaine*, p. 50.

¹³¹ Marc DESMET, *Souffrance et dignité humaine*, op. cit.

¹³² Cf. F. VARONE, *Ce Dieu absent qui fait problème*, p. 37-38.

et des exorcismes se pratiquent. Il est certain que Jésus lui-même a donné le pouvoir à ses disciples d'opérer des œuvres grandes et belles (cf. Lc 10,1-9 ; Mc 16,17 ; Mt 11,5). Il les rassure dans leur mission et promet de les assister. Cependant, il y a nécessité de bien discerner ces miracles de guérison et exorcismes, à la lumière de la grâce et des enjeux de salut. Si aujourd'hui, des pasteurs peuvent manipuler la parole de Dieu à leur propre profit, et qu'on peut fait faire à Dieu ce qu'on veut, il faut alors être plus attentif sur les guérisons et les miracles. Même certains prêtres de l'Eglise catholique dans nos pays d'Afrique, tombent dans le piège d'une autocélébration et par ricochet, se lancent dans un activisme pieux qui fait perdre à la croix du Christ son vrai sens. Le cas de la secte chrétienne de Banamé évoquée plus haut est probant. Tout donne à croire que la vie du chrétien doit se passer sans obstacle. Voilà pourquoi, à toute difficulté il faut trouver nécessairement une solution. En effet, on pense que le croyant qui est uni à son Dieu ne peut pas connaître de souffrance ni des épreuves. Et pour cela, il faut que Dieu agisse instantanément. On s'attend à des signes de Dieu, car c'est un Dieu thaumaturge. Le Pape François stigmatise ce mal de notre monde aujourd'hui et donne les raisons pour lesquelles cette attitude est manifeste : « La foi catholique de nombreux peuples, dit le Pape, se trouve aujourd'hui devant le défi de la prolifération de nouveaux mouvements religieux, quelques-uns tendant au fondamentalisme et d'autres qui semblent proposer une spiritualité sans Dieu. Ceci, d'une part est le résultat d'une réaction humaine devant la société de consommation, matérialiste, individualiste, et, d'autre part, est le fait de profiter des carences de la population qui vit dans les périphéries et les zones appauvries, qui survit au milieu de grandes souffrances humaines, et qui cherche des solutions immédiates à ses propres besoins »¹³³. On s'impose pratiquement à Dieu. On veut qu'Il agisse selon notre vouloir, qu'Il se mette à notre niveau et fasse tout ce dont nous avons besoin, on réclame des signes de sa part. Même aux pharisiens et scribes qui demandaient un signe à Jésus pour qu'ils croient enfin en lui, le Christ répond vivement « Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe ! En fait de signe, il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas » (Mt 12,38-39). Et pourtant, c'est à ce jeu que se donnent beaucoup d'Eglises dites de réveil. Ne perdons pas de vue, comme le dit le Pape François, que des « mouvements religieux, qui se caractérisent par leur subtile pénétration, viennent remplir, dans l'individualisme dominant, un vide laissé par le rationalisme qui sécularise »¹³⁴. Dans un tel mouvement, il n'y a plus de place pour Dieu. Des pasteurs et gourous se

¹³³ FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, Namur, Editions Fidélité et Libreria Editrice du Vatican, 2013, n. 63.

¹³⁴ FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, ibidem.

substituent à Lui. Face à ce phénomène prépondérant, il est donc nécessaire d'être vigilant et prudent, pour mieux apprécier si les signes viennent de Dieu ou non. Les miracles de guérison et même certains exorcismes devraient être aujourd'hui considérés avec beaucoup de précautions.

En effet, le merveilleux est un appât que Satan tend aux hommes de ce temps pour les avoir dans son piège. Le démon sait que l'homme court vers ce qui est sensationnel. Il sait donc créer le merveilleux pour s'attirer de la foule. Satan est capable de guérir des maladies physiques. Il peut opérer autant de choses merveilleuses pour fasciner les hommes. Si je ne m'abuse, je puis dire qu'il peut faire autant de miracles que Jésus n'en a fait dans sa vie terrestre¹³⁵. Toutefois, il lui est impossible d'opérer le miracle, le seul qui vaille. En effet, Satan ne saurait donner son corps à manger ni son sang à boire comme le fait le Christ de Dieu, « ceci est mon corps ; ceci est mon sang » (Mc 14,22.24 ; cf. 1Co 11,24-25). Ce don de soi pour le salut de l'homme, seul celui qui vient de Dieu et qui tient sa force de Lui, Jésus, pouvait le faire. Il est l'unique qui se donne aux hommes par amour pour eux et pour leur salut. Il est celui qui une fois pour toute s'est fait pour nous à la fois l'Autel du sacrifice (par sa croix), le sacrificateur et la victime sacrifiée (cf. He 10,1-10 ; 5,1s ; 9,11-14). Il s'est fait « Don » total. Or, Satan ne le peut. Cela lui échappe à Satan, parce qu'il n'est pas de son ressort d'être obéissant et de se donner pour les autres. Bien au contraire, son propre est de conduire dans le mal par ses malices et, c'est ce que beaucoup de prêtres et de pasteurs de nos jours ne comprennent pas. Du fait de cette ignorance, ils deviennent des instruments des mains de Satan pour manipuler le monde. Ceux-ci, acceptent ce rôle bon gré mal gré, parce qu'ils sont, la plupart du temps, assoiffés du pouvoir et de l'avoir. C'est pourquoi comme le dit le Père Joseph-Marie Verlinde, « nous chrétiens, nous avons à être particulièrement vigilants afin de ne pas laisser le levain du Nouvel Âge pervertir le Pain azyme de notre foi »¹³⁶. Car, il ne faut pas se voiler la face, Satan a la manie de passer par le religieux pour se faire des adeptes. Il importe dès lors de discerner les multitudes de miracles, de guérisons et d'exorcismes que l'on observe dans notre société actuelle. C'est à juste titre que le concile Vatican II parle d'une interprétation des événements à la lumière de l'Évangile¹³⁷.

¹³⁵ Je n'en veux pour preuve le duel entre Moïse et les magiciens de pharaon dans la démarche de la sortie des Hébreux d'Égypte (cf. Ex 7,8-23).

¹³⁶ J.-M. VERLINDE, *100 questions sur les nouvelles religiosités*, Paris, St-Paul, 2007, p. 49 §1.

¹³⁷ Cf. Gaudium et spes 4,1.

2.6- La mission rédemptrice du Christ : le salut de tout homme et de tout l'homme

2.6.1- L'Homme-Dieu s'incarne en prenant notre condition en toutes choses

Jésus naît dans une crèche. L'Homme-Dieu ne vient pas dans notre monde en puissant et terrifiant personnage. Malgré sa grandeur, sa toute puissance, il prend la condition humaine en toute chose excepté le péché (cf. Ph 2,7). Il n'a pas reçu la chaleur des hôpitaux à sa naissance. C'était simplement dans une étable qu'il vit le jour, en plein hiver. Joseph a dû fuir avec lui et Marie en Egypte. Il a lui aussi connu la misère humaine et l'a assumée pour nous apporter le salut. Jésus a épousé la nature humaine et n'est pas resté insensible à la souffrance de l'homme. Il y a pris part en restant attentif à son entourage et en soulageant ceux qui souffrent de la maladie, d'une infirmité, de la faim. Il délivre de l'oppression des plus forts sur les faibles. C'est le cas de la femme adultère qu'il sauve de la méchanceté de ses détracteurs, les pharisiens et les docteurs de la loi (cf. Jn 8,1-11). C'est avec justesse que le Pape Jean-Paul dit : « le Christ s'est sans cesse fait proche du *monde de la souffrance humaine*. Il est passé en faisant le bien, et son action le portait en premier lieu vers ceux qui souffraient et ceux qui attendaient de l'aide. Il guérissait les malades, consolait les affligés, donnait à manger aux affamés, délivrait les hommes de la surdité, de la cécité, de la lèpre, du démon, de divers handicaps physiques, trois fois il a rendu la vie à un mort. Il était sensible à toute souffrance humaine, tant du corps que de l'âme. En même temps, il enseignait ; et au centre de son enseignement se trouvent les huit béatitudes, qui sont adressées aux hommes éprouvés par différentes souffrances dans la vie temporelle. (...). Durant son activité publique, non seulement il a éprouvé la fatigue, l'absence de maison, l'incompréhension même de ses plus proches, mais, par-dessus tout, il a été de plus en plus hermétiquement enfermé dans un cercle d'hostilité, et les préparatifs pour le faire disparaître du monde des vivants sont devenus de plus en plus manifestes »¹³⁸. Ainsi donc par l'incarnation de son Fils unique, Dieu est rentré dans notre histoire humaine en vivant avec nous les conséquences de la corruptibilité, sauf que Lui n'a pas péché et ne peut donc se corrompre. Ce qui fait qu'Il accueille et embrasse la plus ignominieuse des souffrances humaines, pour nous sortir de la corruptibilité pour l'immortalité où notre salut est accompli totalement.

2.6.2- Une rédemption qui passe par la croix

¹³⁸ JEAN-PAUL II, *Le sens chrétien de la souffrance humaine. Lettre apostolique « Salvifici doloris »*, n. 16, dans Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 218.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46). Ce cri de l'Homme-Dieu, nous montre que le Christ nous a obtenu le salut en acceptant de souffrir, et de mourir sur le bois de la croix. Lui, le Saint a connu le crucifiement. Il a connu l'ignominie. Il a embrassé la douleur la plus horrible pour nous apporter la rédemption. En face de ses douleurs atroces, Jésus va s'écrier « *Eloï, eloï, lama sabaqthani* » (Mc 15,34) non pour fuir ses souffrances, mais il exprime par là même, nous dit Eleuthère Kumbu, « le désir naturel et légitime de tout homme d'échapper à la souffrance et à la mort, sinon de lutter contre elles »¹³⁹. De plus, poursuit Kumbu, « ce premier réflexe normal était immédiatement suivi chez [Jésus] de la recherche de la volonté divine. De là lui venait la force d'accepter cette volonté, avant comme après l'arrestation, et de manifester son abandon à Dieu en empruntant les termes du serviteur souffrant d'Isaïe. Ainsi Jésus donnait un sens à ses souffrances et à sa mort, sans les expliquer ou les justifier : il donnait sa vie *pour la multitude, en vue de la rémission des péchés* »¹⁴⁰. Pourquoi aujourd'hui le croyant devra-t-il chercher à avoir toutes choses mielleuses ? Pourquoi veut-on vider sa vie de foi des difficultés qui lui sont inhérentes ? Notre foi au Christ, dans son agir, ne devrait-elle pas intégrer la croix ? Le « oui » du chrétien comporte dès le départ un arrachement de soi à quelque chose, un renoncement. Renoncement à Satan et à tout ce qui lui est semblable. Et cela s'exprime déjà dans la mystagogie baptismale. C'est ainsi que nous n'avons pas à fuir la souffrance ni à l'évacuer de notre vie de foi. Nous avons plutôt à l'assumer en prenant appui sur celui qui le premier a souffert pour nous et qui nous fortifie dans notre faiblesse (cf. 2 Co 12,9). Selon le Pape Benoît XVI, « [...] nous devons tout faire pour surmonter la souffrance, mais l'éliminer complètement du monde n'est pas dans nos possibilités – simplement parce que nous ne pouvons pas nous débarrasser de notre finitude et parce qu'aucun de nous n'est en mesure d'éliminer le pouvoir du mal, de la faute, qui – nous le voyons – est continuellement source de souffrance. Dieu seul pourrait le réaliser : seul un Dieu qui entre personnellement dans l'histoire en se faisant homme et qui y souffre. Nous savons que ce Dieu existe et donc que ce pouvoir qui “ enlève le péché du monde ” (Jn 1, 29) est présent dans le monde. Par la foi dans l'existence de ce pouvoir, l'espérance de la guérison du monde est apparue dans l'histoire » (*Spe Salvi*, n. 36)¹⁴¹. Dans sa lutte de vaincre la souffrance qui l'étreint, le malade doit savoir

¹³⁹ E. KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 218.

¹⁴⁰ E. KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, op. cit.

¹⁴¹ Lettre encyclique de Benoît XVI, *Spe Salvi*, n°36 cité par MGR ZYGMUNT ZIMOWSKI, (mot d'ouverture du séminaire), « *Ethique de la spiritualité de la santé. Médecines traditionnelles et complémentaires. Recherches et orientations nouvelles* », Rome, Palais de la Cancelleria Mardi 20 octobre 2009 : http://www.va/roman_curia/pontifical_councils/hlthwork/documents/rc_pc_hlthwork_doc_20091020_ethiq (consulté le 14 déc. 11).

compter avec Dieu et vivre dans la persévérance. Il lui faut avoir le courage du serviteur fidèle à l'exemple de Job, qui a attendu patiemment son Dieu. Pour reprendre les mots de Larchet, « le malade doit [...] se garder de se décourager à cause de la faiblesse qui résulte de son état, qu'elle n'ait pas un handicap dans le combat spirituel, bien au contraire, car, comme l'enseigne saint Paul, c'est dans la faiblesse que Dieu manifeste le plus Sa force »¹⁴². J.-C. Larchet poursuit encore pour dire que « face aux maux qui l'affectent, [il] doit avant tout faire preuve de patience. Si cette vertu, en effet, est un don de Dieu, elle nécessite néanmoins de la part de l'homme un effort pour être acquise : il doit tendre vers elle tout en demandant à Dieu de le lui octroyer »¹⁴³. La souffrance ramène l'homme à un retournement sur lui-même, et donc à un examen de conscience. Quand le malade sent sa fragilité, et en prend conscience, il se décentre de lui-même pour mieux se tourner vers Dieu qui est son seul secours. « La souffrance, nous dit Pierre Geffe, est un aiguillon qui nous oblige à sortir de notre confort. Elle est souvent l'occasion d'une plus grande ouverture à Dieu, d'une remise en question par rapport au péché ! Quelqu'un a dit : "Ce n'est pas la souffrance qui fait grandir, mais sans la souffrance on ne grandit pas" »¹⁴⁴. Par la souffrance, nous nous revêtons d'humilité pour mieux accueillir la grâce de Dieu qui libère et guérit non seulement le corps malade mais surtout l'âme meurtrie par nos péchés. L'homme ne trouve sa guérison que dans la mesure où il accepte les souffrances liées à sa maladie et se laisse grandir par celles-ci en essayant de leur donner sens dans sa vie. Ainsi, la guérison devient effective lorsque le malade s'unit à la souffrance du Christ, dont le sommet est la croix¹⁴⁵. On peut alors entendre Jean-Paul II nous dire : « En opérant la rédemption par la souffrance, le Christ a élevé la souffrance humaine jusqu'à lui donner une valeur de Rédemption. Tout homme peut donc, dans sa souffrance, participer à la souffrance rédemptrice du Christ »¹⁴⁶. De plus, nous fait entendre le Pape François : « Le triomphe chrétien est toujours une croix, mais une croix qui en même temps est un étendard de victoire, qu'on porte avec une tendresse combative contre les assauts du mal »¹⁴⁷. C'est dire que la croix est pour le chrétien, l'instrument de lutte contre les forces des ténèbres, en même temps qu'elle est une cuirasse pour le protéger des agissements de l'Ennemi. C'est en acceptant sa croix que Jésus apporte le salut au monde.

¹⁴² J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 68.

¹⁴³ J.-C. LARCHET, *Théologie de la maladie*, p. 69.

¹⁴⁴ Pierre GEFTE, *Comment un Dieu juste permet-il la souffrance ?* : <http://www.lueur.org/textes/dieu-souffrance.html> (consulté le 08 avril 2014 à 11h56).

¹⁴⁵ Paul HESSOU, *Discours chrétien sur la souffrance. Quelques points référentiels*, dans *La voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 59.

¹⁴⁶ JEAN-PAUL II, *Salvifici doloris*, n. 20, dans Paul HESSOU, *Discours chrétien sur la souffrance. Quelques points référentiels*, dans *La voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 59.

¹⁴⁷ FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, p. 78.

2.6.3- Jésus mort et ressuscité pour sauver tout l'homme

Si Jésus n'était pas mort et s'il n'était pas ressuscité, vaine serait notre foi. La mort et la résurrection du Christ sont en effet, le moyen pour le Fils de l'homme de donner la Vie à notre humanité déçue. Jésus a accepté d'aller aux séjours des morts, pour nous ramener à la vie de façon totale. Dans ce sens, l'Apôtre des Gentils en instruisant les Philippiens sur leur conduite leur donne le Christ en exemple : « Lui, de condition divine ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même prenant la condition d'esclave et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (Ph 2,6-8). Le Christ, tout Dieu qu'il était a pris sur lui notre pauvre nature humaine pour que nous nous revêtions de sa nature divine. C'est dire que le Christ, lui qui n'a commis aucun péché, a accueilli nos misères, pour nous racheter de la main de l'Ennemi. Pierre Geffe a écrit avec justesse que : « Il était [donc] indispensable que Jésus porte nos souffrances, c'est à dire qu'il soit fait péché à notre place, et qu'il nous décharge des conséquences de celui-ci [...] Lorsqu'il y a souffrance, poursuit-il, celle-ci prend une autre signification, car elle n'est plus aveugle mais contrôlée par Lui et rentre dans son plan. D'autre part, elle n'est plus l'occasion, d'une révolte systématique qui nous éloigne de Lui, mais devient au contraire un combat, qui avec les forces qu'Il nous donne, nous rapproche de Lui et nous fait entrer dans son intimité. Enfin, même la mort n'est plus une ennemie, car elle interrompt la souffrance et nous place de plein pied dans la vie éternelle, dans la communion avec notre Dieu, là où la souffrance n'existe plus »¹⁴⁸. Ainsi par sa passion, sa mort et sa résurrection, Jésus nous invite à participer à la gloire de Dieu. En ce moment-là, ce ne sera plus le corps qui va primer mais notre être spirituel. C'est l'homme dans ce qui lui est intérieur, ce qui lui est profond qui connaîtra la gloire de Dieu. Car notre souffrance participe de la souffrance du Christ, qui nous a obtenu le salut par sa Passion, sa mort et sa résurrection. Nous ne devons pas perdre de vue cette trilogie christique sans laquelle nos souffrances n'auraient aucune valeur salvifique. Et comme le dit Jean-Paul II, « A travers les siècles et les générations humaines, on a constaté que dans la souffrance se cache une force particulière qui rapproche intérieurement l'homme du Christ, une grâce spéciale. C'est à elle que bien des saints doivent leur profonde conversion (...). Le fruit de cette conversion, c'est non seulement le fait que l'homme

¹⁴⁸ Pierre GEFFE, *Comment un Dieu juste permet-il la souffrance*, op. cit.

découvre le sens salvifique de la souffrance, mais surtout que, dans la souffrance, il devient un homme totalement nouveau. Il y trouve comme une nouvelle dimension de toute sa vie et de sa vocation personnelle. Cette découverte confirme particulièrement la grandeur spirituelle qui, dans l'homme dépasse le corps d'une manière absolument incomparable. Lorsque le corps est profondément atteint par la maladie, réduit à l'incapacité, lorsque la personne humaine se trouve presque dans l'impossibilité de vivre et d'agir, la maturité intérieure et la grandeur spirituelle deviennent d'autant plus évidentes, et elles constituent une leçon émouvante pour les personnes qui jouissent d'une santé morale »¹⁴⁹.

2.7- Synthèse intermédiaire

Au regard de ce deuxième chapitre de notre travail, essentiellement basé sur l'approche de Jean-Claude Larchet, il aura été question de faire comprendre d'abord que la maladie fait partie de la vie de tout homme. Et donc de celle du croyant aussi, dans la mesure où l'homme a quitté son état d'incorruptibilité pour devenir mortel du fait de la désobéissance du premier homme. Tous les hommes ayant hérités du péché d'Adam, deviennent dès lors vulnérables non seulement dans leur corps mais aussi dans leur âme. De là, le mal n'atteint plus le corps

¹⁴⁹ JEAN-PAUL II, *Le sens chrétien de la souffrance humaine. Lettre apostolique « Salvifici doloris »*, n. 26, dans Eleuthère KUMBU, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance*, p. 219.

de l'homme indépendamment de sa personne, de son être dans lequel l'âme et le corps ne sauraient être dissociés. Comme nous l'avons vu dans notre développement, dans notre expérience humaine, la maladie, la souffrance en général fait partie de notre vécu quotidien. L'homme de par sa fragilité ne peut échapper à cette finitude qui fait qu'il porte en lui des limites. C'est le « tout » de l'humain qui fait face à la maladie et à la souffrance dans son existence et dans sa foi. Ensuite, c'est dans cette foi que l'homme est appelé à accueillir sa situation, en faisant l'expérience parfois douloureuse de son incapacité de trouver une solution au mal qui l'atteint. Il doit à partir de ce moment assumer son état, non sans peine et sans effort, mais dans la persévérance de la foi et dans l'espérance que le mal dont il souffre devient pour lui le lieu où il grandit dans sa relation avec son Dieu, pour une vie meilleure, pour un lendemain radieux. Dès lors, au lieu que la maladie devienne un calvaire pour l'homme, le malade le prend comme chemin pour arriver au salut ; puisque par sa souffrance il participe à la souffrance du Christ qui, de saint qu'il était s'est dépouillé de sa gloire pour prendre notre condition humaine qui le mena jusqu'à la mort sur la croix (cf. Ph 2,6-7), afin que par sa mort et sa résurrection nous obtenions l'immortalité perdue avec le premier homme.

Mais il est à remarquer que l'approche de Jean-Claude Larchet de la maladie et de la guérison, quoique pertinente et judicieuse, ne nous permet pas de voir concrètement ce qu'il faut faire de ces gens qui ne veulent rien entendre d'autre que d'être guéris contre vents et marrées. Et qui pour quelque mal que ce soit, courent à la recherche du bien-être, et se livrent à tout venant qui leur propose de solutions toutes faites pour ce qui fait leur préoccupation, même si la plupart du temps cela n'a rien à y voir avec leur situation. Le malade, que sa maladie soit naturelle ou d'ordre surnaturelle, saurait-il combler son désir en se contentant des seuls signes de guérisons corporelles ou des miracles ? Il faudrait aller au-delà de ce qui est corruptible pour accéder à l'incorruptible avec celui qui est venu nous donner la vie et la vie en plénitude, Jésus-Christ. Comment le faire comprendre, mieux comment le faire accueillir par le souffrant qui voit que, parfois Dieu se tait et ne réagit pas face à ce malheur qui le consume ? C'est ce à quoi nous invite notre troisième partie du travail, qui voudrait être une proposition pratique en vue de mieux accompagner l'homme souffrant pour le mettre debout.

Troisième partie : Ressemblance et dissemblance : que retenir de la culture et de la théologie pour une ouverture à la pastorale des malades dans le diocèse de Dassa-Zoumé?

Notre démarche ici consistera à donner des pistes qui aideraient à une meilleure pastorale des malades, afin que celui qui souffre soit pris en charge et trouve un réconfort dans l'Eglise. Pour ce faire, nous aborderons en premier lieu comment comprendre la personne humaine au cœur de sa souffrance. Cela nous amènera dans un second moment à voir comment orienter la catéchèse en particulier celle des malades pour mieux les accompagner. En dernier lieu, une proposition pour accompagner les personnes souffrantes, tiendra compte des acquis des médecines conventionnelle européenne et traditionnelle africaine et mettra en collaboration tous les acteurs pastoraux y comprises les communautés paroissiales.

3.1- L'homme n'est pas que matière

Nous avons vu que dans la cosmogonie africaine, l'homme est composé d'un corps et d'une âme, qui forme une unité composite. Il forme donc une unité dans son entité. Ce qui fait que l'Africain est considéré dans son entièreté, non séparément. Ce tout de l'être africain n'est pas un électron libre dans l'univers. Il est un « être-avec ». Pour ainsi dire qu'il ne vit pas pour lui-même. Il vit pour et par les autres membres de son univers. En effet, c'est dans sa capacité de vivre avec la nature visible et le monde irréel, qu'il est un être pour la vie. Ainsi, en Afrique Noire et au Bénin en particulier, l'homme est un être relationnel. Car, il n'est jamais pris de façon individuelle et individuée. Il est un être en relation avec ses semblables, mais aussi en relation avec le monde invisible que nous avons appelé mésocosme. Ce monde est souvent considéré comme celui du sacré. A partir de là, on peut dire que l'homme en Afrique Noire est dans une triple relation : relation de lui à lui, de lui aux autres membres de la société, de lui aux monde des ancêtres, au sacré. C'est dans cette triple relation que lorsqu'il est malade, il cherche à trouver une solution au mal dont il souffre. C'est pourquoi, la maladie et la souffrance d'une personne devient une souffrance non seulement individuelle mais communautaire, qui exige la solidarité de la communauté autour du malade. En effet, c'est avec ses parents, sa famille, son clan et tout son voisinage que le malade entre dans le processus de guérison du mal dont il souffre. Parce que par sa maladie, l'ordre social est troublé, les relations interpersonnelles sont rompues et la communion avec les ancêtres s'est interrompue. Voilà pourquoi, pour guérir de ce dont on souffre, il faut chercher à rétablir cette triple relation. Il faut remettre le malade dans le cercle familial et dans celui des ancêtres, des *E'gun*. L'aveu personnel du malade est un dénouement pour que la guérison soit opérée. C'est

pourquoi, nous l'avons dit, le malade répond à une série de questions que lui pose le guérisseur ou le tradipraticien. Cet aveu personnel rétablit dès lors les relations interpersonnelles et communautaires, et réintroduit le malade dans la communion des ancêtres, pour une guérison plus rapide.

De même, dans la pensée chrétienne, l'homme est aussi un tout, corps et âme. L'un ne saurait être pris sans l'autre. Le corps n'est pas pris séparément de l'âme, de même que l'âme n'est pas prise indépendamment de ce corps qui le porte. L'homme forme un « tout ». Voilà pourquoi lorsqu'un croyant tombe malade, ce n'est pas en cherchant uniquement la guérison physique pour lui, qu'il parvient au salut. Il faut que sa guérison dépasse le corporel pour atteindre le spirituel qui est en lui. Car, pour le croyant, il y a un plus grand bien à guérir à la fois du mal physique et du mal spirituel. Ce dernier étant la conséquence de ses péchés.

Au regard de la culture et de la foi chrétienne, il résulte que l'homme ne peut être considéré comme seulement une matière. Cette matière est dotée d'un souffle qui est à considérer pour que l'homme soit véritablement un être-pour-la vie.

Par ailleurs, contrairement à la pensée traditionnelle africaine qui relie la maladie à l'offense que l'homme a faite à la nature et au monde surnaturelle, la théologie chrétienne soutient l'idée que « la souffrance n'est pas une punition de Dieu pour le péché, mais un effet naturel et nécessaire de celui-ci »¹⁵⁰. Il importe de ne pas attribuer la souffrance de l'homme à son péché comme une conséquence punitive de celui-ci, mais comme ce qui lui est uni, ce qui lui est cohérent. La maladie n'est donc pas une conséquence du péché de l'homme. Mais plutôt, c'est parce que l'homme a fait le libre choix de sortir de la vision de Dieu, qu'il est devenu une proie aux infirmités. Pour que la recherche du bien-être ne crée pas une dysharmonie dans l'homme, l'Eglise devra être le lieu de sa quête du bien qui est au-dessus de tous les biens, le salut.

¹⁵⁰ J.-C. LARCHET, *Dieu ne veut pas la souffrance des hommes*, Paris, Cerf, 2008, p. 35, 2^{ème} éd. revue et augmentée.

3.2- L'Église, guide du croyant dans sa quête du « salut »

C'est à l'Église qu'il revient de jouer le rôle de gardien et de guide du croyant dans sa recherche du bonheur. Un bonheur qui ne soit non seulement centré sur l'aisance ou la bonne santé, mais qui vise l'harmonie de tout l'homme corps et âme. Dans la société africaine, le mal d'un membre est celui de sa famille, de son clan, de son environnement sociétal. Ainsi, notre Église africaine étant une « Église Famille »¹⁵¹, la souffrance d'un membre de l'Église devient la souffrance de toute l'Église. Malheureusement, dans nos Églises et au Bénin spécialement, les malades sont souvent laissés à eux-mêmes. L'Église, au lieu de veiller au bonheur total de l'homme s'est beaucoup plus penchée sur le spirituel oubliant ainsi que l'homme n'est pas fait que du spirituel. Comment un corps souffrant peut-il accueillir véritablement la foi lorsque le malade se retrouve seul face à sa situation ? Sans vouloir faire un procès à l'Église, nous dirions toutefois, qu'elle a laissé l'homme face à son propre problème, elle a laissé croupir l'homme au lieu de chercher à le relever. Dans notre cas au Bénin plus précisément, la pastorale des malades n'a pas été très tôt prise en compte par nos pasteurs. Les chrétiens se sont sentis abandonnés. On entend souvent dire des gens que s'ils sont partis dans des nouveaux mouvements religieux ou dans des sectes, ou s'ils vont voir les charlatans, c'est parce qu'ils ne trouvent pas de solution à leur problème dans l'Église catholique et parce que l'Église ne s'occupe pas d'eux. Du fait, les pasteurs et les communautés paroissiales ne sont pas toujours solidaires du malade. Dans les enseignements, on a beaucoup plus prêché le dolorisme au lieu de sensibiliser pour une prise de conscience de l'homme qui édifierait sa foi.

Cependant, un réel effort à commencer à se faire avec la construction des centres de santé proches des populations rurales. Cet effort devra pouvoir continuer. Dans ce sens non seulement que l'Église veillera à mettre des officines de santé à la portée des gens, mais encore elle devra se rendre présente auprès des malades, des personnes isolés, des pauvres gens. Elle devra s'impliquer dans la pastorale des malades. Il ne serait pas inutile de former des agents de santé chrétiens pour la prise en charge des malades dans nos centres de santé. Dans le diocèse de Dassa-Zoumé, il y a une grande absence de l'Église dans les centres hospitaliers qui existent déjà. A notre connaissance, jusqu'à ce jour, il n'y a pas d'aumônerie

¹⁵¹ JEAN-PAUL II, *Exhortation apostolique post-synodale Ecclesia in Africa*, Yahoundé, 14 septembre 1995, n. 63 : http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_exhortations/documents/hf_jp-ii_exh_14091995_ecclesia-in-africa_fr.html (consulté le 14 mai 2014).

des malades qui représenterait l'Église auprès des patients et les accompagnerait. Voilà autant de raisons qui font que les personnes souffrantes quittent l'Église pour se livrer à la première offre qui leur est faite d'où qu'elle vienne et quels qu'en soient les moyens. On devra veiller à une pastorale d'accompagnement des malades qui n'exclurait pas une catéchèse appropriée.

3.3- La nécessité et l'urgence d'une catéchèse pour un meilleur accompagnement des malades

La catéchèse est le lieu par excellence de l'évangélisation. Elle est un acte de communication croyante où Jésus-Christ, le *Logos* de Dieu se transmet et se révèle. Ainsi, cette partie proposition-pratique, voudra bien partir du contenu d'une catéchèse des malades qui révèle un dieu bon et solidaire de l'homme ; ensuite l'accent sera mis sur la formation des agents pastoraux pour mieux être aux côtés des malades d'où la nécessité, au dernier point, de l'accompagnement des personnes en difficultés ou malades.

3.3.1- Contenu de la catéchèse des malades

Cette catéchèse prendra une place importante dans la pastorale diocésaine et devra tenir compte de tous les âges, de tous les mouvements et groupes d'action catholique du diocèse. Elle s'appuiera sur les catéchistes titulaires des communautés ecclésiales de base (CEB) et même sur leurs auxiliaires.

Pour y arriver, il faudra :

- Montrer d'abord que l'homme dans la culture et pour l'Eglise est une personne faite de corps et d'âme, qui ne peuvent être séparés sans préjudice à son être.
- Insister ensuite pendant les séances catéchétiques (à déterminer par les responsables au niveau diocésain) sur la façon dont on peut voir – percevoir la maladie ou la souffrance en générale dans la vie chrétienne. On peut ici faire recours à la deuxième section du catéchisme de l'Église catholique : *Les sept sacrements de l'Église*, dans son Article 5 où il est traité de *l'onction des malades*. Il ne s'agira pas en premier lieu de mettre l'accent sur l'onction proprement dite, mais d'exploiter l'enseignement de l'Église sur la place de la maladie dans la vie de l'homme et la sollicitude de Dieu

pour ceux qui souffrent. On peut aussi donner des exemples : celui de Job, des saints. Montrer qu'ils sont saints non parce qu'ils n'ont pas péché, mais parce qu'au milieu de leurs maladies physiques et spirituelles, ils ont laissé la place à Dieu. Ils ont fait confiance et se sont abandonnés. Ils ont assumé leur fragilité.

Pour ce faire, il faut faire comprendre que :

- « La maladie et la souffrance ont toujours été parmi les problèmes les plus graves qui éprouvent la vie humaine. Dans la maladie, l'homme fait l'expérience de son impuissance, de ses limites et de sa finitude. Toute maladie peut nous faire entrevoir la mort » (CEC 1500).
- « La maladie peut conduire à l'angoisse, au repliement sur soi, parfois même au désespoir et à la révolte contre Dieu. Elle peut aussi rendre la personne plus mûre, l'aider à discerner dans sa vie ce qui n'est pas essentiel pour se tourner vers ce qui l'est. Dans ce sens, la maladie peut provoquer une recherche de Dieu, un retour à Lui » (CEC 1501).
- Découvrir qu'en Jésus-Christ, la souffrance a cessé d'être une fatalité : le disciple doit suivre le Messie souffrant. On peut à l'occasion exploiter le texte de Marc que voici : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi et pour l'Évangile la sauvera. Quel avantage, en effet, un homme a-t-il à gagner le monde entier en le payant de sa vie ? Quelle somme pourrait-il verser en échange de sa vie ? Si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aussi aura honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père avec les anges. » (Mc 8,34-38).
- Reconnaître enfin que, la qualité principale du chrétien, l'aboutissement de toute ascèse et de toute souffrance, ce n'est pas ce que constitue la souffrance, c'est bien plus que ça l'amour de Dieu qui se manifeste pour l'homme dans le don que Jésus fait de sa personne pour notre humanité. Cela nous est plus encourageant pour accueillir la souffrance, malgré les douleurs physiques et morales. Il s'agira de se décentrer de soi pour se centrer sur le Christ, qui s'est fait péché pour nous (cf. 2Co 5,21 ; Ga 3,13). Or, lesté par le poids du péché originel, l'égoïsme prend souvent le dessus chez l'homme : tout tourne autour de moi et le bien que je peux obtenir de ma souffrance,

peut être vicié par la recherche de moi-même. Mais à quoi me sert-il de "gagner le monde", de satisfaire cet égoïsme, de posséder tout, d'avoir raison en tout, de ne penser qu'à moi?

Pour que ce message du salut atteigne les gens, il faut que des agents pastoraux sachent le transmettre et le vivre avec les malades.

3.3.2- Formation des agents pastoraux pour le ministère des malades

a)- Nécessité de la formation des agents pastoraux

Les agents pastoraux recevront des formations anthropologique, psychologique, éthique et théologique. Pour pouvoir se mettre à l'écoute des malades, il faut connaître leur psychologie et se disposer à faire chemin avec eux. Car, c'est dans l'écoute qu'on laisse l'autre se découvrir et se faire confiance. Très souvent les malades désespèrent d'eux-mêmes. Or, c'est en espérant que le malade peut accueillir le mal qui le détruit physiquement et moralement. Pour une présence réelle de l'Église auprès des personnes souffrantes, il faut que ces dernières sentent qu'il sont considérés et non rejetés. Même en médecine, lorsque le patient ne sent pas qu'il est accueilli et écouté, il est souvent difficile de le guérir. Cela nécessite une éthique à avoir pour savoir quelle attitude tenir en face du malade auquel on a affaire. Dans ce sens, on veillera à conjuguer l'éthique chrétienne et des atouts de la culture pour que le malade soit pris en compte dans son contexte. Une formation spirituelle des agents pastoraux veillera à mettre l'accent sur la nécessité de prendre appui et de se ressourcer en Dieu et lui confier tous les malades, en ayant conscience que sans Lui, aucune pastorale ne peut répondre efficacement aux besoins des malades.

En définitive, il s'agira, de faire prendre conscience aux agents pastoraux l'importance d'une présence auprès des malades. Il faut que les malades soient convaincus que l'Église s'intéresse à eux, les prends tels qu'ils sont et surtout essaye de comprendre ce qu'ils vivent pour les aider à l'assumer. Après cela, on pourra actualiser la parole du Christ qui envoie ses disciples deux à deux annoncer la Bonne Nouvelle du salut et qui leur donne pouvoir de guérir les malades et de chasser les esprits mauvais. Le Seigneur lui-même nous a donné l'exemple. Le catéchisme de l'Église catholique l'exprime en ces termes : « La compassion du Christ envers les malades et ses nombreuses guérisons d'infirmités de toute sorte (cf. Mt 4, 24) sont un signe éclatant de ce que "Dieu a visité son peuple " (Lc 7, 16) et que le Royaume de

Dieu est tout proche. Jésus n'a pas seulement pouvoir de guérir, mais aussi de pardonner les péchés (cf. Mc 2, 5-12) : il est venu guérir l'homme tout entier, âme et corps ; il est le médecin dont les malades ont besoin (cf. Mc 2, 17). Sa compassion envers tous ceux qui souffrent va si loin qu'il s'identifie avec eux : " J'ai été malade et vous m'avez visité " (Mt 25, 36). Son amour de prédilection pour les infirmes n'a cessé, tout au long des siècles, d'éveiller l'attention toute particulière des chrétiens envers tous ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur âme. Elle est à l'origine des efforts inlassables pour les soulager » (CEC 1503).

Aussi les agents pastoraux devront être conscients de leur devoir de poursuivre l'œuvre du Christ au milieu du peuple. Pour y arriver, il faut qu'ils se donnent à la tâche, qu'ils acceptent d'être proches des souffrants, qu'ils se laissent mouillés au risque même de s'identifier aux malades à l'exemple du Christ qui a accepté souffrir pour le rachat de l'homme et de tout l'homme. Il leur faut travailler dans un esprit d'équipe, où pasteurs, thérapeutes, communautés ecclésiales de base et agents de santé se compléteront.

b)- Des professionnels de santé pour le relai d'une anthropologie

C'est un effort déjà de l'Église de construire des infrastructures de santé pour donner des soins aux malades. L'effort devra se poursuivre. Il ne s'agira pas seulement de fournir l'équipement pour les soins. Il faut veiller à ce que des professionnels de santé soient formés pour agir avec et au nom de l'Église dans nos hôpitaux. Et pour cause, il n'est pas rare de constater que nos hôpitaux sont en carence d'agents de santé compétents et qualifiés. De plus, des malades attendent en vain des soins dans plusieurs hôpitaux de nos pays d'Afrique. Même dans des hôpitaux dits de référence, il est des fois exigé des patients de payer avant que l'agent de santé n'intervienne ou même qu'il n'y a pas d'agent en service. Cette absence du personnel de santé en poste est fréquente et même abusive dans nos milieux ruraux. Faute de moyens financiers ou par manque de prise en charge immédiate des malades, beaucoup parmi eux en viennent à mourir. Et aucune instance de justice n'intervient. Pour éviter que nos malades deviennent des proies à la mort et à la souffrance, sans trouver un quelconque soulagement, il sera donc judicieux que l'Église veille à la formation des agents en matière des sciences médicales. Ces professionnels, par leur sens profond de l'homme mettront au service des patients tant leurs atouts profanes (en tant qu'hommes de santé) que spirituels (en tant que croyants). Ainsi le suivi des malades par l'Église sera effectif et probant. Ils seront

dans ce sens différents des autres acteurs de la médecine qui se focalisent sur l'homme en tant que phénomène en oubliant l'homme psychique, métaphysique, spirituel.

c)- Des équipes pour un ministère auprès des malades

Constituer plusieurs équipes pour le ministère des malades serait d'un grand apport dans l'œuvre de l'évangélisation du diocèse de Dassa-Zoumé. En effet, la pastorale des malades et des souffrants ne saura se reposer sur une seule personne ou être l'apanage de quelques-uns, comme nous l'avons connu jusque-là. Tous les agents pastoraux devront se sentir concernés par cette pastorale incontournable aujourd'hui. Néanmoins, il faudra constituer des équipes qui veilleraient à ce que le rôle de l'Eglise auprès des souffrants soit effectif. C'est dire que les malades ne sentent pas un vide autour d'eux. L'Eglise doit se rendre présente à leur côté, leur être attentive, leur offrir l'écoute. Ainsi, ces équipes seraient composées de prêtres, de religieuses et de laïcs.

Nous souhaiterions, par exemple qu'on commence par constituer une équipe de six personnes dans chaque paroisse du diocèse, en tenant compte des agents pastoraux formés pour l'accompagnement des malades. Ainsi, chaque équipe pourrait être composée d'un prêtre, d'un agent de santé, d'un psychologue, d'un éthicien, d'un anthropologue et d'un thérapeute. Nous sommes conscient que cela ne se fera pas sans difficulté, surtout pour notre diocèse rural. Et pourtant, pour que l'Eglise continue d'être crédible et annonce le message évangélique pour mettre l'homme debout, il lui faut s'investir aux côtés de l'homme en considérant tous les aspects vitaux qui sont ceux de ce dernier.

Ces différentes équipes vont être réunies pour former une équipe par Doyenné. Au niveau de chaque Doyenné, on veillera à ce que chaque paroisse y ait deux représentants. L'ensemble des équipes des Doyennés formerait l'équipe diocésaine.

Tout cet ensemble organiserait la pastorale auprès des malades avec une équipe de deux exorcistes - au moins -, nommés par l'Ordinaire du lieu, lui-même étant le premier exorciste du diocèse de par sa charge épiscopale. A priori, on pouvait ne pas voir l'importance d'un exorciste dans cette pastorale des malades. Mais cela s'avère nécessaire dans une culture où l'on peut livrer son frère pour des intérêts personnels et égoïstes, dans une culture où le

spirituel et le diabolique se côtoient, et où on peut passer d'un soi-disant spirituel au satanique, vivant ainsi le spiritisme. Notons aussi que les gens vont à la recherche de la guérison et se livrent à des pratiques culturelles qui aujourd'hui ne sont plus pour autant naturelles. Nous en parlerons en évoquant l'apport que pouvait faire médecine traditionnelle africaine dans l'accompagnement des malades. Du fait sans même le vouloir, des croyants se font prendre au piège de Satan dans leur fréquentation des milieux occultes. Pour stigmatiser ces possessions involontaires, Jean Pliya stipule que les chrétiens, sentant l'absence de l'Église auprès d'eux dans les temps d'épreuves, vont « dans les églises évangéliques, chez les Pentecôtistes, voire dans les églises syncrétistes guérisseuses d'origine africaine et même auprès des charlatans, marabouts et sorciers »¹⁵². Ces chrétiens se trouvent alors liés aux forces du mal. « Ces esprits qui sont nos véritables ennemis, poursuit Jean Pliya, se déchaînent aujourd'hui plus que jamais dans la sorcellerie, le spiritisme, l'occultisme, l'ésotérisme, le Nouvel Âge, les cultes idolâtriques nationaux ou internationaux »¹⁵³. Il en résulte qu'il existe de vraies possessions dans certains de maladie. Pour ces cas, il faut bien sûr un accompagnement et un suivi mais il faut implorer l'intervention spirituelle toute spéciale de Dieu en prenant autorité sur l'esprit qui tourmente le chrétien et le réduit dans un état de dépendance. Sans vouloir encourager la mentalité culturelle collective de l'africain de voir le démon partout, il ne faut pas non plus nier le fait que des croyants vivent de réels cas de possession. Nous avons vécu quelques cas dans notre ministère passé auprès des malades. Cependant, il faut veiller à bien comprendre ce qui se passe pour ne pas voir le mal partout.

Pour éviter des erreurs connues par le passé dans notre Eglise au Bénin¹⁵⁴, il sera important que les exorcistes nommés et toute l'équipe diocésaine d'accompagnement des malades aient des moments de rencontre avec l'Ordinaire de lieu. De plus qu'ils aient des temps de ressourcements spirituels pour ne pas tomber dans le piège d'un activisme qui amènerait à d'éventuelle déviation, telles l'autocélébration de sa personne, l'apostasie ou l'allure schismatique comme on le constate aujourd'hui malheureusement avec .

¹⁵² Jean PLIYA, *Introduction*, dans Raymond HALTER, et alii. (éd.), *Combat spirituel. Délivrance et exorcisme dans l'Église catholique*, Ouidah, 1997, p. 6.

¹⁵³ Jean PLIYA, *Introduction*, dans Raymond HALTER, et alii. (éd.), *Combat spirituel. Délivrance et exorcisme dans l'Église catholique*, Ouidah, 1997, p. 6.

¹⁵⁴ Pour mémoire nous retenons le cas de la secte schismatique de Banamè que nous avons évoqué plus haut

d)- Un discernement sérieux des cas de maladies

Comme le dit le titre, il faudra éveiller la conscience des pasteurs à savoir opérer le discernement en face des malades et surtout des éventuelles guérisons miraculeuses. En effet, il est important de se mettre sous la mouvance de l'Esprit Saint pour être éclairé sur ce qui se passe avec les malades afin de ne pas renforcer le mouvement culturel collectif qui attribue la cause de toute maladie à l'action d'une tierce personne. C'est pour que le malade recouvre la santé que nous sommes appelés auprès de lui. Cette santé n'est pas que physique, ce ne doit pas être la priorité, sans vouloir l'occulté, l'accent sera beaucoup mis sur la guérison spirituelle. L'attention doit être beaucoup portée sur ce qui donne la vie en Jésus-Christ. Nous l'avons déjà souligné dans la partie théologique : toutes les guérisons ne sont pas œuvre de Dieu. Satan peut nous tromper en opérant aussi des signes spectaculaires contraires à la volonté de Dieu. C'est là que le pasteur ou l'équipe qui s'occupe des malades doit être vigilant pour discerner ce qui vient de Dieu. C'est pourquoi, il est impérieux de collaborer avec les professionnels de santé, les psychologues et anthropologues, de même que les éthiciens et thérapeutes dans le processus de l'accompagnement des malades.

3.4- Accompagnement des personnes en difficultés ou malades

3.4.1- Apport de la médecine moderne

La place de la médecine moderne dans l'accompagnement des malades est d'une grande importance. Des expériences dans notre pastorale antérieure, nous ont prouvé que les maladies sont à quatre-vingt-dix pour cent naturelles. Aucun accompagnement ne serait utile si le malade n'est d'abord soumis au diagnostic médecin quelle que soit la maladie corporelle, psychosomatique ou psycho-psychique. Le diagnostic posé par la médecine doit pouvoir aider les équipes d'accompagnement à mieux orienter leur ministère auprès des malades. C'est une condition *sine qua non*, pour que l'apport spirituel ne devienne pas de la pure magie. En effet, même si le spirituel a un rôle important dans l'accompagnement du malade, lorsqu'il vient à prendre la place de la médecine, il devient un pouvoir thaumaturgique qui cherche uniquement la guérison physique. La prière serait utilisée à ce moment comme les paroles

incantatoires du guérisseur traditionnel, et opèrerait *ipso facto* la guérison chez le malade. Comme la science de la santé, il se limiterait à la partie somatique de l'homme, qu'il chercherait à guérir par tous les moyens. Partant, il ne serait pas sage de se mettre à prier pour un malade sans le faire visiter par un médecin. L'apport de la médecine moderne n'est pas à négliger dans l'accompagnement des malades. C'est pourquoi, le diocèse devra avoir une équipe d'agents de santé qui aiderait dans cette pastorale des malades. Cette équipe n'exclurait pas des garants de la médecine traditionnelle ou des tradipraticiens.

3.4.2- Apport de la médecine traditionnelle

La nature est riche en végétaux. Certaines plantes sont d'une vertu médicinale extraordinaire. On peut par exemple guérir une femme enceinte qui présente des symptômes d'ictère, au cours de sa grossesse, en lui faisant prendre une tisane faite de feuilles de papayer et de racine de cocotier. Ainsi, elle porte son fœtus à terme. Ce qui n'est pas évident avec la médecine moderne occidentale¹⁵⁵. Par ailleurs, notre diocèse de Dassa-Zoumé est un diocèse rural où on rencontre bien souvent des reptiles. Les morsures de serpents sont fréquentes et peuvent des fois entraîner la mort par faute de moyens. En effet, les frais pour donner des soins à quelqu'un qui est mordu par un serpent, surtout lorsque ce dernier n'a pas été identifié, sont très élevés avec la médecine moderne. Par contre, il existe dans certaines cultures de notre diocèse et même du Bénin, des recettes thérapeutiques qui ne coûtent pas chères, pour soigner des morsures de serpents. L'Église pourra s'inspirer de ces traitements en les purifiant des pratiques obscures. Pour avoir le monopole des recettes, les tradipraticiens entourent de mystère les feuilles utilisées pour le traitement. Pire encore, il arrive que des thérapeutes rançonnent leurs patients surtout quand ils savent que ceux-ci possèdent une petite fortune. L'Église devra y veiller pour sa crédibilité et pour répondre à sa mission de « donner Dieu aux hommes ». Partant, elle aura recours aux tradipraticiens qui vivent la vérité de leur connaissance. En effet, il faut s'y connaître, tout au moins être initié à la médecine africaine pour savoir exploiter les plantes. Dans nos pays africains, il y en a qui en sont garants ou par apprentissage ou par héritage. D'autres encore en reçoivent le charisme. On peut faire participer les thérapeutes qui sont acquis à la cause, afin qu'ils enseignent aux catéchisés qui

¹⁵⁵ cf. Béatrice AGUESSY-AHYI, *Médecine conventionnelle et médecine africaine. Comment relever le défi de santé aujourd'hui ?*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 21.

sont souvent générationnels, l'utilisation de certaines plantes pour certaines pathologies. Il faudra mettre l'accent, dans cet enseignement catéchétique, sur le fait que les plantes sont données par Dieu à l'homme afin qu'il en use pour son bien. Il faudra s'inspirer aussi de l'expérience que fait le diocèse d'Abomey¹⁵⁶ dans le sens de la médecine traditionnelle avec l'association '*eta wa do me de kun do fi o*' (ils diront que personne n'est là : pour signifier 'qu'il faut s'unir autour des malades afin qu'ils ne se sentent pas abandonnés').

Certains catéchistes dans le diocèse s'investissent déjà dans le sens de la médecine traditionnelle. Nous proposerions, qu'au lieu de les regarder de haut et de voir du mauvais dans leur tâche, qu'on les encourage en les associant autant que faire se peut dans cette pastorale des malades.

Il sera important ici d'être vigilant pour ne pas tomber dans le risque du 'charlatanisme'. C'est pourquoi, une commission diocésaine composée de thérapeutes, d'anthropologues, de médecins, de théologiens, de psychologues et d'éthiciens, devra examiner à fond tous les acteurs de cette médecine, afin de savoir faire appel à ceux qui inspirent confiance et vivent la vérité et le naturel de leur pratique. Car il n'est pas rare de constater que beaucoup de guérisseurs traditionnels ne pratiquent plus le naturel de la médecine africaine. Ils l'entourent de beaucoup de mystère au point que cette médecine naturelle devient de plus en plus une pratique magico-sorcier. En effet, beaucoup de pratiques et les paroles incantatoires, qui sont perçues comme une banalité, sont de lieux de pactes avec Satan. Gilbert Dagnon en fait écho lorsqu'il met en garde contre les pratiques confuses des tradipraticiens. « Il faut beaucoup se méfier, dit-il, des tradi-praticiens qui prétendent n'utiliser que des feuilles. [Ils accompagnent] souvent ces feuilles de paroles, qui pour banales qu'elles paraissent, n'en demeurent pas moins incantatoires »¹⁵⁷. Il émet un doute par rapport à la méthode qu'utilisent ces tradipraticiens et stipule que « la plupart [d'eux] sont souvent des adeptes de Satan ; ils enfoncez davantage leurs patients dans la gueule de leur maître »¹⁵⁸. On comprend qu'il y a quelque danger à se fier totalement à cette médecine qui perd beaucoup de son caractère naturel et devient plus occultiste. C'est à juste titre que Pamphile Lègba écrit : « La médecine traditionnelle se présente comme un milieu où les forces magico-sorcières exercent une

¹⁵⁶ Abomey est un diocèse voisin, duquel le diocèse de Dassa-Zoumé est né en août 1995.

¹⁵⁷ Gilbert DAGNON, *La médecine traditionnelle africaine. Analyse d'un exorciste*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 50.

¹⁵⁸ G. DAGNON, *La médecine traditionnelle africaine. Analyse d'un exorciste*, dans *La Voix de St-Gall*, p. 50.

domination écrasante »¹⁵⁹. Néanmoins, il est évident que la médecine traditionnelle purifiée des pratiques occultes, possède beaucoup de richesses qui aideraient à la pastorale des malades.

En effet, comme nous l'avons dit dans la première partie de notre travail, l'homme est un tout en Afrique. Le processus de la guérison en cas de maladie a donc un caractère holistique, où corps et esprit sont traités par le thérapeute africain ; dans quel cas, plusieurs entités interviennent. Car, l'homme est un être de relation. Cette relation est pluridimensionnelle en ce sens qu'elle fait intervenir le monde visible et le monde invisible. Ainsi, la médecine traditionnelle africaine dans son agir, met en relation le malade avec les siens, son entourage, avec sa tribu, avec les *Voduns*, les ancêtres et l'Être suprême. C'est dans cette recherche de rétablir les relations, que l'homme retrouve l'harmonie de son être avec son monde et celui des dieux, pour la restauration de son bien-être non seulement physique, mais aussi psychique et spirituel¹⁶⁰. Il est important de considérer cet aspect holistique dans le processus de guérison en médecine africaine. Ainsi, on cherchera à établir une complémentarité de la « médecine conventionnelle » et de la médecine traditionnelle africaine. Comme le proposait déjà Béatrice Aguessy-Ahyi, il faudra viser « l'amalgame des deux médecines c'est-à-dire faire le diagnostic par les méthodes de la médecine conventionnelle et le traitement par les connaissances de la médecine africaine »¹⁶¹. Ainsi, la médecine traditionnelle ne travaillera plus par tâtonnement, mais pour deviendrait le lieu de recherche de remède au diagnostic posé par les sciences médicales occidentales.

3.4.3- De la précarité financière des malades

Le manque de moyen financier est l'une des causes principales qui amènent l'Africain à chercher ailleurs une solution à son problème surtout lorsqu'il est question de la maladie. En effet, les prestations de la médecine conventionnelle sont souvent très élevées. Le malade ou ses parents n'arrivent pas à honorer les frais de santé. Dès lors, ils se tournent vers des

¹⁵⁹ Pamphile LEGBA, *Prise en otage de la médecine traditionnelle par les forces occultes. La course au salut*, dans *La Voix de St-Gall*, 97 (2008), 37.

¹⁶⁰ Cf. Paul HESSOU et Hervé TONOU, *Les moyens de protection et de défense de la vie dans la médecine traditionnelle*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 33.

¹⁶¹ Béatrice AGUESSY-AHYI, *Médecine conventionnelle et médecine africaine. Comment relever le défi de santé aujourd'hui ?*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 21.

tradipraticiens ou des thérapeutes, ou même des charlatans qui peuvent soigner le malade à un prix raisonnable. Ajouter à cela, les centres de santé ne sont pas à proximité des malades. Il leur faut parfois se déplacer sur de très longue distance pour avoir accès à une clinique ou un centre de santé fiable. Il y a aussi le malheureux constat de mauvais accueil, dont nous avons parlé plus haut, que certains agents de santé réservent aux patients. Dans ces cas, les malades ou leurs parents cherchent la solution qui leur est à portée de main d'où le recours aux guérisseurs, aux marabouts, aux églises de réveil guérisseuses qui leur proposent « leur marchandise ». Le malade se sent accueilli et mis en confiance. Et comme, l'Église est absente à ses côtés, il n'hésite pas à rejoindre ceux qui lui portent une attention.

Pour pallier à cet état de fait, il sera utile que l'Église diocésaine de Dassa-Zoumé, veille à une solidarité pour les personnes souffrantes. On pourrait dans ce but, organiser au niveau du diocèse à partir de chaque paroisse, une collecte trimestrielle. On constituerait ainsi un fond d'entraide qui permettrait à l'Église de vivre sa mission caritative auprès des malades et des personnes souffrantes en générale. Nous faisons remarquer que ce fond sera séparé du fond de la Caritas diocésaine qui s'étend à d'autres actions humanitaires, et qui ne prend pas en compte nécessairement la catégorie des malades.

3.4.4- Le rôle des agents pastoraux et des communautés paroissiales

En quoi consisterait l'accompagnement de l'agent pastoral auprès des malades ?

- S'intéresser au malade : le prendre au sérieux
 - Le pasteur d'une communauté paroissiale et l'équipe d'accompagnement devront avoir une attention particulière pour les malades de leur communauté.
 - Ils devront prendre régulièrement de leurs nouvelles, afin qu'ils ne se sentent pas abandonnés.
- S'avoir compatir à la misère des malades tout en restant vigilant

Ici, les agents pastoraux devront s'efforcer de comprendre la complexité de ce que vit le malade, c'est-à-dire que le malade devra sentir qu'on s'intéresse à lui et qu'il n'est pas resté seul en face de sa souffrance.

- Le Règne de Dieu se révèle avec puissance dans la générosité des consacrés, des religieuses et des religieux, des prêtres, des missionnaires et des laïcs qui donnent leur vie au service de Dieu et des plus faibles. Voilà pourquoi la communauté paroissiale et les agents pastoraux collaboreront dans la prise en charge des malades, qui sont souvent laissés à eux-mêmes. Il y en a de ces personnes fragiles qui ont soif de Dieu et qui cherchent à le rencontrer à travers la personne des agents pastoraux.
- Mettre la communauté paroissiale à contribution : dans ce sens, constituer une solidarité paroissiale qui porterait au besoin, assistance matérielle et morale à la personne souffrante. Cette solidarité prendrait son envol au sein des communautés ecclésiales de base (CEB) qu'on veillera à constituer dans les paroisses. Si ces CEB existent déjà dans certaines paroisses, on veillera à ce qu'elles soient plus actives. Ainsi, chaque membre de la communauté se donnera le devoir fraternel d'être attentif à toute personne malade ou souffrante qui se trouverait dans son cadre de vie : famille, quartier, groupe social. Au besoin, un rapport de la situation de la personne malade sera fait à la CEB qui veillera à manifester sa proximité à celui qui souffre et l'assistera
- L'effectif raisonnable de chaque CEB, permettra de ne pas perdre de vue ce qui se passe entre les membres et leur entourage.
- Que le malade se sente membre d'un groupe social et membre d'une Eglise solidaire qui porte chacun dans sa misère.

Conclusion générale

Notre parcours de la maladie et de la guérison en contexte africain nous a permis de mettre l'accent sur l'être africain et comment il comprend la maladie. Pour l'Africain, la maladie n'est pas comprise en dehors de la personne malade. Mais si en Afrique Noire certaines maladies sont dites naturelles, la plupart sont considérées sous un angle spirituel ou surnaturel. Elles sont souvent attribuées à une tierce personne ou à un Transcendant, façonneur de l'homme qui lui inflige le mal comme une punition. Pour obtenir la guérison, le malade est appelé à reconstruire l'ordre social qui est troublé par « son péché » ou sa maladie. Dans cette recherche de guérison, il entre en relation avec le monde visible et le monde surnaturel, celui des esprits. Dans cette logique, la maladie est prise pour un malheur et la bonne santé comme le bonheur. Cette conception de la maladie donne de penser que le salut se trouve dans le bien-être social.

Or, le salut pour le croyant n'est pas réduit à la bonne santé physique, au bien-être social. Le salut, selon la théologie chrétienne est découlé de l'harmonie de vie avec le Christ dans laquelle entre le malade, malgré son état. Dès lors, il ne considère pas son état de souffrance comme un fardeau dont il faut se décharger nécessairement. Mais sa misère physique peut devenir pour lui, le lieu à partir duquel il s'unit davantage à son Dieu. Ainsi, tout en cherchant à guérir de son infirmité, le malade doit tendre vers un bien meilleur qui est la purification de ses péchés qui sont pour lui, une maladie gangreneuse et cancéreuse qui peut le conduire à une mort sans remède. Par contre s'il guérit de cette maladie spirituelle, la mort et la résurrection du Christ auront été pour lui, la solution définitive pour une vie meilleure, la vie éternelle. Comme tout disciple du Christ, le chrétien dans le diocèse de Dassa-Zoumé, malgré des problèmes existentiels qui peuvent vouloir occulter sa foi et lui enlever sa joie de disciple, doit trouver son rayonnement en Jésus, mort et ressuscité.

Dès lors, il revient aux agents pastoraux de veiller à ce que la richesse spirituelle mise par Dieu en chacun des croyants soit entretenue. C'est pourquoi, on veillera à prendre en charge les malades et tous les chrétiens en général, en les accompagnant dans leur cheminement de foi. Il convient pour ce faire que chacun se sente soutenu et accueille toutes les difficultés de sa vie de foi, comme chemin vers la perfection. Là encore, les agents pastoraux de tous ordres doivent y veiller, afin que le voleur ne vienne pas percer le mur de la maison. Car, c'est par défaut de bon veilleur que le « loup » disperse le troupeau, qui dès lors devient errant sur des chemins inconnus. D'où l'urgence d'un accompagnement des personnes souffrantes. Tout en

les assistant, l'Eglise a le devoir d'éveiller leur conscience sur l'essentiel de l'œuvre rédemptrice du Christ, qui nous fait nous-mêmes participer à notre propre salut. Même si en assumant sa maladie dans la foi et l'espérance de la vie éternelle, le malade participe à son propre salut, cet aspect de participation au salut reste à développer.

Nous sommes conscient que nous n'avons pas abordé tous les aspects que suscite le rôle de l'Eglise auprès des personnes souffrantes. Il aurait été intéressant d'étudier l'agir de la médecine traditionnelle dans la société africaine. Nous aurions pu nous intéresser davantage aux études faites dans le cadre de la phytothérapie. On pourrait aussi voir le rôle du guérisseur dans la culture africaine, quels sont ses procédés ; sa pratique est-elle une science ou un pouvoir magique ? Mais, nous ne saurions tout embrasser dans ce cadre qui a voulu plus être une proposition d'une pastorale d'accompagnement des malades dans l'« Eglise-Famille de Dieu » de Dassa-Zoumé.

Eléments bibliographiques

Sources magistérielles et scripturaires

- Catéchisme de l'Église Catholique, Paris, Mame / Plon, 1992.
- TOB. Ancien Testament, Paris, Cerf, 1976.
- TOB. Nouveau Testament, Paris, Cerf, 1973.

Livres et ouvrages collectifs :

- 1- ABEKAN N., *Mon combat contre le diable*, Abidjan, Ceda, 1996.
- 2- BUETUBELA Balembo, *Maladie et guérison dans la praxis de Jésus selon les synoptiques*, dans *Maladie et souffrance en Afrique. L'Eglise interpellée par la pandémie du SIDA. Actes de la XXIV^e Semaine théologique de Kinshasa du 21 au 26 février 2005*, Facultés Catholiques de Kinshasa, 2007, p. 75-84.
- 3- BORDE M.-B. (éd.), *Le mystère du mal. Péché, souffrance et rédemption*, Toulouse, du Carmel, 2001.
- 4- BRIGNON F., *Dieu, ma guérison. Vivre la maladie*, Paris, Bayard-Centurion, 1996.
- 5- COLLECTIF, *La maladie et la mort du chrétien dans la liturgie. Recueil de conférences données à l'occasion des XXI^{es} Semaines d'études liturgiques de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge*, Paris, 1974, Bibliotheca « Ephemerides liturgicae », « Subsidia », Rome, 1975.
- 6- DECLoux S., *“Je suis venu pour qu'ils aient la vie” : Retraite de huit jours avec saint Jean*, Namur, Fidélité, 2009.
- 7- DELIEGE R., *Une histoire de l'Anthropologie*, Paris, Seuil, 2006.
- 8- DE KLOPSTE M.G., *Accompagner les malades*, Paris, Editions de l'Atelier, 2000.
- 9- DESMET Marc, *Souffrance et dignité humaine*, Namur-Paris, fidélité, 2002.

- 10- DJAGOU Virgile, *La sorcellerie, un défi à relever dans la nouvelle évangélisation. Cas des Yoruba du diocèse de Dassa-Zoumé*, Mémoire de Master, Abidjan, juin 2013.
- 11- EUVE François, *Darwin et le christianisme. Vrais et faux débats. Essai*, Paris, Buchet/Chastel, 2009, p. 178.
- 12- FRANÇOIS, *Exhortation apostolique post-synodale Evangelii gaudium*, Namur, Éditions Fidélité et Libreria editrice du Vatican, 2013.
- 13- GADOU D., *La sorcellerie, une réalité vivante en Afrique*, Abidjan, CERAP, 2011.
- 14- GUIGBILE D. B., *Vie, mort et ancestralité chez les Moba du Togo*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- 15- HAQUIN A., *Crise des sacrements chrétiens. Vers une redécouverte ?* dans VOYE L. et alii, *Des rites et des hommes. Regards d'anthropologie et de théologie*, Bruxelles-Paris, Lumen Vitae, 2003.
- 16- HEBGA M., *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- 17- JACQUEMIN Dominique, *Quand l'autre souffre. Ethique et spiritualité*, Bruxelles, éd. Lessius, 2010.
- 18- JACQUEMIN Dominique, *Bioéthique, médecine et souffrance*, (Interpellations, 13), Montréal, Médiaspaul, 2002.
- 19- Kabasele Mukenge, *De la culpabilité à la responsabilité. Regard sur la figure de Job et actualisation*, dans *Maladie et souffrance en Afrique. L'Eglise interpellée par la pandémie du SIDA. Actes de la XXIV^e Semaine théologique de Kinshasa du 21 au 26 février 2005*, Facultés Catholiques de Kinshasa, 2007, p. 59-74.
- 20- KÄ MANA, *La nouvelle évangélisation en Afrique*, Paris-Yaoundé, Karthala-Clé, 2000.
- 21- KELLY H., *Le diable et ses démons*, Paris, Cerf, 1977.

- 22- LARCHET Jean-Claude, *Dieu ne veut pas la souffrance des hommes*, Paris, Cerf, 1999.
- 23- LARCHET, Jean-Claude, *Le chrétien devant la maladie, la souffrance et la mort*, Paris, Cerf, 2002.
- 24- LARCHET, Jean-Claude, *Théologie de la maladie*, Paris, Cerf, 2001, 3^e éd.
- 25- LARCHET, Jean-Claude, *Thérapeutique des maladies spirituelles*, 2 vol., Paris, Cerf, 1991.
- 26- LIBAMBU Michel, *Maladie et guérison chez les Pères de l'Eglise. Note théologique sur la métaphore Christ-médecin*, dans *Maladie et souffrance en Afrique. L'Eglise interpellée par la pandémie du SIDA. Actes de la XXIV^e Semaine théologique de Kinshasa du 21 au 26 février 2005*, Facultés Catholiques de Kinshasa, 2007, p. 85-104.
- 27- MALU Nyimi, *Maladie et souffrance dans la théologie contemporaine. Sur la dimension ascétique de l'existence chrétienne*, dans *Maladie et souffrance en Afrique. L'Eglise interpellée par la pandémie du SIDA. Actes de la XXIV^e Semaine théologique de Kinshasa du 21 au 26 février 2005*, Facultés Catholiques de Kinshasa, 2007, p. 105-116.
- 28- MATUTU Jean-Marie, *Dieu, le bonheur et la sorcellerie en Afrique. Perspectives psychologiques et religieuses de libération*, Paris, l'Harmattan, 2011.
- 29- PLIYA Jean, *Introduction*, dans HALTER Raymond, et alii. (éd.), *Combat spirituel. Délivrance et exorcisme dans l'Eglise catholique*, Ouidah, 1997, p. 6.
- 30- DE ROSNY Éric. , *L'Afrique des guérisons*, Paris, Karthala, 1992.
- 31- De Rosny Éric, *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala (Cameroun)*, Paris, Plon, 1981.
- 32- SANTEDI L., *Les défis de la nouvelle évangélisation dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2001.
- 33- SCHAPPACHER Rémi, *Veux-tu guérir ? La guérison intérieure*, Paris, Cerf, 2000.
- 34- SENDRAIL M., *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse, 1980.

- 35- SESBOÛE Bernard, *Croire. Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle*, Paris, Droguet et Ardant, 1999, p. 177-213.
- 36- SOMBEL Sarr Benjamin, *Sorcellerie et univers religieux chrétien en Afrique*, Paris, l'Harmattan, 2008.
- 37- DE SURGY Albert, *L'Eglise du Christianisme Céleste. Un exemple d'Eglise prophétique au Bénin*, Paris, Karthala, 2001.
- 38- VARILLON François, *L'humilité de Dieu*, Paris, Le Centurion, 1974.
- 39- VARILLON François, *La souffrance de Dieu*, Paris, Le Centurion, 1975.
- 40- VARILLON François, (conférences recueillies par), *Bernard Housset, Joie de croire, joie de vivre. Conférences sur les points majeurs de la foi chrétienne*, Paris, Le Centurion, 1981, 20^e éd., p. 264-276.
- 41- VARONE François, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1985, 4^e éd.
- 42- VARONE François, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, Paris, Cerf, 1993, 7^e éd.
- 43- VERLINDE J.-M., *100 questions sur les nouvelles religiosités*, Paris, Saint-Paul, 2007.

Articles de revues et de périodiques :

- 44- AGUESSY-AHYI Béatrice, *Médecine conventionnelle et médecine africaine. Comment relever le défi de santé aujourd'hui ?* dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 20-22.
- 45- DAGNON Gilbert, *La médecine traditionnelle africaine. Analyse d'un exorciste*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 50-51.
- 46- DENDABADOU Célestin *Les Waaba et la maladie*, dans *La voix de saint Gall*, 59 (1992)

- 47- DUMEIGE G., *Le Christ Médecin dans la littérature chrétienne des premiers siècles*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 48, 1972, p. 115-141.
- 48- HEBGA M., *La guérison en Afrique*, dans *Concilium*, 234 (1991), p. 87.
- 49- HESSOU Paul, *Discours chrétien sur la souffrance. Quelques points référentiels*, dans *La voix de St-Gall*, 97 (2008), p. 55-63.
- 50- KUMBU Eleuthère, *Chrétiens d'Afrique devant la maladie et la souffrance. Une alternative à la sorcellerie*, dans *Revue africaine de théologie*, 45-46(avril-octobre 1999), vol. 23, Facultés catholiques de Kinshasa, 2001, p. 209-224.
- 51- LEGBA Pamphile, *Prise en otage de la médecine traditionnelle par les forces occultes. La course au salut*, dans *La Voix de St-Gall*, 97 (2008), 35-40.
- 52- MELLIER D., *Pastorale des malades en Afrique : le défi des sectes* dans *RICAO*, n°16, 1999.
- 53- MENGUE M.T., *La jeunesse camerounaise et les phénomènes de sorcellerie. Essai d'interprétation sociologique* dans de ROSNY E. (dir.), *Justice et Sorcellerie. Colloque international de Yaoundé*, (Cahier de l'UCAC, 2003-2005), Paris, Karthala, 2005.
- 54- NDONGALA Ignace, *Piété populaire, miracles et exorcisme : l'Eglise défiée*, dans *Telema* n°106-107 (Juillet-Août 2001).
- 55- PLIYA Jean, *Introduction*, dans Halter Raymond, et alii. (éd.), *Combat spirituel. Délivrance et exorcisme dans l'Eglise catholique*, Ouidah, 1997, p. 5-7.
- 56- OKPEICHA Éric, *La médecine traditionnelle africaine. Enjeux pastoraux*, dans *La Voix de St-Gall*, 92 (2005), p. 52-54.
- 57- THIEMELE Ramsès 2 M. BOA, *Le problème du mal* dans *RICAO*, n°16, 1999, p.40 §3.

Sources électroniques :

- 58- BENOIT XVI, *Audience générale* : « *Nous sommes confiés à l'action du Seigneur puissant et aimant* », Rome, 1^{er} février 2006 :
http://eucharistiemisericor.free.fr/index.php?page=0202063_angelus (consulté le 02 mai 2014).
- 59- GEFPE Pierre, Comment un Dieu juste permet-il la souffrance ? :
<http://www.lueur.org/textes/dieu-souffrance.html> (consulté le 08 avril 2014).
- 60- JEAN-PAUL II, *Exhortation apostolique post-synodale Ecclesia in Africa*, Yahoundé, 14 septembre 1995 :
http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/apost_exhortations/documents/hf_jp-ii_exh_14091995_ecclesia-in-africa_fr.html (consulté le 14 mai 2014).
- 61- Site officiel du gouvernement de la République du Bénin : <http://www.gouv.bj/tout-sur-le-benin/histoire> (consulté, le 03 août 2013).
- 62- SINDZINGRE N. et ZEMPLIENI N., *Modèles et pragmatique, activation et répétition : réflexions sur la causalité de la maladie chez les Sénoufo de Côte d'Ivoire*, dans *Sociologie des Sciences Médicales*, 15 (1981), p. 279-295.
- 63- Vodoun, art. : http://en.wikipedia.org/wiki/West_African_Vodun (consulté le 11 mai 2012).
- 64- ZYGMUNT ZIMOWSKI (mot d'ouverture du séminaire), *Ethique de la spiritualité de la santé. Médecines traditionnelles et complémentaires. recherches et orientations nouvelles*, Rome, Palais de la Cancellaria Mardi 20 octobre 2009, dans BENOIT XVI, *Lettre encyclique Spe Salvi*, n°36 :
http://www.va/roman_curia/pontifical_councils/hlthwork/documents/rc_pc_hlthwork_doc_20091020_ethiq (consulté le 14 déc. 11).

ERRATA

Introduction.....	7
Première partie : Anthropologie culturelle de la maladie et statut de la guérison au Bénin	9
1.1- Comment est perçue la maladie en Afrique Noire et particulièrement au Bénin ?....	10
1.1.1- La maladie, centre des malheurs pour l'homme noir	10
1.1.2- De la négation du bien-être social	12
1.1.3- La maladie lorsqu'elle est perçue comme naturelle	13
1.2- La maladie dans sa nature mystérieuse.....	14
1.2.1- Le phénomène de la sorcellerie en Afrique Noire.....	14
1.2.2- De l'origine surnaturelle de la maladie.....	16
1.3- La course effrénée vers l'occultisme ou des sectes en vue de la guérison physique .	19
1.4- De la notion d' « à tout prix » dans la recherche du bonheur	22
Deuxième partie : Approche de la maladie et de la guérison en registre chrétien	25
2.1- La maladie, élément intégrant dans la vie du chrétien.....	25
2.2- La responsabilité de l'homme en face du mal	28
2.3- Du choix de l'homme à la corruptibilité	30
2.4- En quoi les maladies sont-elles une ouverture dans la vie de l'homme ?	36
2.4.1- Chemin vers la déchéance humaine	36
2.4.2- Ouverture au salut de l'homme	37
2.4.3- Intérêts et limites de la pensée de Jean-Claude Larchet	42
2.5- Comment comprendre aujourd'hui la mission de rédemption du Christ ?	43
2.5.1- La maladie : lieu où chaque homme fait l'expérience de sa fragilité.....	43
a)- Vivre sa foi en acceptant sa condition humaine	43
b)- La souffrance au cœur de toute vie humaine	46
c)- La médecine n'est pas la solution à tout	49
d)- La maladie et les épreuves : lieu de purification de la foi	50
e)- Quel rapport faisons-nous par rapport aux besoins des gens ?	51
2.5.2- Guérisons et miracles : indices de la mission messianique de Jésus.....	51
a)- Croyances et représentations collectives sur Jésus-Christ et son Dieu	51
b)- La foi, élément indispensable.....	52
c)- Miracles de guérison et exorcismes : nécessité de discernement.....	53
2.6- La mission rédemptrice du Christ : le salut de tout homme et de tout l'homme.....	56
2.6.1- L'Homme-Dieu s'incarne en prenant notre condition en toutes choses.....	56
2.6.2- Une rédemption qui passe par la croix	57
2.6.3- Jésus mort et ressuscité pour sauver tout l'homme	59
2.7- Synthèse intermédiaire	60
Troisième partie : Ressemblance et dissemblance : que retenir de la culture et de la théologie pour une ouverture à la pastorale des malades dans le diocèse de Dassa-Zoumé?	62

3.1- L'homme n'est pas que matière.....	62
3.2- L'Église, guide du croyant dans sa quête du « salut »	64
3.3- La nécessité et l'urgence d'une catéchèse pour un meilleur accompagnement des malades.....	65
3.3.1- Contenu de la catéchèse des malades	65
3.3.2- Formation des agents pastoraux pour le ministère des malades	67
a)- Nécessité de la formation des agents pastoraux	67
b)- Des professionnels de santé pour le relai d'une anthropologie.....	68
c)- Des équipes pour un ministère auprès des malades.....	69
d)- Un discernement sérieux des cas de maladies	71
3.4- Accompagnement des personnes en difficultés ou malades	71
3.4.1- Apport de la médecine moderne.....	71
3.4.2- Apport de la médecine traditionnelle	72
3.4.3- De la précarité financière des malades	74
3.4.4- Le rôle des agents pastoraux et des communautés paroissiales	75
Conclusion générale.....	77
Eléments bibliographiques	79

ERRATA : situé à la page vide (p. 3 : non numérotée)



Carte géographique de la République du Bénin

La République du Bénin est un pays de l'Afrique de l'Ouest. Elle est limitée au Nord par le Niger, au Sud par l'Océan Atlantique, à l'Ouest par le Togo et le Burkina Faso et à l'Est par le Nigéria. Elle a une superficie de 112 622 km². Tout l'ensemble du pays jouit d'un climat tempéré et compte en 2013 environ 9 900 000 habitants. Le diocèse de Dassa-Zoumé est l'un des dix diocèses que compte le Bénin. Situé au centre du pays, il constitue l'actuel département des Collines, dont la population est de 535 923 habitants en 2002 sur une densité de 38 hab/km². Le département est peuplé de Mahi, Idaatcha, Nagot, Shabè, Yoruba, Peulhs, etc. Les autres départements sont l'Alibori, l'Atacora, le Borgou, la Donga, le Zou, le Kouffo, le Plateau, le Mono, l'Atlantique, l'Ouémé et le Littoral. La capitale du pays est Porto-Novo.¹⁶²

¹⁶² Site officiel du gouvernement de la République du Bénin, en ligne <http://www.gouv.bj/tout-sur-le-benin/histoire> (consulté, le 03 août 2013).